

onstad

L'art du métier

Die Kunst des Handwerks





§



L'art du métier
Die Kunst des Handwerks



ons stad est un périodique édité
par la Ville de Luxembourg et
paraissant deux fois par an.
Fondé en 1979 par Henri Beck †

Tirage:

54.000 exemplaires
Distribution à tous les ménages
de la Ville de Luxembourg

Comité éditorial:

Astrid Agustsson
Jeanne Schneider
Christiane Sietzen
Guy Thewes

Coordination:

Simone Beck

Layout:

lola

Photos/illustrations :

Administration des Bâtiments publics, Archives de la Ville de
Luxembourg, Archives nationales de Luxembourg, BCEE, Centre
national de Littérature, Les 2 Musées de la Ville de Luxembourg, Les 2
Théâtres de la Ville de Luxembourg, Musée national d'Histoire et d'Art,
Photothèque de la Ville de Luxembourg, Poste Luxembourg, Union
européenne / Pol Aschman, Pierre Bertogne, Vic Fischbach, Batty
Fischer, Emile Hengen, Flavie Hengen, Jochen Herling, Tom Lucas,
Theo Mey, Marcel Schroeder, Charles Soubry, Joseph Tomassini

Dessin page 57 :

Pit Weyer

Imprimerie:

Imprimerie Centrale, Luxembourg

Recherche internet:

onsstad.vdl.lu

L'internaute peut (re)lire sur le site de *ons stad* toutes
les éditions publiées depuis juin 1979.

Un moteur de recherche lui permet de retrouver sans peine
un article selon son sujet, le nom de l'auteur ou celui du
quartier dont il est question.

Les articles peuvent être téléchargés en format pdf.

Toute utilisation doit mentionner le numéro et la date de parution de
ons stad, ainsi que le nom de l'auteur/e de l'article.

Contact:

onsstad@vdl.lu
onsstad.vdl.lu



Die Kunst des Handwerks

2021 feiert eine Schule der Stadt Luxemburg ihren 125. Geburtstag, die im Volksmund noch immer *Handwierkerschoul* heißt, auch wenn ihr offizieller Name *Lycée des Arts et Métiers* ist. Allein der Wandel in ihrem Namen deutet an, welche Veränderung in der Wahrnehmung des Handwerks stattgefunden hat. Vielleicht wäre diese Veränderung gar nicht notwendig. Kein Handwerk ohne Kunst, keine Kunst ohne Handwerk. Die Stellungnahmen der betroffenen Berufs- und Handelskammern machen deutlich, wie notwendig eine Neubesinnung auf den Wert des Handwerks und seinen vielfältigen Kunstfertigkeiten ist. Unser (Über)Leben, unser Wohnen, unsere Mobilität, unsere Kultur, unser Naturschutz, unsere Lebensmittelversorgung, unsere Telekommunikation, alles wäre unmöglich ohne das Handwerk. Und doch hat das Handwerk den Blues, wie der Direktor des *Lycée des Arts et Métiers* schreibt.

Angesichts der glorreichen Vergangenheit des Handwerks in der Stadt Luxemburg – sowohl im Mittelalter als auch im 18. Jahrhundert – ist die Frage berechtigt, was zu diesem Blues beigetragen hat. Dass das Handwerk Zukunft hat, beweisen die Stellungnahmen der Schüler des *Lycée des Arts et Métiers*, aber auch die zahlreichen Möglichkeiten, welche die künstlerischen und technischen Dienststellen der Stadt Luxemburg jungen Menschen bieten, die in ihrem Handwerk Kunst und/oder Technik verbinden wollen. Eine ganz besondere Ehrung erhält das Kunsthandwerk alle zwei Jahre in der Ausstellung *De Mains de Maîtres*, die eine Tradition weiterführt, die schon in der Zeit des *Art Déco* in Luxemburg von großer Bedeutung war.

ons stad freut sich, eine handwerkliche Kunst oder ein künstlerisches Handwerk besonders hervorzuheben: die Fotografie. Die *Photothèque* der Stadt Luxemburg ist ein einmaliges Fotoarchiv, welches über 7 Millionen Dokumente umfasst, von denen einige bis in die Mitte des 19. Jahrhunderts zurückgehen. Besonders interessant ist für diese Nummer über das Handwerk eine Auswahl historischer Fotografien, die illustrieren, welche handwerklichen Berufe es vor (noch nicht allzu) langer Zeit gegeben hat.

In der Rubrik *Les Collections de la Ville* stellen wir die Sammlung vor, welche die Erben des renommierten Künstlers Jean-Baptiste Fresez der Stadt Luxemburg hinterlassen haben. Und wenn Sie schon immer wissen wollten, woher der *Schluechtwee* und der *Pobeierbiere* ihre Namen haben...

Wir wünschen Ihnen eine angenehme und bereichernde Lektüre.



p. 8

L'évolution architecturale des bâtiments du Lycée des Arts et Métiers à Luxembourg

Isabelle Becker



124



p. 24

L'activité artisanale dans la ville-forteresse de Luxembourg au début du XVIIIe siècle

Guy May



p. 27

Les métiers ont le blues !

Fabrice Roth



p. 11

Das Haus Bellevue: ein Schriftstellerheim für deutsche Jesuiten

Simone Beck



L'art du métier Die Kunst des Handwerks

p. 18

Aussee vu Schüler aus der Handwierkerschoul

Gesammelt vum Joseph Tomassini



p. 28

Wege zum Handwerk: Über die Entdeckung der Leidenschaft

Philippe Beck



p. 13

Die Handwerkerschule, die nie gebaut wurde

Robert L. Philippart



p. 20

Handwerker und Zünfte der Stadt Luxemburg im Spätmittelalter

Eva Jullien



p. 32

Mains de femmes

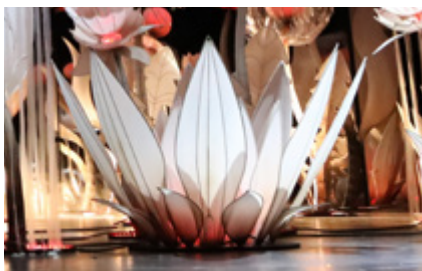
Marie-Anne Lorgé



p. 36

Wieviel Handwerk steckt im Theater?

Anne Heintz



p. 40

De Mains de Maîtres Luxembourg

Jean-Marc Dimanche



p. 44

Stilbildend: die Handwerkerschule zur Zeit des Art déco

Ulrike Degen



p. 50

Métiers d'antan

Collections de la Photothèque de la Ville de Luxembourg



p. 52

Der Familiennachlass von Jean-Baptiste Fresez (1800–1867)

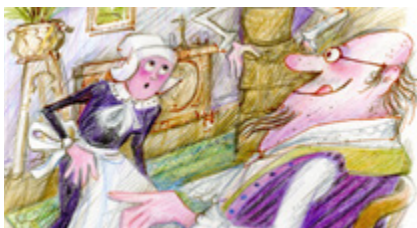
Gilles Genot



p. 56

De Pierre Jolliot a seng Molbiersmod

Jemp Schuster



p. 60

Paul Helming 28.10.1940 - 16.04.2021

Christiane Sietzen



p. 62

Changement à la tête de l'Administration communale de la Ville de Luxembourg

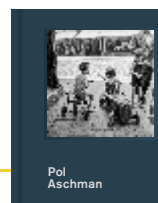
Christiane Sietzen



p. 63

Pol Aschman

Monographie herausgegeben von der Stadt Luxemburg anlässlich des 100. Geburtstages von Pol Aschman



p. 64

Firwat heescht...

Marie-Paule Jungblut



p. 66

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Simone Beck





Texte: Isabelle Becker

L'évolution architecturale des bâtiments du Lycée des Arts et Métiers à Luxembourg

Fier de pouvoir célébrer cette année son 125e anniversaire, le Lycée des Arts et Métiers est un des établissements publics les plus anciens du pays. De loin, sa flèche d'une hauteur de 18 m, qui s'élève à 45 m à partir du sol, marque la silhouette du Limpertsberg.

L'ancien quartier des roses du Limpertsberg, toujours apprécié pour son calme et sa proximité au centre-ville, bénéficie d'une certaine représentativité et d'une grande qualité architecturale¹ grâce à l'expertise de l'architecte-urbaniste allemand Joseph Stübben, qui est intervenu en 1901 et en 1922/23. Son plan montre le bâtiment principal de l'école en forme de T datant de 1899 avec ses ateliers érigés en 1910. La parcelle d'une contenance actuelle de 2 ha 20 a, au lieu-dit Bellevue, provient d'une acquisition par les pères jésuites allemands le 6.11.1897 de Pierre Berchem et Anna Ruppert, puis par l'Etat le 18.4.1910² de J.B. Springer, représentant des pères jésuites. L'endroit fut aussi dénommé « Studentenhügel »³.

Le bâtiment Bellevue

Le couvent des jésuites aussi appelé « Schriftstellerheim » au Limpertsberg a été réalisé par le père jésuite Springer⁴, concepteur du plan général, qui s'est fait assister par le jeune architecte - ingénieur luxembourgeois, Jean-Pierre Koenig (1870-1919) pour réaliser les détails et créer ce centre de littérature, d'une grande réputation. La pose de la première pierre eut lieu le 22.5.1898. A peine

un an plus tard, le bâtiment était déjà habité. Il fut inauguré le 10 octobre 1899⁵. Il comprenait le couvent avec la chapelle, la grande bibliothèque, les chambres et autres équipements tels que des sanitaires intégrés dans l'immeuble, ainsi qu'un promenoir couvert, étroit et rattaché à l'aile principale. La construction néo-gothique est caractérisée par ses ouvertures en ogive. La façade en pierre moellon est en état brut. Les volumes voûtés en ogives au rez-de-chaussée et les matériaux à l'intérieur sont traditionnels. Les matériaux et techniques modernes sont toutefois présents, telles que les premières dalles en béton ainsi que des charpentes métalliques assemblées par rivets et couvertes en partie de verre au niveau de la bibliothèque. Tout ceci faisait de ce bâtiment un édifice expérimental et précurseur au niveau technique.

La chapelle de style historiciste avec ses sept autels devenait plus tard la salle des beaux-arts, puis l'actuelle salle de conférence des professeurs. Au-dessus d'elle, la bibliothèque avait un volume impressionnant, en triple hauteur de l'ordre d'environ 10 mètres. Les poutres porteuses brutes étaient issues des hauts-fourneaux de Dudelange⁶. La double charpente métallique était ingénieuse, tout comme le chauffage par convection dans les fentes et canaux intégrés dans le sol et dans les marches d'escalier, alimenté d'une chaudière à vapeur à basse pression (*Niederdruck-dampfheizung*). L'éclairage était déjà électrique en provenance d'une station de production sur le site même⁷. La bibliothèque universelle composée d'environ 100.000 livres - représentée en haut de la page suivante - n'a pas encore livré tous ses secrets⁸.

Au moment du changement d'affectation artisanale on craignait, au sein des cercles politiques, de la bourgeoisie et du clergé local, l'arrivée d'une



Bibliothèque Belles, Luxembourg.

Photo montrant à gauche sur les cur-
sives le père jésuite Springer, peut-être
de dos l'architecte Koenig installé dans
la bibliothèque universelle des jésuites
du Limpertsberg. Les étagères sont très
fournies ce qui suggère que cette photo
pouvait marquer le moment de la vente et
de la transition entre le centre littéraire
des jésuites et l'école, vers 1910.

université jésuite⁹. Finalement, l'Etat se porte ac-
quéreur, voulant garder le lieu emblématique de
la bibliothèque intact, avec la vision d'y intégrer
à nouveau une bibliothèque ainsi qu'un musée
technologique¹⁰.

La transformation du bâtiment en école des Arts et Métiers et la construction des ateliers

La loi du 14.10.1896 sous le ministre d'Etat Paul
Eyschen est à l'origine de la création de l'école
artisanale établie dans les anciennes casernes Al-
dringen. La direction de l'école est assurée peu
de temps après par l'architecte Antoine Hirsch¹¹.
Il s'est impliqué à établir le programme datant du
10.4.1910, cosigné par les architectes Petit, Luja
et Weis en vue du projet de loi pour l'acquisition
de l'immeuble auprès des pères-jésuites de Lim-
pertsberg-Bellevue. L'Etat débloque les moyens
nécessaires pour l'achat du bâtiment Bellevue et
pour la construction d'ateliers modernes, dont les
charpentes métalliques étaient réalisées par les
ateliers Paul Wurth. Bien qu'Antoine Hirsch eût
élaboré un projet d'envergure en 1909¹², l'Admi-
nistration des bâtiments publics tint compte de
l'évolution du projet et ses plans montrent les ate-
liers tels qu'ils ont été réalisés en 1911¹³.

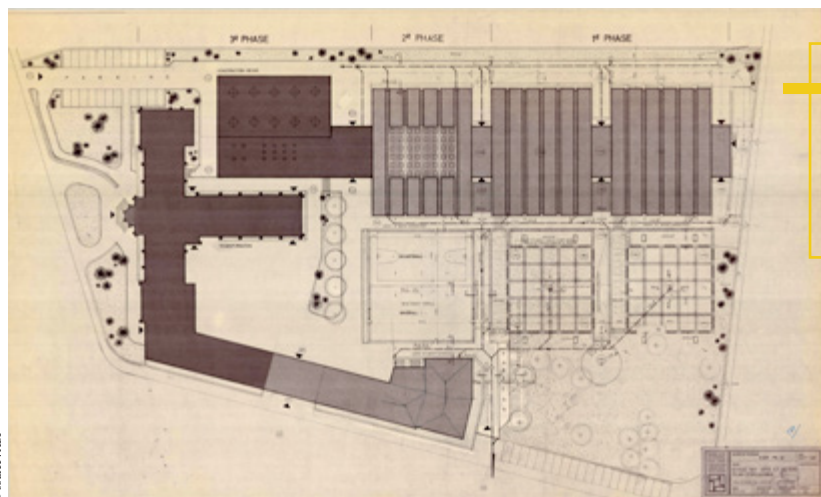
L'aile Cerisier

Pour donner suite à la nécessité d'agrandir l'école,
un programme architectural fut élaboré en juillet
1935, mais la réalisation des plans datant de 1939,
signés Paul Dornseiffer et Robert Theis, devait
attendre l'après-guerre. Construit en trois lots, le

premier est achevé en 1949 et forme la charnière
avec les ateliers pour y intégrer l'atelier de forge,
de fonderie, de serrurerie qui quitta l'espace pro-
menoir. Le lot 2, achevé en 1951, concerne la nou-
velle construction qui longe la rue des Cerisiers¹⁴.
Il ne manque que la jonction en direction du bâ-
timent Bellevue réalisée par la suite. Entre 1994 et
1998, le bâtiment a été dédoublé sur toute sa lon-
gueur d'une nouvelle construction au moyen de
passerelles de liaison pour créer ainsi un couloir
sous forme de puits de lumière¹⁵.

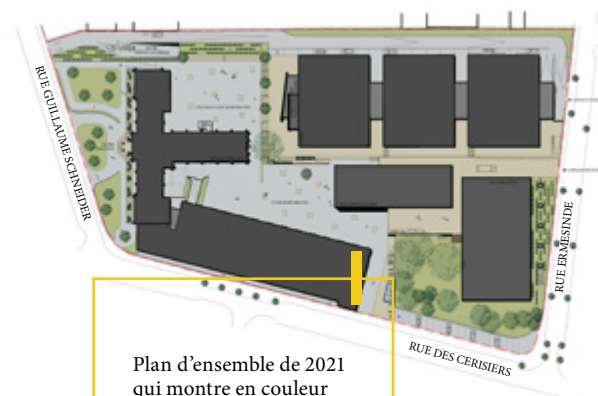


Plan du rez-de-
chaussée de 1947.
Bâtiments existants
et les nouvelles
constructions pré-
vues donnant sur la
rue des Cerisiers



© source : ABP

Le plan signé TETRA de 1975 indique en couleur foncée la phase 3 en cours, la nouvelle cantine et le hall des sports à construire ainsi que la rénovation des bâtiments Bellevue et la jonction avec l'aile Cerisier. Les nouveaux ateliers (phase 1 et 2) avec les alentours sont déjà réalisés.



Plan d'ensemble de 2021 qui montre en couleur foncée les bâtiments, les espaces de récréation et les espaces verts.

Les nouveaux ateliers et la première cantine

La conception architecturale des nouveaux ateliers industriels à dents de scie, agencés en trois parties, remonte à 1968 et est signée par l'architecte Leonard Knaff⁶. Ils sont établis perpendiculairement aux anciens ateliers, profitant de cette façon d'un éclairage zénithal nord. La construction est réalisée en trois phases. Les anciens ateliers sont démolis au rythme de la mise à disposition des nouveaux locaux. Le projet est finalisé en 1976 par la rénovation du bâtiment Bellevue et par la construction d'une cantine et d'un hall de sport à l'emplacement de l'ancien promenoir.

La nouvelle cantine et le hall des sports

Mis en service en 2015¹⁷, le nouveau restaurant scolaire remplace l'ancienne cantine et s'installe parallèlement aux ateliers des années 1970. Du côté de la rue Ermesinde est construit le hall des sports à trois unités. Les volumes sont simples, dotés d'une toiture plate à verdure extensive. La structure est en bois pour la cantine avec sa façade imprimée aux motifs de verdure alors que le hall des sports est en béton.

Ainsi, on peut voir qu'à partir du bâtiment Bellevue toujours en place, le campus du lycée s'est agrandi et a été modernisé selon les besoins. Entre-temps, son succès est tel qu'il s'est doté de deux nouveaux sites : le Uelzech Lycée à Dommeldange et sa dépendance rue de la Congrégation.

Isabelle Becker

Isabelle Becker est archéologue et historienne auprès de l'Administration des bâtiments publics.

- 1 Robert L Philippart, Alex Langini & Co, De Lampertsberg : histoire d'un quartier florissant, Luxembourg : Lampertsberger Geschichtsfrönn. A.s.b.l. 2018
- 2 Projet de loi concernant l'acquisition de l'immeuble des Pères-Jésuites de Limpertsberg, chambre des députés <http://data.legilux.public.lu/eli/etat/leg/loi/1910/04/18/n2/jo>
- 3 Emile Krier, Das Schriftstellerheim der deutschen Jesuiten in Luxemburg, in Hémecht 1994, Heft 1, p. 258
- 4 Obermoselzeitung, 18.3.1910, p.1 « Das Schriftstellerheim auf Limpertsberg »
- 5 Emile Krier, ibidem p. 255, p. 259
- 6 « Düdelingen nr 10 »
- 7 Je remercie particulièrement mon collègue de travail Mario Schweitzer, ingénieur, qui a identifié des éléments intéressants sur la photo ancienne et pour sa participation de recherche et d'analyse des plans.
- 8 Emile Krier, ibidem, p.255, p. 259
- 9 Obermoselzeitung, 18.3.1910, p. 1
- 10 ANLux M-01181, projet de loi du 30 septembre 1909
- 12 Roger Muller, Anton Hirsch. in <https://www.autorenlexikon.lu>, actualisé le 03.12.2020, eingesehen am 07.10.2021
- 13 Ateliers de l'école d'artisans de l'Etat, in Leyder J. dir, Centenaire, Administration des bâtiments publics 2010, p.25
- 14 Plans aux archives ABP
- 15 L'agence TETRA avec les ingénieurs Daubenfeld et Jos Schroeder. Du côté de l'Etat, le projet a été préparé par l'architecte Jean Leyder et le suivi sur le chantier était assuré par l'ingénieur Mario Schweitzer.
- 16 Biographie OAI info 2009 nr 66 p. 38
- 17 Le projet est réalisé par l'architecte-concepteur Romain Hoffmann et suivi pour l'Administration des bâtiments publics par les architectes Oliver Hames et Thierry Hirtz



La façade est : cantine et hall des sports mis en service en 2015. Par derrière sont les ateliers caractérisés par leurs toitures en sheds

Text: Simone Beck

Das Haus Bellevue: ein Schriftstellerheim für deutsche Jesuiten

Das imposante Gebäude des Lycée des Arts et Métiers, das an der rue Guillaume Schneider liegt, war als Schriftstellerheim für die deutschen Jesuiten gebaut worden. Es stellt sich die interessante Frage, warum deutsche Ordensangehörige ein Studienhaus in Luxemburg bauten. Und warum gaben sie es nach nur elf Jahren auf?

Die Aufhebung des Jesuitenordens durch Papst Clemens XIV. im Jahr 1773 sollte auch erhebliche Auswirkungen auf Luxemburg haben. Der *Stater Kolléisch*, der Bau der Kathedrale und der Marienkult sind auf das Wirken der Jesuiten im 17. Jahrhundert zurückzuführen. Auch ihre religiösen, intellektuellen und sozialen Netzwerke waren für die Gesellschaft von großer Bedeutung. 1814 stellte Papst Pius VII. den Orden zwar wieder her, aber während langer Jahre kamen die Jesuiten nicht nach Luxemburg zurück. Teils waren sie selbst nicht an einer Niederlassung in Luxemburg interessiert, teils waren auch die politischen und kirchlichen Kreise in Luxemburg skeptisch. Die Redemptoristen, die in Luxemburg-Stadt ansässig waren, fürchteten die Konkurrenz und „damals herrschte im Großherzogtum, u.a. bei der Regierung, eine antikerikale Strömung vor, welche die Niederlassung von Orden und Kongregationen in Luxemburg einschränken wollte“.¹

„Stimmen aus Maria-Laach“

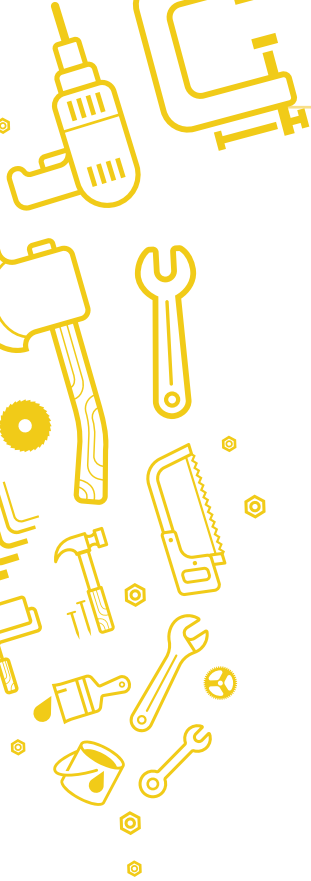
Außer einem Noviziat und einem Einkehrhaus für Jesuiten in Arlon, die 1862 entstanden², war die nächstgelegene Niederlassung der Societas Jesu in Maria-Laach, der ehemaligen Benediktinerabtei. Ab 1865 veröffentlichten die Patres „Stimmen aus Maria-Laach“, die fünf Jahre später als

monatliche Publikation erschienen. Dort wurden Glaubensfragen erörtert und ihre Auswirkungen auf Gesellschaft und Politik analysiert. Interessant ist das Augenmerk, das auf Naturwissenschaften und Kulturthemen gelegt wurde. Aber schon 1871 mussten die Jesuiten Maria-Laach verlassen, als der Orden im Deutschen Reich verboten wurde. Die Redaktion der „Stimmen aus Maria-Laach“ zog nach Tervuren bei Brüssel um, um sich dann 1879 in den Blijenbeck und 1885 in Exaten in den Niederlanden niederzulassen. Rasch wurden jedoch diese Klöster zu klein, und die Patres, welche wissenschaftliche Abhandlungen verfassten, verlangten – nach dem Vorbild der französischen und italienischen Jesuiten – ein eigenes Schriftstellerheim.

Ein Schriftstellerheim auf Bellevue

Die Wahl fiel aus diversen Gründen auf Luxemburg: in Deutschland war der Orden verboten, in den Niederlanden und in Belgien gab es genügend Niederlassungen. Die zentrale Lage Luxemburgs, seine Mitgliedschaft im Zollverein, seine guten Eisenbahnverbindungen und die starke Präsenz der Jesuiten bis 1773 sprachen für die Errichtung eines Schriftstellerheimes in Luxemburg. Die dem Deutschen nahe Sprache, „die Schönheit der Landschaft und die gesunde Luft“³ waren weitere Argumente.

1897 beauftragte der Jesuitenorden vier Patres mit dem Kauf eines 2,5 Hektar großen Grundstückes in Limpertsberg. Die Pläne für das ehrgeizige Projekt entwarf – in Zusammenarbeit mit Jesuitenpater Springer – der Luxemburger Architekt Jean-Pierre Koenig, auf den auch das Gebäude der Sparkasse oder des beliebten Pôle Nord zurückgehen. Nach nur zwei Jahren Bauzeit konnte das Schriftstellerheim „Bellevue“ am 10. Oktober 1899 feierlich eingeweiht werden. Die Jesuiten, die bis dahin im Bahnhofsviertel (in der heutigen rue Jean Origer) gewohnt hatten, zogen nach Limpertsberg. Die Zahl



der Mitglieder des Schriftstellerhauses schwankte zwischen 22 und 44 Patres. Trotz dieser beachtlichen Zahlen wurde die Gemeinschaft von der Regierung zu den „congrégations non autorisées“ gezählt.⁴

Literatur, Gewerkschaften, Darwin

Es ist offensichtlich, dass ein Orden, der so in der Welt steht wie die Jesuiten, sich auch mit gesellschaftlichen und wissenschaftlichen Fragen auseinandersetzt. In der literarischen Debatte ging es ihnen um die katholische Gesinnung und Ausrichtung der Werke. Demzufolge lehnten sie die Literaturströmungen wie – beispielsweise – den Expressionismus ab. Als Beispiel für herausragende literarische Leistungen, die in „Bellevue“ entstanden, führt Emile Krier den Schweizer Jesuiten Alexander Baumgartner an, den Autor einer siebenbändigen Geschichte der Weltliteratur, der 1910 in Luxemburg starb.

Auch zu der Ende des 19. – Anfang des 20. Jahrhunderts brennend aktuellen Frage der Arbeiterorganisationen bezogen die Patres in Bellevue Stellung. Sie traten für Gewerkschaften ein, die – streng katholisch orientiert – einer kirchlich-hierarchischen Leitung unterstellt sein müssten, da – so Pater Pesch, der auch im Schriftstellerheim wohnte – der Katholizismus durchaus eine Verantwortung für die gesamte Gesellschaft (habe.)⁵ Pesch, der ein „Lehrbuch der Nationalökonomie“ in fünf Bänden verfasste, plädierte für einen christlichen Solidarismus.

Die – in manchen Gegenden der USA noch heute abgelehnte – Evolutionstheorie von Charles Darwin war auch Thema ihrer Veröffentlichungen. Für die Jesuiten waren Christentum und Wissenschaft durchaus vereinbar, da Naturgesetze auf einen intelligenten Urheber zurückzuführen seien. Besonders hervorzuheben wären in diesem Kontext die Schriften von Pater Erich Wasmann, eines bedeutenden Insektenforschers.

Es würde den Rahmen dieses Beitrages sprengen, auf die zahlreichen kunstgeschichtlichen Veröffentlichungen der Patres einzugehen. Es dürfte aber aus den vorhergehenden Beispielen ersichtlich werden, dass die Beiträge, die in Bellevue entstanden und in „Stimmen aus Maria-Laach“ erschienen, sich nicht an ein breites Publikum richteten.

Um die Jahrhundertwende stagnierte die Zahl der Abonnenten, wohl auch, weil der Katholizismus, den in den Schriften propagiert wurde, nicht mehr dem Zeitgeist entsprach. Innerhalb des Jesuitenordens sah man die relative Autonomie der luxemburgischen Kommunität zunehmend kritischer.

Simone Beck

Simone Beck ist Präsidentin der Luxemburger UNESCO-Kommission und Koordinatorin von ons stad.



© Photothèque de la Ville de Luxembourg, Batty Fischer 1900

Das Schriftstellerheim "Bellevue", 1900

Außerdem war das politische Klima in Luxemburg ungünstig: die luxemburgische Abgeordnetenkammer war in „Mehrheit liberal (sic) und sozialistisch“, wie Pater Krose, der den Jesuiten in Bellevue vorstand, festhielt.⁶

Vom Schriftstellerheim zur Handwerkerschule

1910 beschlossen die Jesuiten, das Schriftstellerheim in Bellevue zu verkaufen, nicht zuletzt auch, weil es ihre Finanzen sehr stark belastete. Die Regierung Eyschen machte Druck, das Gebäude so schnell wie möglich für die geplante Handwerkerschule zu erwerben, ehe eine andere Religionsgemeinschaft auf den Geschmack käme, das Gebäude zu erstehen. Am 19. April 1910 schließlich ging das Schriftstellerheim Bellevue für 750.000 Franken in den Besitz des Staates über, der es nach einigen Umbauarbeiten seiner neuen Bestimmung zuführte.

Die Jesuiten, die in Luxemburg blieben, fanden eine neue Unterkunft, ebenfalls auf Limpertsberg, in der avenue de la Faïencerie in der „Residentia Sancti Francisci Xaverii Luxemburgensis“ oder „Franz-Xaverius-Haus“, ein Gebäude, das später unter dem Namen Ste Marie bekannt werden sollte und heute Bestandteil einer hochwertigen Wohnanlage ist. ■■■

1 Emile Krier, Das Schriftstellerheim der deutschen Jesuiten in Luxemburg, in: „Fir Glawen a Kultur“, Les Jésuites au Luxembourg / Die Jesuiten in Luxemburg 1594-1994, Hémecht 1994 / 1, S. 255

2 Paul Dostert, Die schwierige Rückkehr der Jesuiten nach Luxemburg im 19. Jahrhundert und die seelsorgliche Tätigkeit der Patres im Großherzogtum bis 1941, in: „Fir Glawen a Kultur“, Les Jésuites au Luxembourg / Die Jesuiten in Luxemburg 1594-1994, Hémecht 1994 / 1, S. 231

3 Emile Krier, a.a.O., S. 257

4 Emile Krier, a.a.O., S. 259

3 Zit. Bei Emile Krier, a.a.O., S. 262

3 Zit. Bei Emile Krier, a.a.O., S. 267

Die Handwerkerschule in den Artilleriekasernen am Piquet



© Photothèque de la Ville de Luxembourg, Barry Fischer 1905

Text: Robert L. Philippart

Die Handwerkerschule, die nie gebaut wurde

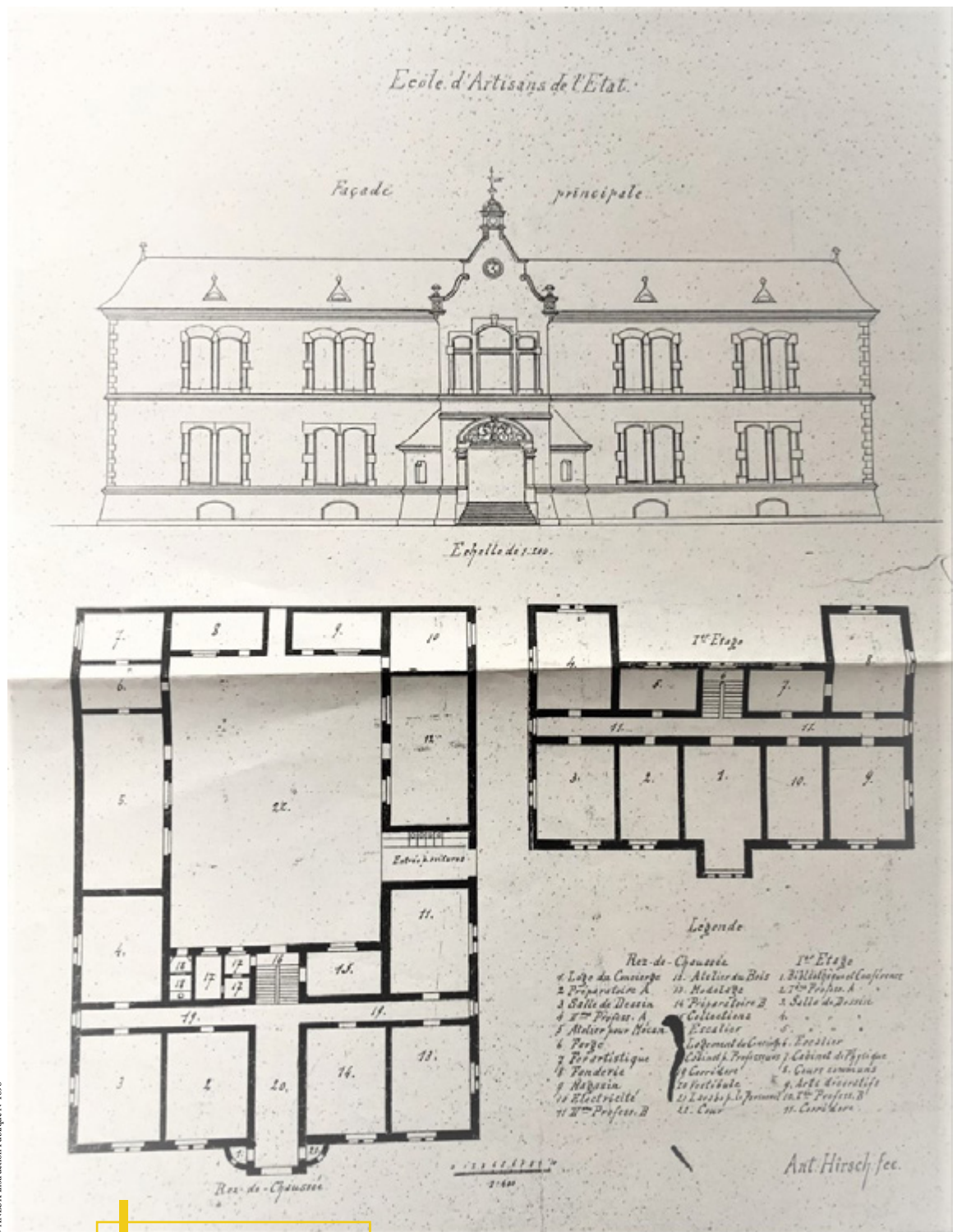
Das Lycée des Arts et Métiers feiert dieses Jahr 125 Jahre und ist stolz auf sein historisches Gebäude, das ehemalige „Schriftstellerheim“ auf Limpertsberg-Bellevue. Dabei ist es dem Zufall zu verdanken, dass die *École d'artisans de l'État* hier ihre Unterkunft gefunden hat. Es sollte völlig anders kommen.

An de Piquets-Kasären

Die Ursprünge des *Lycée des Arts et Métiers* führen ins 19. Jahrhundert zurück, als Dechant Bernard Haal zuerst in der Rue Wiltheim und nach Abzug der preußischen Garnison, an der Côte d'Eich, die ersten Kurse für angehende Handwerker veranstaltete. 1893 wurde die „Bauwerk- und Maschinenfachschule“ mit Sitz am Boulevard de la Pétrusse gegründet. Erst 1894 gestattete die Stadt Luxemburg dieser Schule die teilweise Nutzung der ehemaligen Artilleriekasernen am Piquet¹. Das Gesetz zur Schaffung einer staatlichen Handwerkerschule aus dem Jahr 1896 verlangte, dass

die Stadt Luxemburg der neugegründeten Schule die hierzu nötigen Infrastrukturen zur Verfügung stellte².

Die aus dem Jahr 1673 datierenden Kasernen waren nach der Auflösung der Festung für unterschiedliche - darunter auch industrielle - Zwecke genutzt worden. Die Räumlichkeiten waren allerdings nur bedingt für Schulkurse und Werkstätten geeignet³. Hinzu kam, dass sich das Schulprogramm fortwährend erweiterte und die Zahl der Schüler ständig zunahm. Die Sicherheit der Schüler war wegen der Bauфälligkeit der Kasernen, verursacht durch Überschwemmungen und Balkeneinsturz, nicht mehr gewährleistet. Der 1897 beschlossene Bau der Adolphe-Brücke sollte das gesamte Westviertel der Hauptstadt aufwerten⁴. Primaner der Aldringer-Schule und Teenager der Handwerkerschule, Rauch und störende Geräusche passten nicht mehr in einen sich zusehends veredelnden städtischen Raum. Die Tabak-Manufaktur Heintz van Landewyck zog 1897 aus Platzgründen und wegen der Beschwerden der Nachbarn von der Rue des Bains nach Hollerich. 1906 reichten die Geschäftsführer des Hôtel Continental und des Grand Hôtel Brasseur eine Petition zum Abriss der Piquet-Kasernen bei der



Projekt zum Bau einer Handwerkerschule, 1898

Regierung ein. Auch die Elektrizitätsgesellschaft im Kavalier Jost (Aldringerstrasse) zog 1908 ins Petrusstal. Der anhaltende Druck von vielen Seiten auf die Direktion der Handwerkerschule war demnach groß.

Es musste gehandelt werden.

Im Februar 1898 wurde eine Kommission mit Vertretern von der Stadt, dem Staat und der Schule einberufen, um ein Programm zum Bau einer neuen Handwerkerschule zu erstellen. War man sich im Bereich der Schulinfrastrukturen recht schnell einig, war es umso schwieriger das dazu geeignete Grundstück zu finden, das sich nahe dem Wohnort der Schüler und fern von lauten industriellen Vierteln befinden musste. Weiterhin sollte, der Schulhygiene entsprechend, eine gute Durchlüftung möglich sein. Wertvolles Bauland am Plateau Bourbon wollte man nicht vor dessen Erschließung opfern; ein Schulbau hätte das Aussehen des Plateau Altmünster verunziert, der Heilig-Geist Platz (heute der Eingang zum Parkhaus) war zu klein. Weiterhin durfte ein Schulgebäude nicht die Lebensqualität der neuen Villenbesitzer am Boulevard Joseph II stören. *Bongeschgewan* und Verlorenkost kamen aufgrund ihrer Nähe zu industriell genutztem Gelände auch nicht in Frage. Hier widersetzte sich ebenfalls die Stadt Luxemburg, denn sie wollte keine Schulinfrastrukturen errichten, welche vornehmlich von Schülern der Gemeinde Hollerich besucht würden. Schließlich einigte man sich auf ein staatliches Gelände am Rande des Gartens des Seniorenheims Fondation Jean-Pierre Pescatore. Auch diesem Projekt stimmte die Stadt Luxemburg nicht zu, da sie das Bauprogramm des Schulgebäudes nicht mitbestimmen konnte.

1898 – erste Pläne zum Schulneubau

Die Verhandlungen verhärteten sich, und der Regierungsvertreter schlug vor, einen Architekturwettbewerb zu veranstalten. Schuldirektor Antoine Hirsch, der Architektur und Ingenieurswesen studiert hatte, verweigerte diesen Vorschlag. Er selbst legte im März 1898 Pläne zum Bau einer neuen Handwerkerschule hinter der Fondation Pescatore vor⁵. Auch wenn diese nicht ausgeführt wurden, dienten sie doch dazu, die weiteren Überarbeitungen anzuregen.

Die malerische Lage über dem Alzettetal sollte durch den Bau hervorgehoben werden : « *Il faut approprier autant que possible la silhouette des constructions afin que l'école ne fasse pas tache dans le paysage* » schrieb damals Hirsch zu seinem Projekt⁶. Der Entwurf sah ein Schulgebäude für 300 Schüler vor, rund 100 mehr als damals eingeschrieben waren. Werkstätten für Schreinerei, Maschinenbau, Schmiedearbeit, Kunstmalerei

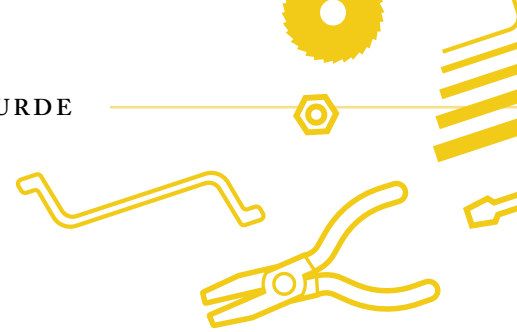
und Zeichnen, Labore für Chemie und Physik, Elektromotoren und Lagerhallen, sowie eine Bibliothek und Konferenzsaal gehörten zum Bauprogramm. Für lebhaftere Diskussionen sorgte der von Hirsch geforderte Bau einer Dienstwohnung für den Schuldirektor zusätzlich zur Pförtnerwohnung. Um die Ausgaben zu drosseln, wurde vorgeschlagen, dass die Schüler selbst Arbeiten an ihrem Schulbau vornehmen sollten. Die Gestaltung der Fassade war historistisch geprägt. Die Aufteilung der Räume war symmetrisch klassisch angelegt; jeder Klassensaal sollte große Fenster zur Belüftung und Beleuchtung erhalten. Die Werkstätten waren zum Hof gerichtet.

Neue Verhandlungen 1903

Trotz konkreter Vorschläge waren die Verhandlungen ins Stocken geraten. Auf Drängen des staatlichen Vertreters wurden sie erst 1903 wieder aufgenommen. Hintergrund war nun der geplante Bau einer Industrie- und Handelsschule auf Limpertsberg. Beide Schulen hätten in Spiegelform einen neuen Platz rahmen können. Zusammen hätten sie als Magnet für neue Einwohner für dieses aufstrebende Stadtviertel gedient. Jedoch gab es Befürworter, die ein Grundstück in der Nähe der Dommeldinger Eisenhütten bevorzugt hätten - schließlich würde dieses Werk als Arbeitgeber viele Schulabgänger aufnehmen. Die Stadt Luxemburg schlug kurzum vor, die Schule vom Piquet ins Pfaffenthaler Hospiz zu verlegen. Der Vorschlag wurde 1906 abgelehnt, da der Tausch „*d'une ancienne caserne contre un ancien couvent*“ keinen Mehrwert biete⁷, sondern nur als Reaktion auf die Forderung der Geschäftsführer der Hotel Continental und Grand Hôtel Brasseur die Piquet-Kaserne abreißen zu lassen. Inzwischen war das Boulevard Emmanuel Servais angelegt worden, und die Pläne von 1898 wurden wieder hervorgeholt: „*L'emplacement quelque peu éloigné de la gare et de Hollerich présente des avantages topographiques et hygiéniques. Il se trouve entre la ville et le quartier populaire du Limpertsberg, à portée des villes basses et des localités voisines, Rollingergrund, Eich, Dommeldange, Weimerskirch, Merl, Strassen et Bertrange*“⁸ erinnerte man sich. Alle waren sich einig geworden, und Antoine Hirsch arbeitete neue Pläne aus.

Die Sonderkommission der Abgeordnetenversammlung hatte Antoine Hirsch zu Studienreisen ins Ausland aufgefordert. Das 200 Schüler umfassende Gebäude sollte ein *petit musée technologique* mit Musterarbeiten der Schüler beinhalten.





Auch ein Festsaal wurde ins Bauprogramm mit aufgenommen. Er sollte ausschließlich zu Überreichungen von Diplomen und Vorträgen dienen. Die Lehrer sollten über eigene Räume zur Aufbewahrung ihres pädagogischen Materials verfügen. Die Schüler sollten Dusch- und Waschräume nutzen können. Hirsch hielt weiterhin an seiner Forderung nach einer Direktorenwohnung fest. Das Projekt wurde als zu kostspielig abgelehnt.

Neuer Anlauf 1908

Hirsch musste die Pläne erneut überarbeiten. Dem Rotstift fielen erst die Direktorenwohnung, dann der Festsaal, die Duschen und die Professorenkabinette, sowie die geplante Gießerei und die Zentralheizung zum Opfer. Die Architektursprache blieb bei eingeschränktem Bauprogramm historistisch. Der Zentralrisalit des Hauptgebäudes sollte in Luxemburger Stein ausgeführt werden. Wappen mit handwerklichen Zunftzeichen und Staatswappen sollten den Bau als Schulgebäude erkennbar machen. Da es bei der Ausbildung der Schüler darum ging, ihnen Sinn und Schönheit der neuen Baumaterialien zu vermitteln, sollten Eisenbalken über den Klassenfenstern sichtbar sein. Die Fensterrahmen sollten aus Metall sein, eine damals nur für Industriegebäude übliche Bauart. Bei den Werkstätten sollte die Betonstruktur der Gebäude klar sichtbar sein. In weiser Voraussicht fertigte Hirsch gleich eine Variante zur Fassadengestaltung an.

Doch keiner dieser Vorschläge fand Zustimmung. Der Kostenvoranschlag liege 16% über dem verfügbaren Haushalt.

Kein weiterer Aufschub möglich

Aufgrund der geleisteten Vorarbeiten wurde am 7. Juli 1909 mit Erfolg ein Gesetzesvorschlag zum Bau einer Handwerkerschule in der Abgeordnetenversammlung eingereicht⁹. Der Finanzierungsplan legte den Beteiligungsbetrag der Stadt fest. 540.000 Franken waren im Staatshaushalt für das Projekt vorgesehen. Doch auch diesmal sollte das Vorhaben nicht gelingen.

Mit neuem Elan ging Antoine Hirsch an die Anfertigung neuer Pläne heran. Die beschränkten Haushaltsmittel führten ihn zu einer modernen Architektursprache. Die Grundrisse der 1908 angefertigten Pläne dienten weiterhin als Basis für die neuen Entwürfe. Die notwendigen Flächen für Schulräume und Werkstätten wurden rationaler genutzt und die Dienstwohnung für den Schuldirektor endgültig gestrichen. Der Bau sollte eine Fassadenlänge von 69,40 m erhalten, denn der deutsche Urbanist, Josef Stübben, hatte 1901, in seinem *Plan d'alignement du plateau de Limpertsberg* am Ende des Boulevard Servais einen auffälligen Bau vorgesehen, welcher vom Alzettetal her sichtbar gewesen wäre¹⁰. Ein Jugendstil *Bow Window* kennzeichnete die Hauptfassade. Die Ausrichtung der Fenster sollte die horizontalen Linien des Gebäudes verstärken. Der Schulbau sollte durch Rustika-Sockel geradezu aus dem Boden emporwachsen und ein Belvedere den Bau im Stadtgefüge sichtbar machen. Neu war, dass Hirsch die geplante Dachanlage zur zenithalen Beleuchtung der Innenräume fast völlig nutzte. *„On s'est borné, en effet, à donner au bâtiment une silhouette tant soit peu pittoresque comme elle convient au paysage qui est destiné à le recevoir. Les façades ne présentent aucune ligne de sculpture, ni d'ornements. L'emploi de la pierre de taille, qui d'ordinaire rend si coûteuse la plupart des constructions, a été réduit à un minimum. On les emploie, en effet, que pour les encadrements des portes et fenêtres ainsi que pour les marches des escaliers extérieurs”*¹¹. Eine Planvariante zeigte handwerkliche Zunftwappen, Kartuschen und Putti als Ornament. Man spürt den Einfluss Josef Maria Olbrichs und der Darmstädter Kolonie auf Antoine Hirsch. Der Bau sollte Staatsminister Paul Eyschen gefallen. Dieser zog mit Professor Georges Benoît-Levy über Land, um die Bevölkerung von der Schönheit des Heimatstils und der Wichtigkeit der Luxemburger Baumaterialien und Handwerksprodukte in der Architektur zu überzeugen¹². *„Das Haus jedem überflüssigen entkleidet steht nackt da, aber gerade diese Nacktheit, die den Spießbürger so verdrießt, zeigt dem rechten Baumeister, wo die Möglichkeiten liegen ein schönes Gewand zu formen“*, verkündete Eyschen immer wieder bei diesen Vorträgen. Hirsch war überzeugt, nur an die Schweiz erinnernde Heimat-Architektur könne sich hier diskret ins Landschaftsbild einfügen lassen¹³.

Robert L. Philippart

Promovierter Historiker an der Katholischen Universität Louvain-la-Neuve zum Thema "Luxemburg, vom Modernismus zum Historizismus, von der Festungsstadt zur nationalen Hauptstadt" (2006); Unesco Site Manager am Kulturministerium



Projekt zum Bau einer
Handwerkerschule am
Boulevard Emmanuel Servais

© ANL Bâtiments publics N°51

Höchste Ablehnung

Das Projekt fand jedoch solch eine starke Ablehnung, dass die Regentin, Großherzogin Marie-Anne, Eyschen bat, ihr die Baupläne vorzulegen. Im Kammerplenum entrüstete sich Michel Welter (SdP) über die unterbreiteten Vorschläge: *„Le projet Hirsch est si affreux que les locomotives se détourneront sur leur chemin à travers la vallée de l'Alzette. (...) Ce bâtiment enlaidit tout le quartier“*¹⁴. Unerschütterlich überarbeitete Hirsch seine Pläne ein weiteres Mal, jedoch wiederum ohne Erfolg. Das Urteil des liberalen Abgeordneten Robert Brasseur fiel noch vernichtender aus: *„Diese Pläne gleichen eher einer Theaterdekoration. Sie sind nicht ernst zu nehmen und passen weder für den in Aussicht genommenen Bauplatz noch für den Zweck, dem die Schule dienen soll“*¹⁵. Das Projekt war erneut festgefahren.

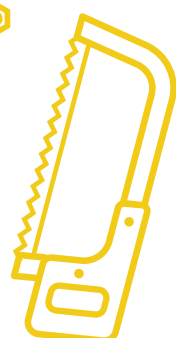
Das Schriftstellerheim als Lösung

1910 erschien in der Tagespresse „Luxemburger Wort“ eine Anzeige zum Verkauf des Schriftstellerheims der Jesuiten-Patres auf Limpertsberg-Bellevue. Paul Eyschen fand Interesse an der Immobilie und verlangte einen Kostenvergleich zwischen dem Bau einer Handwerkerschule und dem Kauf des Heimes zur Umnutzung für diese Schule. Die Rechnung ging auf, denn der Staat konnte bei diesem Kauf 60.737 Franken sparen und zusätzlich seine Grundstücke am Boulevard Emmanuel Servais verkaufen. Auch die Stadt Luxemburg willigte ein, so dass am 14. April 1910 die Luxemburger Regierung das Schriftstellerheim erstand¹⁶. Bis zum 15. September 1912 war die Handwerkerschule auf Limpertsberg-Bellevue eingezogen. 1913 verschwanden die ehemaligen Schul-Kasernen am Piquet¹⁷. 1917 ließ

der Abgeordnete Robert Brasseur, der das Projekt Hirsch verschmäht hatte, seine Privat-Villa nahe des für den Bau der Handwerkerschule vorgesehenen Grundstücks errichten¹⁸. Hatte er damals bereits die malerische Lage des Grundstücks bei den Diskussionen für sich entdeckt? —

Bibliografie

- 1 WEYDERT, Joseph, Zur Geschichte der Staatshandwerkerschule, in 10^e anniversaire de l'association amicale des anciens élèves de l'école d'artisans de l'État de Luxembourg, Luxembourg, 1938, p. 29.
- 2 <https://legilux.public.lu/eli/etat/leg/loi/1896/03/14/n1/jo> consulté le 7 août 2021.
- 3 KOLTZ, Jean-Pierre, Baugeschichte der Stadt und Festung Luxemburg, Band 1, Luxemburg, 1972, p.212.
- 4 PHILIPPART, Robert L., L'impact du pont Adolphe sur le développement de la ville de Luxembourg, in Pont Adolphe 1903, Luxembourg, 2017, p.167.
- 5 ANLUX, Instruction Publique, N°1696.
- 6 Ibidem.
- 7 ANLUX, Travaux Publics, N°595.
- 8 Ibidem, N°582.
- 9 Loi du 30 septembre 1909 concernant la construction d'une école d'artisans à Luxembourg, in Mémorial, N°63, 9 octobre 1909, p.9731.
- 10 STÜBBEN, J(osef) Erläuterungsbericht zu dem Bebauungsplan für den Limpertsberg, Luxemburg, 1902, p.5.
- 11 ANLUX, Travaux Publics, N°582.
- 12 Heimathaus, in Luxemburger Zeitung, N°80, Luxemburg, 1910.
- 13 ANLUX, Travaux Publics, N°595.
- 14 IDEM, Travaux Publics, N°582
- 15 Ville de Luxembourg, Analytischer Bericht über die Stadtratssitzungen N°7, Luxemburg, 1910, p.41-42).
- 16 KOLTZ, Jean-Pierre, Baugeschichte op.cit., Band 3, Luxemburg, 1951, p.88.
- 17 KUNNERT, Jean-Pierre, L'histoire du lycée technique des Arts et Métiers, l'histoire de notre école avec l'image pour mémoire, in 100 Joer Handwierserschoul, Luxembourg, 1996, p.25.
- 18 Plans de Georges Traus pour la construction d'une villa pour Robert Brasseur (collection privée).





Lycée des
Arts et Métiers

Aussoe vu Schüler aus der Handwiewerschool

Gesammelt vum Joseph Tomassini



Ich will mit den Händen arbeiten,
im Büro wäre es mir zu langweilig.



Ech léieren hei, well ech e stabile Beruff
wëll, deen och nach laang an der Zukunft
gebraucht gëtt.



Ich habe mich entschieden,
Handwerker zu werden, weil diese
Ausbildung und der Beruf nachher
das technische Denken fördern.



Ich war immer schon fasziniert vom technischen Fortschritt.

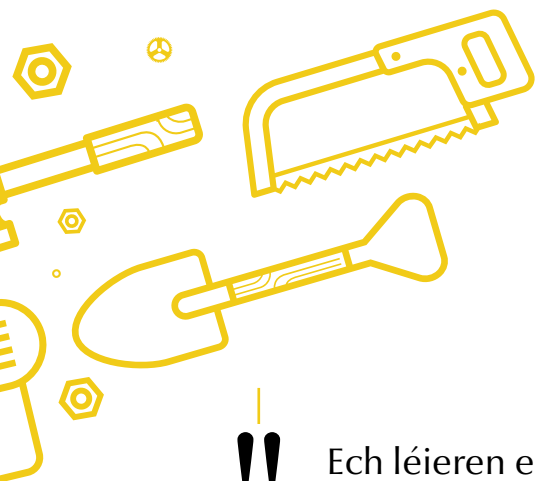




Ech sinn an dëser Klass,
well Elektro d'Zukunft ass.



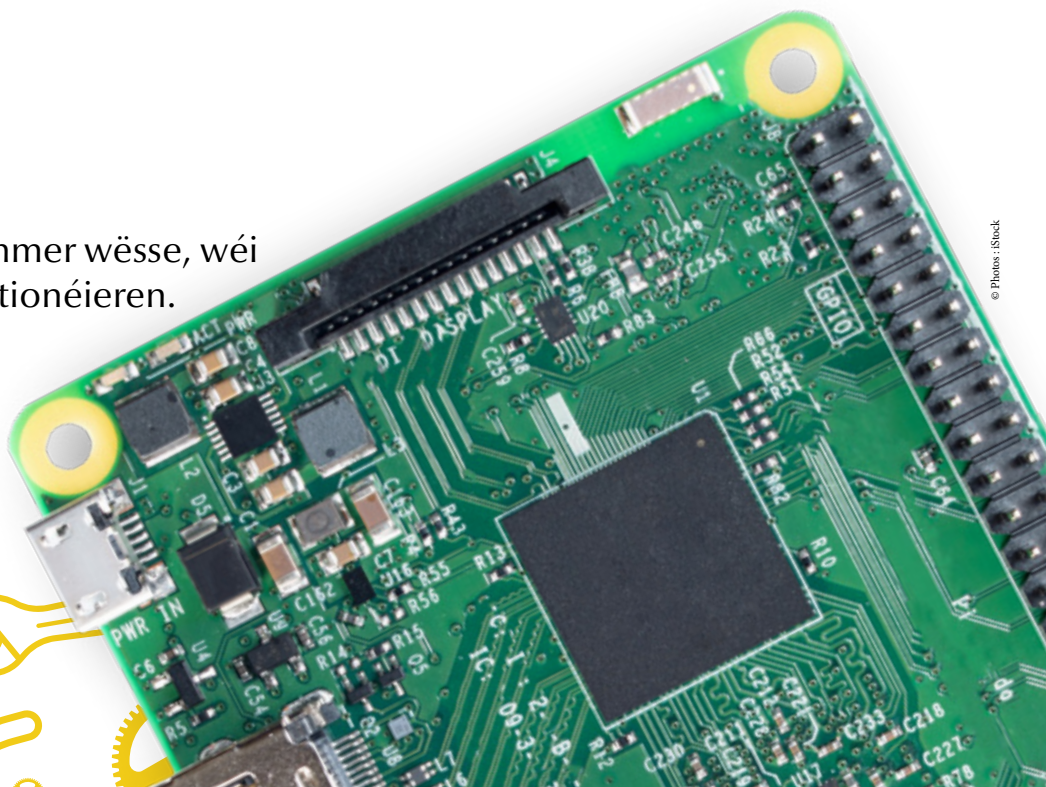
Ech studéiere Mechatronik, well
een an deem Fach ëmmer nei
Saache léiert.



Ech léieren en Handwierk, fir méi spéit Ingenieur ze ginn.



Ech wollt ëmmer wësse, wéi
Saache funktionéieren.



Text: Eva Jullien

Handwerker und Zünfte der Stadt Luxemburg im Spätmittelalter

Gewerbliche Zusammenschlüsse von Handwerkern lassen sich in der Stadt Luxemburg seit der ersten Hälfte des 14. Jahrhunderts belegen. Sie hatten nicht nur einen entscheidenden Einfluss auf das Wirtschaftsleben der mittelalterlichen Stadt, sondern spielten auch eine wichtige Rolle bei deren Verteidigung, sie nahmen Anteil am politischen und religiösen Leben und prägten durch ihre Handwerksbetriebe das Stadtbild.

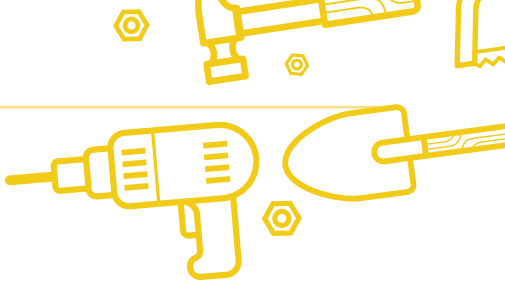
Schutz der Mitgliederinteressen und der Qualitätsstandards

Gewerbliche Zünfte übernahmen die Funktion einer berufsständischen Interessenvertretung und schützten die Absatzmöglichkeiten ihrer Mitglieder, wachten aber auch über die Einhaltung der in den Zunftordnungen festgelegten Qualitätsstandards. Entgegen der gängigen Klischees herrschte in Luxemburg zu keinem Zeitpunkt ein allumfassender Zunftzwang; außerzünftige Arbeit war sowohl während des Mittelalters als auch während der frühen Neuzeit prinzipiell möglich. So sah die aus dem 15. Jahrhundert datierende Ordnung der Pelzer vor, dass man sich, um in der Stadt arbeiten zu können, mit der Zunft *gesacht* haben solle. Jener Terminus, der im Mittelhochdeutschen so viel wie „verstehen, einrichten, zurechtlegen“ bedeutet, impliziert, dass man sich mit der Zunft vorab auf bestimmte Bedingungen verständigen musste, was vermutlich eine Ablösungszahlung an die Zunft

beinhaltete¹. Auf diese Möglichkeit weist auch noch die aus dem 17. Jahrhundert datierende Ordnung der Leinenweber hin, nach der ein selbstständig arbeitender Knecht, der nicht bei einem Meister angestellt war, ein Stuhlgeld von einem Groschen zu entrichten hatte².

Flexible Strukturen im allgemeinen Interesse

Diese Regelungen schlossen nicht aus, dass die Zünfte gelegentlich Prozesse gegenüber nichtzünftigen Personengruppen führten, um ihren Hoheitsanspruch zu betonen. Die Zünfte unterlagen jedoch insbesondere in der frühen Neuzeit der Kontrolle durch den städtischen Magistrat, dem an der gleichmäßigen Versor-



© ANLux, A.XV.7



Buch der Gerber und
Schuhmacher 1774

gung der Stadtbevölkerung sowie an der wirtschaftlichen Unabhängigkeit breiter Bevölkerungsgruppen gelegen war. Daher wurde der städtische Markt zu festgelegten Tageszeiten beispielsweise auch für die Bäcker aus Dommeldange geöffnet, die Stadtbewohner durften auswärtige Bauhandwerker beschäftigen, sofern diese günstiger waren oder die einheimischen keine Zeit hatten³. Im 17. Jahrhundert verfügte der städtische Magistrat gar, dass Flüchtlinge und Soldaten in Zunftgewerben tätig sein durften und unentgeltlich in die Zünfte aufgenommen werden mussten⁴.

Die Bruderschaften

Den Gewerbeorganisationen waren Bruderschaften angeschlossen, denen auch zunftfremde Personen angehörten. Bei den im Mittelalter entstandenen Bruderschaften handelte es sich um freiwillige Zusammenschlüsse von Personen, die gemeinsam Messen feierten, an den Begräbnissen verstorbener Mitglieder teilnahmen und für deren Seelen beteten. Des Weiteren nahmen sie an Prozessionen durch die Stadt teil und spendeten Geld oder Brot für die Armen, wie sich am Beispiel der bereits 1252 bestehenden Bäckerbruderschaft nachweisen lässt, die an das Heilig-Geist-Kloster angeschlossen war⁵.

Wächter und Verteidiger der Stadt

Als Bürger und Einwohner der Stadt wurden die Zünfte zudem zu Wach- und Verteidigungsdiensten herangezogen. Ab der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts wurde beim Zunfteintritt der Erwerb einer Rüstung gefordert; um diese Zeit wurden den einzelnen Zünften auch eigene Abschnitte

der Stadtmauer zugewiesen, deren Bewachung und Verteidigung sie selbstständig zu organisieren hatten⁶. 1450 waren die Zünfte an Löscharbeiten in der Stadt beteiligt, 1476 nahmen sie an einem Kriegszug der Stadt nach Fontoy teil⁷.

Einfluss auf öffentliche Gelder und die Stadtverwaltung

Im Gegensatz zu anderen mittelalterlichen Städten entwickelten sich in Luxemburg keine politischen Zünfte. Von diesen spricht man, wenn die gesamte Bürgerschaft einer Stadt in Zünfte oder Trinkstuben eingeteilt war, um Vertreter in den städtischen Rat zu wählen – eine Neustrukturierung, die insbesondere nach Bürgerkämpfen und Einführung einer Ratsverfassung erfolgte. Trotz Ausbleibens einer solchen Verfassung erlangten die stadtluxemburgischen Handwerkerkorporationen aber durchaus politisches Mitspracherecht. Spätestens ab 1427 waren sie an der Überwachung der städtischen Rechnungslegung beteiligt; 1430 ist erstmals das Gremium der Zunftmeister belegt, das bis zum 18. Jahrhundert existierte und an Beratungen mit dem städtischen Magistrat sowie, ab der zweiten Hälfte des 15. Jahrhunderts, an der Wahl des Richters beteiligt war, der die höchste Position innerhalb der Stadtverwaltung innehatte⁸.

Die räumliche Verteilung der Handwerksbetriebe in der Stadt

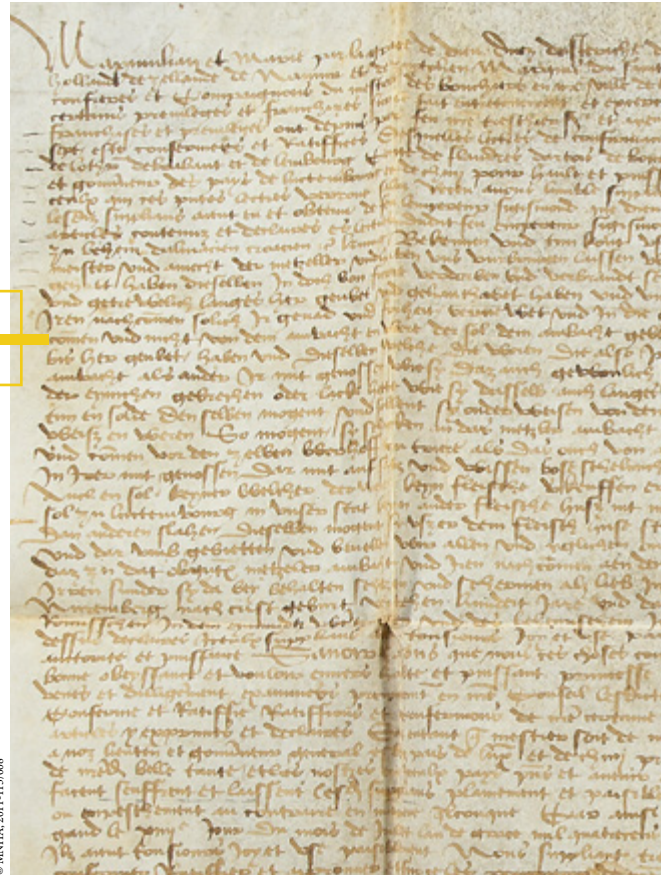
Neben ihrer Bedeutung für das gesellschaftliche und politische Leben der Stadt hatten die Handwerker durch die Lage ihrer Betriebe sowie durch die damit einhergehenden Klänge und Gerüche einen entscheidenden Anteil am Stadtbild. In der älteren Forschung ist man, was die Verteilung der Handwerkerbetriebe angeht, von homogenen Gewerbevierteln oder -gassen ausgegangen. Für die Stadt Luxemburg lassen sich im 14. und 15. Jahrhundert zwar Stadtteile mit erhöhter Gewerbekonzentration finden, insgesamt waren jedoch alle Handwerke bunt über die Stadt verteilt. Die frappanteste Gewerbekonzentration findet sich für die Gerber und Schuhmacher, die am Ende des 14. und im 15. Jahrhundert rund 45% aller in den Quellen erfassbaren Berufe im Pfaffental ausmachten⁹. Der Grund hierfür ist vor allem in der

Privileg der Metzger vom 15.10.1480

Nähe zum Wasser zu suchen, das für das Befüllen der Gerbgruben und für das Auswaschen von Häuten notwendig war. Des Weiteren lag hier die Lohmühle, die sich seit 1451 im Besitz der Gerber- und Schuhmacherzunft befand. Dennoch lässt sich diese Berufssparte, die aufgrund der verwendeten Gerbsäuren eine erhebliche Geruchsbelästigung für die umliegenden Anwohner bedeutete, auch in anderen Teilen der Stadt nachweisen. Einzelne Vertreter fanden sich sogar in der Altstadt und damit in der wasserarmen Oberstadt wieder.

Im Gegensatz zu der in der Forschung häufig betonten Randlage solcher Berufe, die aufgrund ihrer Arbeit mit offenem Feuer eine erhöhte Brandgefahr darstellten und mit denen zugleich eine erhebliche Lärmbelästigung einherging, konzentrierten sich die metallverarbeitenden Gewerbe vor allem in der Altstadt und auf der Acht, die von der Altstadt zur Judenpforte, einem Stadttor der dritten Ringmauer, führte, das an der heutigen Kreuzung von Rue Aldringen und Grand-Rue gelegen war.

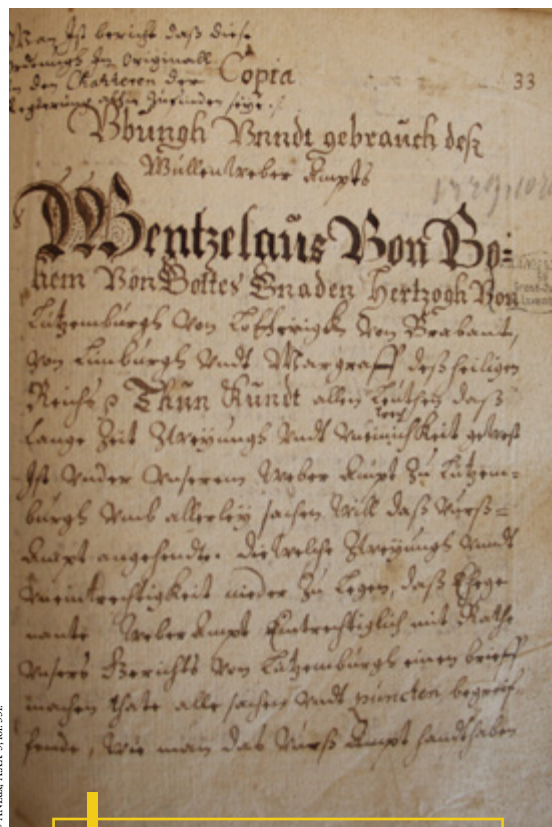
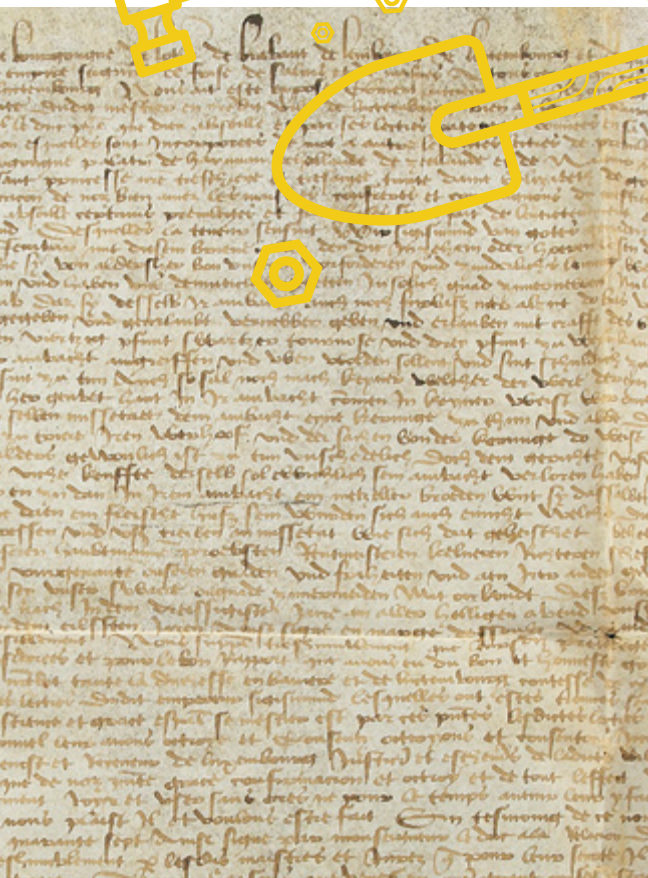
Leichte Konzentrationen ließen sich darüber hinaus für die textilverarbeitenden Gewerbe im Grund feststellen sowie für die Metzger, Krämer und Wirte in der Altstadt. Während für erstere ebenfalls der Zugang zum Wasser beziehungsweise die Hanglage mit feuchten Kellern für die Geschmeidigkeit der Wolle ausschlaggebend gewesen sein dürfte, siedelten letztere wahrscheinlich bewusst in Nähe zu den beiden Märkten und zum Hauptverkehrsaufkommen. Für die anderen



© MNHA 2011-113008

Gewerbe wie die Bauhandwerker, Pelzer, Schneider und Bäcker lässt sich demgegenüber eine relativ gleichmäßige Streuung über das Stadtgebiet beobachten. Auffällig ist diese Streuung insbesondere für die Bäcker, findet sich doch mit der *Wassergasse*, deren Name von *wasteln*, dem mittelhochdeutschen Wort für Kuchen oder Milchbrot abgeleitet ist, eine Straßenbezeichnung, die insbesondere auf jenes Gewerbe zu verweisen scheint¹⁰. Die Konzentration von Bäckern auf eine einzige Gewerbegasse schließt sich jedoch allein aus pragmatischen Gründen aus, gewährleistete doch nur eine diverse Verteilung über das Stadtgebiet eine gleichmäßige Versorgung der Stadtbevölkerung mit dem wichtigsten Grundnahrungsmittel.

Gewerbespezifische Straßennamen wie die *Wastelergasse* oder die *Bendergasse*, die in der Altstadt zwischen Neumarkt und Altmarkt gelegen war und auf das Handwerk der Fassbinder verweist, lassen somit keinen Schluss auf homogene Gewerbegassen zu. In vielen Fällen dürften die Namen lediglich auf in der Stadt vertretene Gewerbe ohne örtlichen Bezug hinweisen.



Privileg der Wollweber vom 10.07.1379,
Abschrift des 17. Jahrhunderts

Bibliographie

HEUSINGER, Sabine von, Die Zunft im Mittelalter. Zur Verflechtung von Politik, Wirtschaft und Gesellschaft in Straßburg (VSWG Beihefte, 206), Stuttgart 2009.

JULLIEN, Eva, Die Handwerker und Zünfte der Stadt Luxemburg im Spätmittelalter (Städteforschung: Reihe A, Darstellungen, 96), Köln/Weimar/Wien 2017.

ISENMANN, Eberhard, Die deutsche Stadt im Spätmittelalter 1250 – 1500. Stadtgestalt, Recht, Stadtrecht, Kirche, Gesellschaft, Wirtschaft, 2. Aufl. Stuttgart 2012.

PAULY, Michel, Das mittelalterliche Straßennetz in der Stadt Luxemburg, in: BOUSCH, Patrick u.a. (Hg.), Der Luxemburg Atlas. Atlas du Luxembourg: Vielfalt und Wandel Luxemburgs im Kartenbild, Köln 2009, S. 34 – 35.

DERS., Luxemburg im späten Mittelalter I. Verfassung und politische Führungsschicht der Stadt Luxemburg im 13. – 15. Jahrhundert (PSH, 107/Publications du CLUDEM, 3), Luxemburg 1992.

DERS., Magistrat und Bürger. Beitrag zur Sozialgeschichte der Stadt Luxemburg am Ende des 14. Jahrhunderts, in: Les Amis de l'Histoire II (1977), S. 3 – 101.

SCHULZ, Knut, Die politische Zunft. Eine die spätmittelalterliche Stadt prägende Institution, in: EHBRECHT, Wilfried (Hg.), Verwaltung und Politik in Städten Mitteleuropas. Beiträge zur Verfassungsnorm und Verfassungswirklichkeit in altständischer Zeit (Städteforschung: Reihe A, Darstellungen, 34), Köln u.a. 1994, S. 1 – 20.

ZETTINGER, Léon, Vieilles rues de la ville de Luxembourg, in: Hémecht 15 (1963), S. 143 – 167.

1 SHL-Abt15-0226, Ordnung der Pelzer von 1462, S. 856; LEXER, Matthias, Mittelhochdeutsches Taschenwörterbuch, 38. Aufl. Stuttgart 1992, S. 174.

2 ANLux, A.XX-8, Ordnung der Leinenweber von 1688, fol. 10v.

3 MNHA, Zunftbuch der Theobaldusbruderschaft, fol. 173v; ANLux, A.XX-4, Ordnung des Bäckeramtes vom 20. Dezember 1594, fol. 8v.

4 Vgl. das Urteil in einem Prozess von 1644, der bei Lascombes zusammengefasst ist, LASCOMBES, François, Chronik der Stadt Luxemburg, Bd. 2 1444 – 1648, Luxemburg 1976, S. 562.

5 ANLux, Couvent St. Esprit, Relation du monastère, A.XXXV-382, S. 6

6 Eine entsprechende Nachricht findet sich in den Rechnungsbüchern der Stadt Luxemburg (CB) 1471 – 1472, fol. 9v. Vgl. MOULIN, Claudine/PAULY, Michel (Hg.), Die Rechnungsreihe des Stadtarchivs Luxemburg, Bd. 6 1467 – 1473 (Schriftenreihe des Stadtarchivs Luxemburg, 6/Publications du Cludem, 33), Luxemburg 2012, S. 115.

7 CB 1450 – 1451, fol. 40r, MOULIN/PAULY (Hg.), Rechnungsbücher, Bd. 3, S. 139; CB 1476 – 1477, fol. 24r – 24v, MOULIN/PAULY (Hg.), Rechnungsbücher, Bd. 7, S. 62 – 63.

8 CB 1427 – 1428, fol. 20r, MOULIN/PAULY (Hg.), Rechnungsbücher, Bd. 2, S. 115; CB 1429 – 1430, fol. 16r, MOULIN/PAULY (Hg.), Rechnungsbücher, Bd. 2, S. 148; CB 1484 – 1485, fol. 16r, MOULIN/PAULY (Hg.), Rechnungsbücher, Bd. 10, S. 63.

9 JULLIEN, Eva, Die Handwerker und Zünfte der Stadt Luxemburg im Spätmittelalter (Städteforschung: Reihe A, Darstellungen, 96), Köln/Weimar/Wien 2017, S. 243.

10 „Wastel“, Deutsches Wörterbuch von Jacob Grimm und Wilhelm Grimm, digitalisierte Fassung im Wörterbuchnetz des Trier Center for Digital Humanities, Version 01/21, <https://www.woerterbuchnetz.de/DWB?lemid=W09818> (Zugriff: 02.08.2021).

Eva Jullien

hatte bis 2015 eine Assistenzstelle am Lehrstuhl für luxemburgische Landesgeschichte an der Universität Luxemburg inne und hat sich dort zu den Zünften und Handwerkern der Stadt Luxemburg promoviert. Seither arbeitet sie als freiberufliche Historikerin.



Texte : Guy May

L'activité artisanale dans la ville-forteresse de Luxembourg au début du XVIIIe siècle

Pour le présent numéro de *ons stad*, qui rappelle le 125^e anniversaire de l'École d'artisans de l'État, appelée aujourd'hui Lycée des Arts et Métiers, nous nous proposons de voir de plus près comment les habitants de la ville-forteresse gagnaient leur pain quotidien au début de l'époque dite autrichienne. A ces fins, nous avons consulté une *Liste des bourgeois et habitants de la Ville de Luxembourg*, dénichée en 1983 aux archives de la Maison royale de La Haye et datant de 1732¹. C'était à cette époque que furent construits respectivement le Fort Thungen (Musée de la forteresse ou Musée *Dräi Eechelen*) et le Pont du Château (la *Schlassbréck* dans la montée de Clausen). Ce dénombrement, établi à la requête de la commission d'enquête

instituée suite à une conspiration découverte en la ville-forteresse en automne 1730², fournit des indications intéressantes sur la vie active en la ville haute, au Grund et au Pfaffenthal³ et donne une autre vue sur la nature et le nombre des métiers y exercés. Disons-le d'emblée : en tête de liste figurent les marchands suivis des cordonniers. Autre spécificité intéressante découlant du document : il permet de (re)découvrir tous ces (petits) gagne-pains d'antan dont près de la moitié ont disparu du paysage urbain au fil du temps. Dans le cadre d'un texte sur les métiers à l'Ancien régime, un bref regard sur le rôle des corporations ou Treize métiers et leurs saints-patrons paraît indiqué.

Les corporations en bref

L'admission au statut de maître indépendant dans un métier et l'adhésion à la corporation de son art, présupposaient en principe un certain nombre de conditions comme p.ex. être catholique, enfant légitime ou encore bourgeois. L'apprentissage auprès d'un maître du métier choisi était obligatoire. La durée en variait d'un métier à l'autre et pouvait s'étendre jusqu'à six ans. Les fils et gendres de maîtres toutefois jouissaient de certains privilèges, notamment en ce qui concerne la

durée de formation. Avancé au niveau de compagnon et aspirant au rang de maître, le prétendant a de plus, dans la plupart des cas, dû créer une pièce maîtresse dans son art. Après sa réussite aux épreuves théoriques et pratiques, suivies en principe d'un compagnonnage, le postulant avait normalement bouclé sa formation et était apte à être reçu maître dans « sa » corporation. Le tableau des treize corporations de la ville de Luxembourg avec les saints-patrons respectifs et les métiers y rattachés se présentait comme suit:⁴

Saint Servais:

drapiers, chapeliers

Saint Roch:

boulangers, pâtissiers, meuniers

Saint Barthélémy:

bouchers

Saint Crépin:

tanneurs, cordonniers

Saint Urbain:

tonneliers

Saint Eloy:

maréchaux, serruriers, celliers,
cloutiers, fondeurs, cordiers,
chaudronniers, charrons, taillan-
diers, éperonniers, fourbisseurs,
harnacheurs

Saint Michel:

merciers, marchands, perruquiers,
chirurgiens, horlogers, orfèvres,
pelletiers, chamoiseurs, ciriers, fi-
leurs de tabac, épingliers, étainiers,
bonnetiers, ferblantiers, bon-
bonniers, apothicaires, peigniers,
relieurs, imprimeurs, lanterniers,
tapissiers, parfumeurs

Sainte Anne:

tailleurs d'habits

Saint Thiébaut:

ardoisiers, tailleurs de pierre, ma-
çons, charpentiers, menuisiers,
couvreurs, potiers, vitriers, peintres,
plafonneurs, pompiers,
sculpteurs, tourneurs, paveurs

Saint Pierre de Milan:

tisserands

Saint Pierre:

poissonniers, pêcheurs

Saint Nicolas:

journaliers, brasseurs, voituriers,
laboureurs, jardiniers, cabaretiers,
loueurs de chevaux, paveurs,
manœuvres

Saint Laurent:

rôtisseurs, traiteurs, musiciens.



© Post Luxembourg

Timbres-poste représentant différents emblèmes des corporations. Les emblèmes originaux sont exposés au Musée National d'Histoire et d'Art.

La mission principale des maîtres et des jurés consistait à contrôler la qualité du travail fourni et à veiller au respect des privilèges et des statuts de leur métier. Ils avaient d'une part le droit de contrôler de près tout produit et d'autre part, en cas de tricherie, le devoir de sanctionner le véreux. On pouvait même appartenir à plus d'une confrérie et les rares « sans patrie » pouvaient, le cas échéant, adhérer à une corporation de leur choix. Des membres d'honneur étaient également les bienvenus. Des fois on trouve plus d'un saint-patron pour une même confrérie. Aussi jouaient-elles un rôle important dans la vie économique et politique de la ville. D'après le relevé cité plus loin, les corporations de la ville comptaient vers 1730 quelque 1000 affiliés.

Par décret du 12 thermidor an III (30 juillet 1795), le régime corporatif fut aboli. Toutefois, les confréries continuaient à se réunir et à parader leurs emblèmes, notamment à l'occasion de fêtes religieuses, et cela jusqu'au XXe siècle. La fête patronale occu-

pait toujours une place importante au calendrier des confréries. De nos jours, ces réunions fraternelles sont loin d'avoir le même rayonnement qu'autrefois - pour autant qu'elles existent encore. Chaque corporation avait en outre sa propre coupe de corporation (*Zunftpokal*), oeuvre d'art créée généralement par des orfèvres de la place, ainsi qu'un emblème portable représentant son saint-patron. En 1939, les coupes des corporations St Roch, St Pierre de Milan, St Thiébaut, St André (sic) pour les boulangers et Ste Anne étaient montrées à l'exposition « Sâchen aus der aler Stât » ; celles des tailleurs, des maréchaux-ferrants et des maçons semblent être les seules à exister encore.⁵

La population active

Quelles sont alors les informations que l'on peut tirer du dénombrement et quelles étaient les occupations dans la ville-forteresse en 1732 ? La liste

indique en principe les noms des résidents par rue, leur lieu de naissance et dans la plupart des cas la profession. Des fois des habitants sont qualifiés de bourgeois sans qu'il n'y ait une indication de leur gagne-pain; les chiffres avancés plus loin ne peuvent donc par conséquent être considérés comme absolus. La ville comptait alors (excepté la garnison et les couvents et refuges) quelque 6500 habitants, dont 4750 pour la ville haute, 850 pour le Pfaffenthal et 930 pour le Grund.

Notre ami Alphonse Wiltgen a obligeamment mis le recensement sur support informatique ce qui simplifie son exploitation. Dans le présent cadre, nous nous limitons à indiquer la nature et le nombre des emplois (regroupés/sans les apprentis) dans la ville-forteresse - la ville-haute, le Grund et le Pfaffenthal confondus.

Guy May

Ancien collaborateur des Archives nationales, commissaire de la Cour hon, il a publié de nombreux articles sur l'histoire nationale et locale.

En tête de liste de la fréquence des métiers nous trouvons, après les marchands (148), les cordonniers (112), suivis des tailleurs (57), des boulangers (54) et des bouchers (43). A côté des plus de 60 artisans différents installés sur le territoire de la ville, il existait encore des petits métiers ambulants

Habillement:

2 boutonniers, 1 chamoiseur (travaillait les peaux), 4 chapeliers, 112 cordonniers, 3 couturières, 51 drapiers, 1 fileuse, 17 merciers, 1 peignier, 3 pelletiers, 57 tailleurs, 17 tanneurs, 3 teinturiers, 28 tisserands

Alimentation et vie quotidienne:

2 aubergistes, 1 barbier-perruquier, 1 blanchisseuse, 43 bouchers, 54 boulangers, 6 brasseurs, 42 cabaretiers, 7 charretiers, 2 cordiers, 4 cuisiniers, 1 gargotier (mauvais cuisinier), 3 jardiniers, 4 laboureurs, 1 lavandière, 4 meuniers, 3 pâtisseries, 1 pêcheur, 8 poissonniers, 14 perruquiers, 4 potiers de terre, 14 rôtisseurs, 1 sellier, 1 sucrier, 40 tonneliers, 1 voiturier

Métal:

1 bouclier, 3 chaudronniers, 16 cloutiers, 1 coutelier, 1 éperonnier, 11 maréchaux-ferrants, 5 orfèvres, 3 potiers d'étain, 14 serruriers, 3 tourneurs

Bâtiment:

3 armoiriers, 13 charpentiers, 16 couvreurs, 29 maçons, 35 menuisiers, 4 paveurs, 3 peintres, 4 tailleurs de pierre, 1 tapissier, 6 vitriers, 1 ramoneur

Autres métiers:

3 apothicaires, 1 aumônier, 1 architecte, 6 avocats, 1 brigadier/garde des droits e/s, 3 chirurgiens, 5 clercs, 2 cochers, 3 concierges, 1 directeur du Puits, 1 enterreur-maçon, 1 fauconnier, 4 gardes des droits e/s, 5 greffiers et huissiers, 1 hardier (berger) de la ville, 2 horlogers, 1 joueur de violon, 33 journaliers, 1 landmaire, 4 lanterniers, 3 libraires, 5 maîtres d'école, 1 magasinier, 1 maître des postes, 17 manouvriers, 148 marchands, 5 marguilliers (au service de l'église), 4 mendant(e)s, 1 mineur, 6 notaires, 7 officiers e.r., 1 papetier, 1 portier porte du château, 9 procureurs, 1 receveur des droits e/s, 9 revendeuses, 1 sage-femme, 1 sculpteur, 1 secrétaire du gouverneur, 7 sergents/police, 1 organiste, 18 prêtres, 1 tambour de ville (crieur public), 1 symphoniste (musicien)

© Collection MNHA, reproduction : Tom Lucas



Coupe de guilde (Zunftpokal) de la corporation Sainte-Anne (1719)

comme p.ex. le chiffonnier ou le remouleur (aiguiseur), qui généralement venaient des environs. Certains gagne-pains comme le bouvier (conducteur de bœufs), le confiturier, le corroyeur (travaillant le cuir), l'écrivain, le faiseur d'épingles, le faiseur de hottes, l'huilier, le maquignon (marchand) de chevaux, le mégissier (travaillant les peaux) cités au recensement de 1688⁶ ne sont plus relevés 40 ans plus tard.

Près de la moitié des (petits) métiers rencontrés plus haut ont disparu avec le temps et les nouvelles technologies. Cette réalité ne se limite évidemment pas aux seuls siècles écoulés. Le monde continue à tourner et verra encore disparaître à l'avenir des métiers. De nouvelles activités vont apparaître – pour l'homme... et le robot.

¹ Koninklijk Huisarchief, 's Gravenhage, Fonds Bentinck G2

² Spang, Paul, La conspiration des poudres dans la forteresse de Luxembourg (1730), in: Châteaux-forts, Ville et Forteresse, Contributions à l'histoire luxembourgeoise en l'honneur de J.P. Koltz, 1986, pp. 197-206

³ May, Guy, Aus alten Schriften, La ville de Luxembourg en l'an 1732, in: Hémecht n° 3-4/1986 et 1-4/1987

⁴ Schockmel, Léandre, 13 Handwerkszönften aus der aler Stad, Les Treize Métiers dans la Ville de Luxembourg au 18e siècle, Comité Alstad, Luxembourg 1997

⁵ Toepfer, Eva, Alte Goldschmiedekunst in Luxemburg, Meister-Marken-Werke, MNHA 2004

⁶ Lascombes, François, La Ville de Luxembourg pendant la seconde moitié du 17e siècle, Habitations et habitants, PSH, vol. IC/1984;

Chronik der Stadt Luxemburg 1684-1795, Luxemburg 1988

Texte : Fabrice Roth

Les métiers ont le blues !

Informatique, mécanique, mécatronique, smart technologies...

Certaines de ces formations associent la mécanique à l'électronique, voire à l'informatique et font appel aux technologies les plus récentes. Cette énumération synthétise les métiers qui nous permettront de relever les défis que l'avenir nous réservera.

Le Lycée des Arts et Métiers offre toute cette panoplie de formations, en plus d'un département artistique orienté vers le design, la vidéo, la photo et le graphisme.

L'artisan est un créatif qui doit savoir faire face aux imprévus, innover de manière évolutive, s'adapter en un rien de temps et trouver des solutions immédiates. Ces métiers sont ceux de l'avenir, dans un monde qui doit se redéfinir face aux enjeux climatiques et environnementaux. L'humanité a besoin de créateurs manuels pour concevoir les outils du futur. La construction de nos maisons de demain n'est pas uniquement entre les mains d'économistes ou d'architectes. N'oublions pas le rôle fondamental de tous les intervenants lors de la construction d'un bâtiment : le maçon, le charpentier, le couvreur, le façadier, l'électricien, le plombier, le chauffagiste, le peintre, le plaquiste, le carreleur et le menuisier.

Et si le bleu de travail était la véritable étoffe des héros ?

Presque tous les secteurs embauchent et recherchent de jeunes diplômés formés dans ces domaines. Tout ce qui nous entoure, nous propulse, nous aide et nous réjouit, a besoin de l'artisanat. Aucun secteur ne peut se passer de ses compétences ou de ses services. La pandémie a fait redécouvrir le caractère essentiel de ces métiers. Je ne connais que très peu d'activités humaines qui pourraient se passer d'artisans. Les petites mains et les techniciens sont souvent mis en retrait, mais rien ne prend naissance sans leur savoir-faire. Nous aimons contempler les monuments qui témoignent de notre grandeur et admirer toute prouesse technique. Nous connaissons les noms des grands qui ont su enrichir notre patrimoine culturel et technologique. Cependant qui a bâti ces monuments ? Qui fait en sorte qu'une star de la chanson puisse se

produire sur scène ? Qui a par exemple construit la fusée qui a emmené Neil Armstrong et ses coéquipiers sur la Lune ? Qui a assemblé les téléphones de Steve Jobs ? Ces questions nous mènent à la conclusion que l'histoire peut parfois être injuste. Elle a tendance à retenir les noms des personnes qui occupent le devant de la scène, tandis que ceux qui allument les lumières disparaissent dans l'ombre.

Des exemples plus prosaïques sont ceux de notre robinet et de notre chauffage. Certes des ingénieurs et des designers ont conçu ces objets nécessaires à notre quotidien, mais des artisans les ont réalisés et installés.

Pourtant, malgré son caractère indispensable, le monde de l'artisanat peine à recruter ! La filière n'attire malheureusement plus les jeunes. À qui revient la responsabilité de cette perte d'intérêt ? Qui blâmer de ce manque en main-d'œuvre ? Ce n'est toutefois pas la bonne volonté qui manque ; la revalorisation des diplômes et des salaires, encore insuffisante certes, est un bon début. Les campagnes de sensibilisation, ainsi que les projets pédagogiques sont des initiatives fondamentales pour relever les défis de demain.

Quelles sont les raisons de ce désamour envers l'artisanat ? Le débat est peut-être plus émotionnel que rationnel.

L'artisanat souffre à tort d'une image peu valorisante dans notre société du paraître. Le col blanc a fortement poussé le col bleu à l'écart, alors qu'une symbiose s'impose. Cette perte de statut est un coup terrible pour ces professions. Combien de parents sont injustement persuadés qu'il est préférable d'orienter leurs enfants vers une filière classique ?

Les racines de ce désarroi sont complexes et multiples. Des solutions doivent être discutées et proposées en commun accord avec tous les acteurs du secteur, pour que ces métiers indispensables permettent à nos sociétés de continuer à prospérer et à se réinventer. Toutes les initiatives mises en place, telles que les campagnes publicitaires, les orientations ciblées, les journées d'information, mais aussi les tables rondes où se réunissent les différents acteurs, les échanges informels entre écoles et entreprises, les stages en entreprise, et j'en passe, doivent impérativement s'intensifier. Tous les acteurs doivent œuvrer dans la même direction afin de préserver l'avenir de nos métiers et de nos enfants.

Fabrice Roth

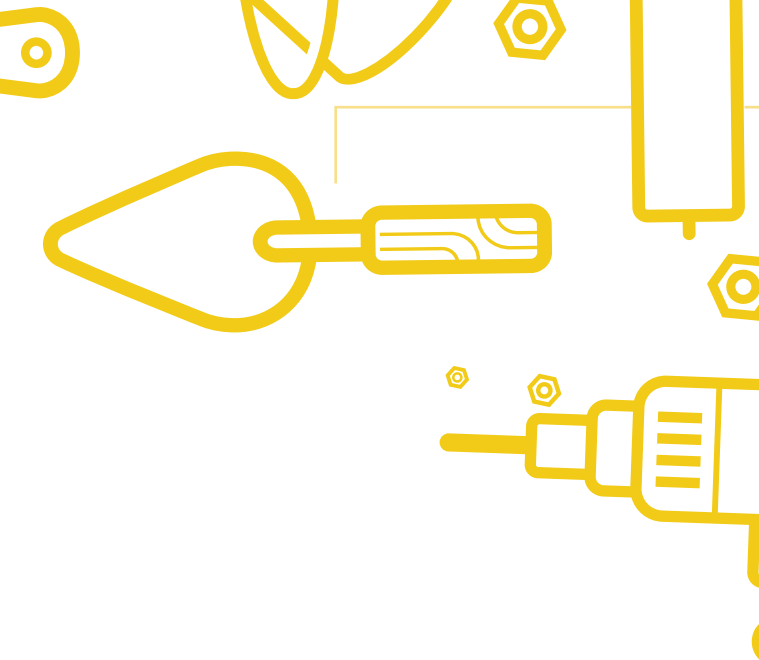
Directeur du Lycée
des Arts et Métiers



L'ART DU MÉTIER - DIE KUNST DES HANDWERKS



© Photo: Joseph Tomassini



Text: Philippe Beck

Wege zum Handwerk: Über die Entdeckung der Leidenschaft

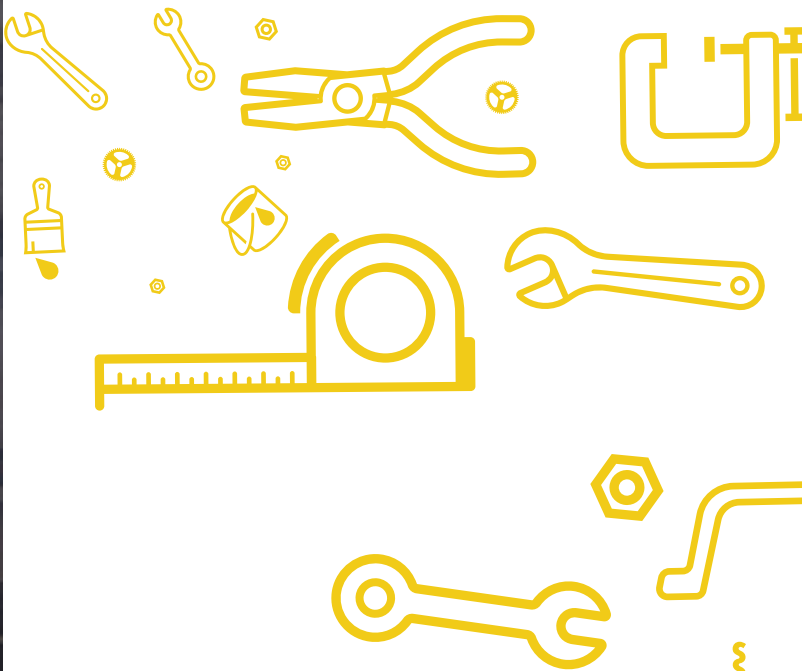
Stichwort Fachkräftemangel. Nicht seit gestern werden im Handwerk Ausgebildete oder Auszubildende händeringend gesucht. Dabei verspricht das Handwerk gelebte Leidenschaft, konkretes Schaffen und fassbare Resultate, Stabilität im

beruflichen Leben und interessante finanzielle Perspektiven – und das alles mit den vielfältigsten Entwicklungsmöglichkeiten und als Rückgrat einer nachhaltigen und leistungsfähigen Wirtschaft.

Die Zahlen sprechen für sich: Kaum ein Inhaber eines Meisterbriefs sucht Arbeit. Eher das Gegenteil ist der Fall. Nämlich nur 0,1 % der angemeldeten Arbeitssuchenden sind Handwerksmeister. 9 von 10 im Handwerk Ausgebildeten finden eine Anstellung oder setzen ihre Ausbildung fort. Von den 9 finden 7 ihre erste Anstellung sogar im Ausbildungsbetrieb.

Dem Empfinden nach wird seit Jahren viel über die Förderung des Handwerks bei der heran-

wachsenden Generation gesprochen. Aber was genau wird aktuell unternommen, um das Handwerk zu bewerben, es in die öffentliche Wahrnehmung zu rücken und junge Menschen für die Vielzahl der Handwerkerberufe zu interessieren, und so letzten Endes auch dem Fachkräftemangel beizukommen?



„Hands-Up“ – Es ist nie zu spät

Einstieg Ausbildung. Seit 2015 verwaltet und bewirbt die Handwerkskammer unter der Marke „Hands-Up“ ihre Dienstleistungen im Bereich der Ausbildung: erstens die verschiedenen Ausbildungswege, zweitens die Ausbildungen zum Meister, und drittens die Weiterbildungen.

Bemerkenswert bezüglich der Auszubildenden ist die beachtliche und steigende Anzahl der Quereinsteiger. Und das ohne klare Tendenz hin zu einem spezifischen Aktivitätsbereich. Während die einen den Weg zum Handwerk nach Abschluss ihres Studiums finden, entscheiden sich andere kurzum dazu, ihr Studium abzubrechen. Ihr gemeinsames Ziel? Eine Ausbildung, die näher am „Markt“ ist oder, anders ausgedrückt, an der wirtschaftlichen Realität.

Was an der Ausbildung zum Meister dabei besonders attraktiv ist? Sie vermittelt wichtige Kompetenzen bspw. in punkto Unternehmensverwaltung und Buchhaltung wie auch Pädagogik und Ausbildung. Praxisorientierung ist Programm. Eine ideale Voraussetzung, um in einem Handwerksbetrieb später Verantwortung übernehmen zu können. An dieser Stelle sei auch erwähnt, dass es inzwischen eine Reihe von „Höheren Fachdiplom“-Ausbildungen gibt, der sogenannten „Brevet de technicien supérieur“ (BTS), die teilweise auch Quereinsteigern offenstehen.

Ein paar Zahlen:

2020/2021 sind **1.813** Auszubildende für eine handwerkliche Ausbildung bei der Chambre des Métiers eingeschrieben. **20%** davon sind weiblich. Trotz Pandemie blieb die Zahl der Einschreibungen im Vergleich zum Vorjahr damit stabil. Das Handwerk ist somit „Iere Entreprise formatrice“ im Land. Für die Vorbereitungskurse zum Meisterbrief waren **2020/2021 542** Kandidaten eingeschrieben. Auch hier sind **20%** der Eingeschriebenen weiblich.

Reelles Fallbeispiel? Als sich die Frage nach der beruflichen Orientierung und Zukunft stellt, wird ein junges Mädchen in der Schule dazu ermutigt, den klassischen Weg eines Universitätsstudiums zu gehen, und dies obwohl sie von klein auf großes Interesse an dem Beruf der Friseurin bzw. an der Kosmetik verspürt und dieses Interesse auch zum Ausdruck bringt. Was passiert? Die Entscheidung fällt trotzdem auf ein Deutschstudium, das jedoch enttäuscht und abgebrochen wird. Sie entscheidet sich für die Lehre zur Kosmetikerin,



© Stock

die die junge Frau als Jahrgangsbeste absolviert. Darauf folgte der Meisterbrief, und der Weg in die heutige Selbstständigkeit war nicht mehr weit. Fazit? Es ist nie zu spät, um sich zu verwirklichen.

„Perspektiv Handwerk“ – Leidenschaft früh fördern

Den Ausbildungsprogrammen der Handwerkskammer vorgeschaltet ist seit 2017 der Dienst „Perspektiv Handwerk“. Seine Mission besteht darin, Partnerschaften mit Schuleinrichtungen zu entwickeln und ein Netzwerk von Botschaftern für das Handwerk aufzubauen. So werden Kinder in den Grundschulen sowie Jugendliche in den Sekundarschulen im direkten Kontakt mit den Berufstätigen und ihrem jeweiligen Aktivitätsbereich für das Handwerk interessiert – und im besten Fall begeistert. Eltern und Lehrpersonal gehören natürlich auch zu den Zielgruppen.

Neben den regelmäßigen Besuchen von Teams der Handwerkskammer werden bspw. in Zusammenarbeit mit dem „Luxembourg Science Center“ die Ateliers „Découverte des Métiers“ organisiert. In diesem Rahmen können Fünftklässler in Differenzierungen eine Vielzahl von Handwerksberufen über das Zusammenspiel von Wissenschaft und Technik entdecken.

2019 wurde zudem unter Teilnahme von Lehrpersonal und Handwerkern das langfristige Projekt

„Hallo Handwerk“ ausgearbeitet, das sich laufend weiterentwickelt. Es besteht aus einer Themenwoche, während derer sich in den teilnehmenden Grundschulklassen eine Woche lang alle Fächer dem gesetzten Thema widmen – und es aus ihrem jeweiligen Blickwinkel beleuchten, ob z. B. Französisch, Mathematik oder Geschichte.

In der ersten Ausgabe und Pilotphase des Projekts 2019 waren das die drei Dachberufe: Zimmermann, Spengler und Dachdecker. Am Ende der Woche wird dann unter Leitung eines Handwerkers in der Klasse mitangepackt und ein echtes Dach zusammengebaut – in kleinerem Maßstab versteht sich. Nach einer Zwangspause 2020 konnte das Projekt 2021 in Zusammenarbeit mit dem „SCRIPT“ und der „Maison de l’Orientation“ weiterentwickelt werden. 30 Klassen konnten so dieses Jahr nach demselben Prinzip die Dachberufe für sich kennenlernen. In dieser zweiten Ausgabe lief als weiterer Block auch die Mechanik in zehn Klassen an; Schrauben an einem echten Motorblock inklusive. Über die nächsten Jahre hinweg soll das Programm so stufenweise ausgebaut werden.

All diesen Aktivitäten und Bemühungen zuspiesen tut das Kommunikationsnarrativ „#MakersOf-Luxembourg“. Hierbei handelt es sich um die von der Handwerkskammer nachhaltig gedachte und auf den Namen „MAKE. SHAPE. CREATE.“ getaufte Kommunikationskampagne. Der Handwerkskammer geht es hierbei darum, einem so breit wie

Philippe Beck

ist als Berater im Bereich Öffentlichkeitsarbeit tätig und beschäftigt sich nicht nur im Rahmen seiner beruflichen Projekte leidenschaftlich mit aktuellen Themen des Zeitgeschehens.

möglich gefächerten Publikum ein konkretes und authentisches Bild des Handwerks aufzuzeigen, mit eventuellen Stereotypen zu brechen und v. a. die Leidenschaft für das Handwerk zu vermitteln.

Und das Ziel, den rund 100.000 im Handwerk tätigen Menschen und somit den genannten „Machern“, „Formern“, und „Schaffern“ mehr und bessere öffentliche Wahrnehmung zu verschaffen, wurde nicht verfehlt. Allein online hat die Kampagne, Stand Ende August 2021, mehr als eine Million „Impressionen“ erzielt. Das Hauptvideo wurde auf Facebook mehr als 200.000 Mal gesehen.

Jonk Handwerk – Netzwerk und Austausch

Im Verband der Handwerker, der „Fédération des Artisans“, sind rund 7.000 Betriebe mit insgesamt mehr als 90.000 Angestellten gefördert. Wie für die „Chambre“ besteht auch für den Verband die Herausforderung darin, den jungen Leuten und auch ihren Eltern schon frühzeitig die Perspektiven aufzuzeigen, die das Handwerk zu bieten hat. Zu diesem Zweck betreibt der Verband seinerseits seit 2015 eigene Kompetenzzentren, die sich um die berufliche Weiterbildung im Bauhandwerk kümmern. Ein Teil der Aktivität besteht daraus, junge Arbeitslose für verschiedenen Berufe auszubilden und zu qualifizieren, und ihnen auf diesem Weg den Berufseinstieg zu ermöglichen.

Rund ein Drittel aller Handwerksbetriebe werden von Unternehmern geführt, die noch keine 40 Jahre alt sind. An den Verband angeknüpft ist für

diese Zielgruppe das „Jonk Handwerk“, ein Forum für Austausch zwischen Jungunternehmern im Handwerk. Aktuell besteht die Gemeinschaft aus 180 Unternehmen aus den verschiedensten Bereichen. Unter dem Motto „Mir schaffen Hand an Hand“ finden regelmäßig Veranstaltungen wie z. B. Unternehmensbesichtigungen und Konferenzen statt. Diese bieten den Mitgliedern und Teilnehmern nicht nur exklusive und bereichernde Einblicke hinter die Kulissen, sondern v. a. die Möglichkeit, sich kennenzulernen und sich regelmäßig über Herausforderungen und Lösungen im Unternehmertum auszutauschen. „Jonk Handwerk“ will darüber hinaus in Zukunft den Zusammenschluss mit Organisationen in anderen Bereichen, wie z.B. der Landwirtschaft, suchen.

Den vielfältigen Ausbildungswegen zum Handwerker, der partnerschaftlichen Förderung des Handwerks in den Schulen und dem Austausch unter den Jungunternehmern liegt etwas nicht einfach zu Beschreibendes zu Grunde. Die mannigfaltigen Wege zum Handwerk, durch die Entdeckung der eigenen Leidenschaft. Es ist eine Leidenschaft, die man nicht unterdrücken kann. Das geliebte Hobby, dem man aber eine übergeordnete Bedeutung geben kann. Der O-Ton im Video der genannten Kampagne bringt es auf den Punkt: „Wo fangen wir an? Haben wir eine besondere Energie, die andere nicht haben? Es ist, weil wir in uns selbst glauben müssen? Für die, die an uns glauben? Die Leute werfen heutzutage sehr frei mit dem Begriff Leidenschaft um sich. Aber es ist viel einfacher. Der Unterschied ist: Was wir tun ist wer wir sind.“



Texte : Marie-Anne Lorgé

Mains de femmes

Elles ont toujours rêvé travailler de leurs mains. Elles, c'est Nadine, devenue incollable en matière de contrôle des fluides, Natascha, éleveuse de graines ou bulbes en pots, et Samantha et Christina, toutes deux rompues au soin du patrimoine papier. Quatre femmes

solaires, pour qui le savoir-faire est un mode de vie, et qui, aujourd'hui, au bout d'un parcours volontaire, réalisent un métier passion au sein des services «Eaux», «Parcs» et «Reliure» de la Ville de Luxembourg. Voici leur portrait.

Nadine Colette respire la joie de vivre, extrêmement fière d'être électricienne, ce métier que l'on dit d'homme, fière de travailler pour la Ville – « c'est ma maison » -, et d'ainsi faire la fierté de sa famille, surprise toutefois qu'elle intègre le Service Eaux, sachant que l'électricité et l'eau... ne font pas bon ménage !

Ce dont Nadine s'occupe, ce n'est pas de canalisations, ni d'égouts, non, son job, c'est l'eau potable, soit, dans les stations, là où sont stockées les eaux souterraines, surveiller/gérer les débits, les niveaux, le dosage en chlore notamment – « j'ai beaucoup appris, par exemple que les sources pouvaient disparaître » - et de se fendre d'une énième fierté: « Si je ne suis pas là, personne ne boit de l'eau ».

En tout cas, suite à une candidature spontanée, Nadine s'est instantanément sentie dans le service comme un poisson... dans une équipe : « Le jour où je suis entrée, j'ai eu l'impression que c'était depuis toujours, c'est comme une famille, très masculine mais sans aucun rapport de force ». Depuis un an déjà, Nadine accomplit son rêve – qui date du train électrique de son enfance – et elle n'est pas prête d'y renoncer. D'ailleurs, elle continue de se former, en préparant une maîtrise.

Au jeune, garçon ou fille, qui « ne sait pas quoi faire, sauf de ses mains », Nadine Colette n'a aucune hésitation, « il faut essayer, c'est un chouette métier, qui évolue, il y a toujours de nouveaux

Nadine Colette, électricienne au Service Eaux de la Ville de Luxembourg



© Vic Fischbach

Natascha Marzadori,
Service Parcs de la
Ville de Luxembourg



systèmes, sans cesse des mises à jour, les tâches sont diversifiées – pour certaines machines, les petites mains conviennent mieux ! - et puis, on est toujours dans la nature, on change en permanence d'endroits ».

Mais le parcours de la dynamique Nadine, qui possède un permis de conduire camion et bus, que la vie de bureau n'intéresse guère, le parcours, dis-je, ne fut pas un long fleuve tranquille. Tour à tour, elle fut opticienne (un apprentissage très vite avorté), puis vendeuse en textile pour bébés (cursus au Lycée Technique du Centre, avec apprentissage chez Cactus), pour comprendre que la vente, ce n'était vraiment pas son affaire. Et donc, retour aux amours premières, à l'électricité, via le CNFPC (Centre national de formation professionnelle continue) à Belval, pendant trois ans, les mains dans le cambouis - Cargolux, Station satellite à Betzdorf, ZithaKlinik, maison de retraite -, avec chaque fois des problèmes différents à résoudre via des installations particulières à concevoir et à mettre en place, comme une alerte sonore adaptée aux handicapés ou malvoyants.

Au final, voilà la recette du bonheur de Nadine Colette: l'adéquation entre la diversification d'un travail qui répond à de réels besoins et la satisfaction à long terme du client. Et ce qui est clair, c'est que son actuelle affectation au Service Eaux de la Ville est une opportunité dont elle ne finit pas de se réjouir...

Destination : les métiers du vert

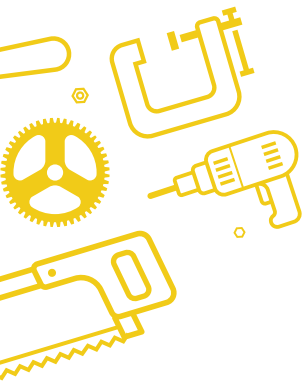
Natascha Marzadori couve des yeux les pensées, discrètes cousines des violettes, là, dans les grandes serres du Reckenthal. Silence, ça pousse !

Dans les fleurs, Natascha est tombée dedans, petite, à passer de longues heures dans le jardin en compagnie de son grand-père. Au quotidien, chez elle, son humeur s'éclaire selon celle de ses plantes. Elle vit à leur rythme. Elle en offre aussi, en pot – des orchidées surtout - de préférence aux fleurs coupées, parce que les gens n'ont plus le temps, dit-elle, pas même de changer l'eau du vase.

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'avoir la main verte ne s'improvise pas. Déjà, la patience est requise, tout comme une bonne dose de créativité, sachant « qu'il y a des fleurs qui ne s'aiment pas ou qui ne s'accordent pas au niveau des couleurs ». Sans compter qu'il y a lieu de distinguer la vivace et l'annuelle, ou, déjà, la fleur (comme la rose) et les plantes à fleurs ornementales (comme le surfinia, le bégonia).

En fait, le savoir horticole est vaste, c'est même toute une science, qui implique des connaissances agronomique, hygrométrique, d'autres liées au bouturage, à l'irrigation, voire aussi à la terminologie latine des végétaux, à leur éventuelle toxicité, ainsi qu'à la forme ou à la texture des feuilles, par exemple. A l'évidence, les métiers du vert ont le vent en poupe, à ce point prisés que Natascha a dû s'y reprendre par trois fois avant de décrocher son emploi au Service Parcs, il y a quatre ans.

Son parcours s'est opéré en trois temps : après une formation au Lycée technique agricole d'Etzelbruck, assortie d'un apprentissage en serre à Dudelange, après avoir travaillé cinq ans durant dans le privé (là où précisément elle a fait son apprentissage), Natascha s'est retrouvée fleuriste chez Cactus. Sauf que les débouchés de la fleuristerie, qui ne s'occupe que de fleurs déjà nées,



coupées pour créer des arrangements floraux, se résument principalement au commerce et à la décoration intérieure. Or Natascha aspirait à d'autres plates-plantes...

Et la voilà donc, aujourd'hui, dans les grandes serres de la Ville, à cultiver, à placer des graines dans des couveuses, à connaître la sensibilité d'une plante, à gérer les températures, les ombres, la ventilation – « ça, c'est le volet délicat » -, à anticiper les maladies, sans recourir aux pesticides. Et son émerveillement renouvelé, c'est d'être témoin du miracle de la nature, de « voir le bébé devenir une belle fleur »...

Ce que l'on sait peu, c'est que le Service Parcs est une constellation de secteurs, distincts les uns des autres, avec le jardinage (des pelouses publiques), la gestion des arbres, l'entretien du mobilier et donc aussi les serres, aux missions multiples, y compris de s'occuper des vasques des rues ou de l'arrosage des géraniums des bâtiments administratifs.

Certes, quand on travaille en serre, on se lève tôt. Mais c'est exaltant. C'est saisonnier - à chaque saison correspondent des tâches spécifiques - et certes, c'est en même temps très répétitif, mais « on en apprend tous les jours ». Et Natascha de conseiller la filière à tous les jardiniers qui s'ignorent encore, sachant que le Service Parcs de la Ville de Luxembourg prend également en charge l'apprentissage horticole.

Et la reliure...

Au contraire des métiers du vert, la reliure tombe un peu en désuétude, et ce n'est pas justice, tant s'attacher à la naissance d'un livre est un véritable univers. Découverte à la Photothèque de la Ville où cohabite le Service Reliure en compagnie de Samantha Hutmacher et de Christina Lutgen.

Il y a peu, ce service privilégiait encore la reliure et employait jusqu'à sept relieurs. Désormais, c'est l'image qui prévaut, phénomène parallèle à la quasi disparition de l'imprimerie artisanale au profit de l'imprimerie industrielle, reléguant dans la foulée le secteur Reliure au second plan : juste trois personnes y sont aujourd'hui affectées, trois relieuses, donc... trois femmes. Qui estiment qu'il est plutôt probable que ce soit la désaffectation masculine qui explique le changement de terminologie du Service, passé de Reliure-Photothèque, à Photothèque-Reliure.

En tout cas, il y a lieu de rendre grâce à la Ville de pérenniser un savoir-faire essentiel à la conservation de documents patrimoniaux. Outre les certificats de naissance, les actes notariés, les diplômes ou autres documents d'état civil à assembler en vue d'un archivage optimal, il y a aussi les livres non pas vraiment à restaurer, « ça, c'est un autre secteur », mais à magnifier par la pose de cuir, matériau de couverture par excellence, par la dorure à appliquer sur le dos ou les tranches, par le papier à marbrer, hormis d'autres objets à créer - des boîtes, par exemple -, servant d'écrins à des

Christina Lutgen
au Service Reliures
de la Ville de
Luxembourg





Samantha Hutmacher au Service Reliure
de la Ville de Luxembourg

exemplaires souvent uniques, sans compter les livres d'artistes à édition limitée, autant de cadeaux précieux, rehaussés par l'art de la reliure. Voire un indice luxueux, lequel, paradoxalement, peut aussi expliquer le désintérêt relatif pour la filière.

Ce qui n'empêche pas Samantha et Christina de résolument conseiller le métier – toujours en vogue en Suisse ou en Allemagne –, pour sa haute précision – idéal pour les petites mains – et pour son haut potentiel créatif.

Au quotidien, Samantha et Christina évoluent dans un monde d'odeurs, de matières – les papiers, certains centenaires, religieusement étagés, comme les cuirs, enroulés par couleur, les textiles aussi – et d'outils, dont les aiguilles – selon que les paquets à assembler sont ou non de vingt pages, on coud à la main ou à la machine –, l'étai à mâchoires – ou cousoir monté sur presse, appareil en bois maintenant les fils des cahiers cousus – et les petits caractères de plomb utilisés pour composer les titres à graver/gaufrer sur une couverture. Il y a cent méthodes et façons de plier, coller, concevoir un coin, un étui...

En clair, la reliure est un long processus. Dans toutes les étapes de réalisation/création, mais aussi, déjà, au niveau de la formation.

C'est en faisant un stage chez son oncle qui travaillait en imprimerie que Samantha Hutmacher, alors en filière artistique, a bifurqué au profit de l'artisanat, « je voulais travailler de mes mains ». Et donc, conjointement aux cours du Lycée des Arts et Métiers, c'est à l'imprimerie Victor Buck à Leudelange qu'elle a pu boucler en trois ans son apprentissage au métier de relieur. Une passion, mais peu de débouchés, eu égard au manque criant d'atelier strictement artisanal. Après six ans passés dans un guichet, à la gare, elle sollicite un emploi à la Ville et intègre en 2017 une Photothèque déjà désertée par ses relieurs.

Samantha est rejointe deux ans plus tard par Christina Lutgen, dont le parcours s'enclenche dès l'âge de 14 ans à l'Ecole Waldorf à Trèves, « c'est là que j'ai réalisé mon premier livre et décidé que j'en ferais mon métier ». Les stages se sont alors enchaînés, nombreux, chez Eddy Willems (à Trèves), à Redu, chez Danielle Köller, « la dernière relieuse artisanale de Luxembourg » – « ses élèves débarquent de partout » –, pour ensuite travailler au Luxemburger Wort, puis à la librairie Libo pendant dix ans et enfin postuler au Service Reliure de la Ville. Bien décidée à y faire carrière, à se former encore – par une maîtrise –, toujours enthousiaste quant à « la part d'art » du métier, cette reliure qui a l'heur... de se féminiser.

Marie-Anne Lorgé

née à Pétange (en 1955),
historienne (UCL),
journaliste culturelle
(pilote pendant 25 ans du
cahier culture de l'hebdo
"Le Jeudi"), critique d'art
(membre de l'AICA),
aujourd'hui, indépen-
dante au service des arts
et des artistes via un blog
(marie-anne-lorge.com).

Text: Anne Heintz

Wieviel Handwerk steckt im Theater?

In seiner zweieinhalb Jahrtausende alten Geschichte hat das Theater über alle Grenzen hinweg Menschen versammelt, sie miteinander verbunden und ihnen Perspektiven eröffnet. Schauspielhäuser sind seit jeher ein Ort für gesellschaftliche Reflexion, für Emotionen und Denkanstöße. Sie sind ein Ort der kulturellen Bildung, der den

Menschen zur Meinungsbildung anregt und ihn die Grenzen des Alltags und der Kreativität erforschen lässt. So leisten Theateraufführungen, Opern, Tanz und Orchester täglich einen wichtigen Beitrag zur kulturellen und ästhetischen Erziehung. Trotz des digitalen Fortschritts ist die Begeisterung und das Interesse am Theater ungebrochen.



Zusammenhänge

Aber wie kann das Theater das alles leisten? Wie entstehen die aufregenden, verzaubernden und fremden Welten auf der Bühne? Wer sorgt dafür, dass ein spektakuläres und ausdrucksstarkes Bühnenbild entsteht, und wer stellt die grandiosen Lichteffekte her? Wer die Kostüme und Gewänder?

Im Zuge seiner Geschichte hat das Theater eine Vielzahl an Handwerksberufen hervorgebracht. Die Bandbreite der Berufe, die an einem Schauspielhaus ausgeübt werden, ist weit vielfältiger, als die meisten dies zunächst ahnen. Der Bogen spannt sich vom Künstler über den Handwerker bis hin zur Bürofachkraft. Entscheidend für den Erfolg der Aufführungen sind neben dem künstlerischen Talent der Schauspieler immer auch die Bilder, die Dekors und die Musik, welche die Zuschauer während der Aufführungen in ihren Bann ziehen. Und dafür werden Handwerkskünste gebraucht. Theaterwerke und Tanzvorführungen haben in ihrer Jahrtausende alten Tradition eine Vielzahl an Handwerksberufen hervorgebracht. Einige davon gibt es bis heute, andere sind verschwunden.



© Emilie Hengen

Handwerksarbeit im Atelier in Hollerich

Im Schatten des Bühnengeschehens

Schlosser, Schreiner, Maler, Elektriker, Tontechniker – viele verschiedene Gewerke arbeiten in den Bühnenhäusern Hand in Hand. Sie sind wichtige und unverzichtbare Kräfte in den Festspielhäusern, denen eine große Bedeutung zukommt. Die Meister dieser vertrauten Handwerksberufe haben im Theater allerdings Aufgaben, die über die normale Berufsbeschreibung hinaus gehen. Denn Handwerksberufe sind im Theater vielseitig verwendbar. In den Werkstätten der Opern- und Schauspielhäuser wird dies besonders deutlich. Laut den Handwerkern hat die Arbeit hier auch einen ganz anderen Reiz.

„Das Theater ist ein besonders spannender Arbeitsplatz. Die Aufgaben, die wir hier haben, gehen über das hinaus, was wir im Zuge unserer Ausbildung gelernt haben. Wir sind ein eingespieltes Team und einer lernt von dem anderen. Immer wieder gibt es neue Aufgaben zu meistern.

Vor allem aber kommt es auf die Koordination an. Jeder Handgriff muss sitzen und die Abläufe müssen aufeinander abgestimmt sein“, erklärt Eric Nickels. Er ist Industriemechaniker und arbeitet seit neun Jahren am „Grand Théâtre de la Ville de Luxembourg“. Rund 40 Handwerkskräfte wirken am „Groussen Theater“ mit. Die meisten davon sind Elektriker, Schlosser und Schreiner.

Während sich die Ateliers der Handwerker am „Groussen Theater“ in den Untergeschossen des Gebäudes befinden, ist die Werkstatt der Bühnenbildner in Hollerich eingerichtet. Mit höchster handwerklicher Präzision arbeiten die Werker hier Hand in Hand. Es wird gefräst, geschweißt und gehämmert. Cristina Marques, Leiterin der Dekorwerkstatt, erklärt: „Drei Schreiner und ein Schlosser arbeiten in der Werkstatt in Hollerich. Zwischen fünf und sieben Dekors fertigen wir jedes Jahr für eigens kreierte Werke an. Passend zum Stück und passend zu den Rollen stellen wir die Bühnenkonstruktionen her. Anders ausgedrückt: wir setzen die Ideen gestalterisch und handwerklich um.“

„Rabonzel“ im Grand Théâtre



Von der Idee zum fertigen Konzept



© Emilie Hengen

Enge Verbindung zwischen Handwerk und Theater

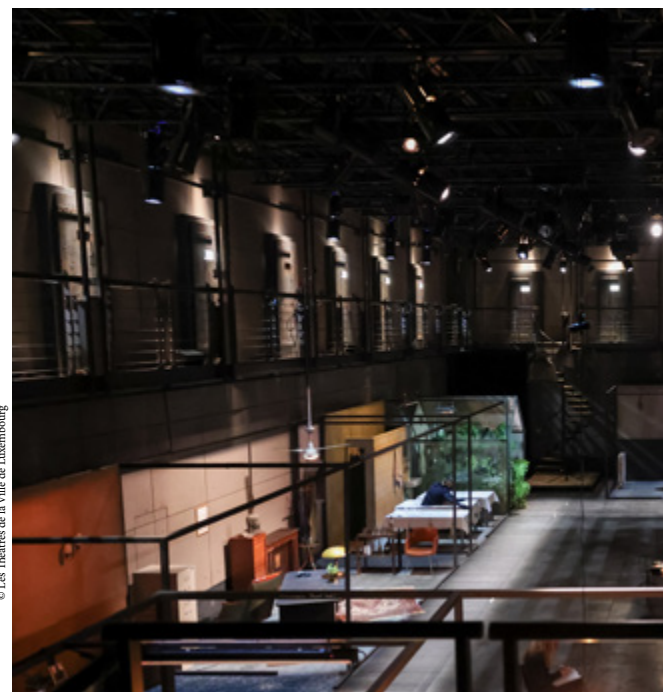
Bereits ein Jahr im Voraus erhält das Atelier seine Aufträge. Für die Herstellung kleinerer Dekors benötigt das Handwerkerteam zwei Wochen, für große Dekors bis zu drei Monaten. Und auch beim Aufrichten der Dekors auf der Bühne ist das Können von Handwerkern gefragt. Unter anderem der Schreiner Cyril Gros und der Schlosser Eric Nickels sind maßgeblich an den Aufrichtungsarbeiten beteiligt. Ohne ihr geschultes Auge und ihr handwerkliches Talent könnten die Bühnenbilder nicht montiert werden.

Diese enge Verbindung zwischen Handwerk und Theater ist jedoch nicht immer für jeden sichtbar. „Für Außenstehende ist es oft schwer zu verstehen oder nachzuvollziehen, wie viel Arbeit in einem einzigen Auftritt steckt. Damit dieser gelingt, muss wochenlang Planungsarbeit geleistet werden. Nur wer selber tagtäglich an der Vorarbeit beteiligt ist weiß, wie sehr es auf das Zusammenspiel sämtlicher Beteiligten ankommt, damit eine Aufführung zum Erfolg wird“, schildert Kevin Kass. Er ist zuständig für die dekorative Positionierung der unterschiedlichen Lichtquellen im Theatersaal. Nebenbei erledigt der junge Handwerker auch Elektrikerarbeiten.

Kreatives Arbeitsumfeld

Laurent Glodt arbeitet unterdessen im technischen Büro des „Groussen Theater“ und ist verantwortlich für die Organisation der Aufführungen am Bühnenhaus. „Wir unterscheiden bei der Aufstellung des Programms zwischen eigenen Kreationen und Gastspiele von Theaterkompanien. Damit sowohl tagsüber als auch abends während der Auftritte ausreichend Fachkräfte anwesend sind, leisten die Handwerker an unserem Bühnenhaus Schichtarbeit. Es gibt eine Morgen- und eine Mittagsschicht. Bereits sechs Wochen im Voraus erhalten sie jeweils ihren Arbeitsplan, damit sie sich einteilen können“, erklärt Glodt.

Insgesamt sechs eigene Kreationen werden dieses Jahr am „Groussen Theater“ dem Publikum präsentiert. Hinzu kommen insgesamt 45 Produktionen und acht Koproduktionen. Außerdem werden thematisch gebündelte Theaterzyklen angeboten.



© Les Théâtres de la Ville de Luxembourg



Handwerkliche Präzisionsarbeit im Atelier in Hollerich

Als besonders aufwendig erweist sich die Organisation bei Hausproduktionen. Von Belichtungs- und Tonkreationen bis hin zu dem Bühnenbild müssen die Handwerker alles selbst in die Hand nehmen. Sie alle eint der Wunsch nach einem Arbeitsumfeld, das Kreativität und Fantasie verlangt, das sie immer wieder vor neue, spannende Herausforderungen stellt und das keineswegs monoton ist. Diejenigen, die am Theater arbeiten, arbeiten gleichzeitig auch künstlerisch.

Handwerk schafft Kultur

Um den Kosmos des Theaters verstehen zu können, müssen die vielen Puzzlestücke der Arbeit der Handwerker, Künstler und Kreativschaffenden zu einem Bild zusammengefügt werden. Dann wird diese Arbeit spürbar und erfahrbar. Allerdings eint die Handwerker auch der Wunsch, dass das Handwerk in der heutigen Theaterwelt einen höheren Stellenwert bekommt. „Es geht darum

darauf aufmerksam zu machen, dass Theater und Oper ohne das Handwerk nicht möglich sind“, unterstreicht das Team. Insgesamt wünschen sich die Handwerker, die am Schauspielhaus arbeiten, dass die Bedeutung des Handwerks für die Gesellschaft, für die Wirtschaft und die Kultur wieder stärker in den Fokus der öffentlichen Wahrnehmung gerückt wird.

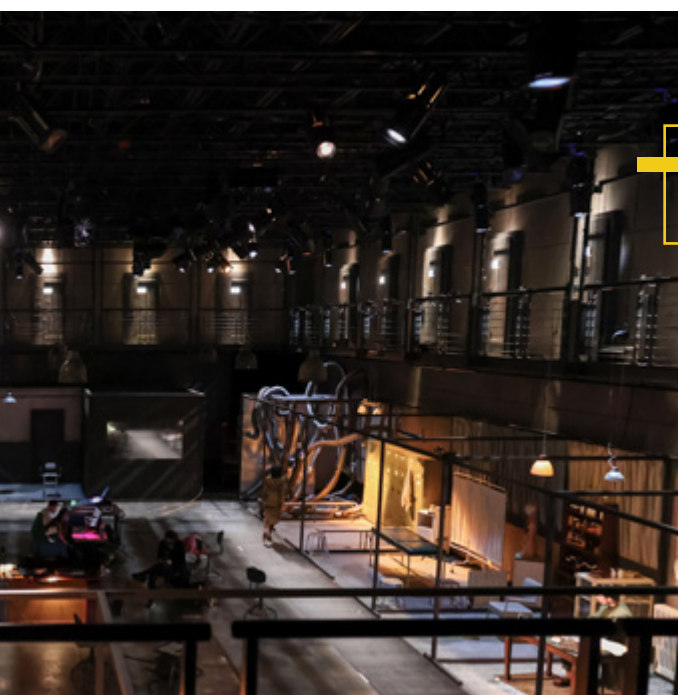
Kultur schafft Handwerk

„Die gegenwärtige Abwertung des Handwerks ist besorgniserregend. Viele bekommen längst nicht mehr die Anerkennung, die sie verdienen. Dabei leisten auch wir jeden Tag Außergewöhnliches. Und jeder, der einen Handwerksberuf ausführt, kann stolz auf sich sein“, unterstreicht Cristina Marques. Laurent Glodt macht unterdessen darauf aufmerksam, dass es durch die allgemeine Abwertung des Handwerks immer schwieriger wird, gut ausgebildete Fachkräfte zu finden. „Dies ist eine traurige Entwicklung, denn wir brauchen gut ausgebildete Fachkräfte“, betont er.

Die Bretter, die die Welt bedeuten

Denn auch wenn es auf den ersten Blick nicht so aussieht, hinter den Brettern, „die die Welt bedeuten“, leisten zahlreiche Handwerker täglich höchste Präzisionsarbeit und tragen so zum Erfolg der Aufführungen bei.

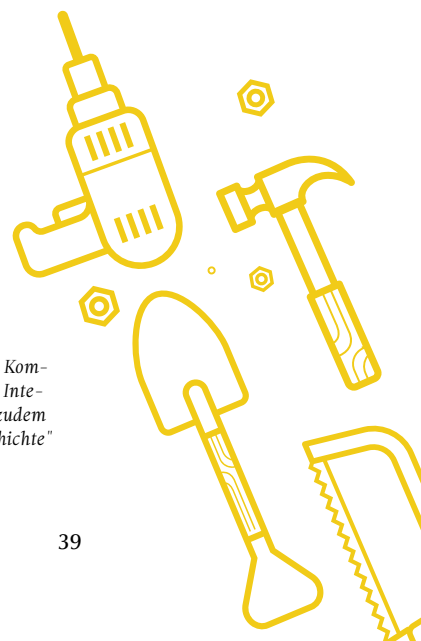
Abschließend ein Zitat des Dichters Friedrich Schiller, der 1803 in seinem Gedicht „An die Freunde“ schrieb: „Sehn wir doch das Große aller Zeiten, auf den Brettern, die die Welt bedeuten, sinnvoll still an uns vorübergehen. Alles wiederholt sich nur im Leben, ewig jung ist nur die Fantasie. Was sich nie und nirgends hat begeben, das allein veraltet nie!“



Bühnenbild im Studio des Grand Théâtre

Anne Heintz

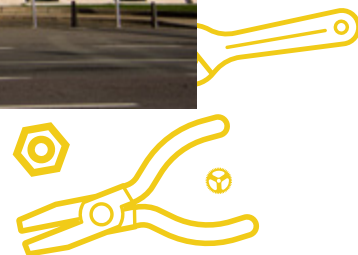
ist ausgebildete Journalistin und als freie Publizisten und Kommunikationsbeauftragte tätig. Sie hat ein ungebrochenes Interesse an Menschen und Zeitgeschichte. Ihr Interesse gilt zudem den Themenfeldern "Kulturelle Vielfalt", "Migrationsgeschichte" und "Industriekultur".



Bâtiment du
19Liberté



© BCEE



Texte : Jean-Marc Dimanche

De Mains de Maîtres Luxembourg

C'est à l'initiative du couple grand-ducal héritier, LL.AA.RR. le Prince Guillaume et la Princesse Stéphanie qu'est née *De Mains De Maîtres Luxembourg*. À l'origine, l'exposition inaugurée en novembre 2016 dans le bâtiment fraîchement rénové du 19Liberté, connu pour avoir été autrefois le Palais de l'ARBED, avait pour objectif,

selon le souhait de LL.AA.RR., de répertorier et célébrer les artisans d'art luxembourgeois. L'association, qui en est rapidement née, se veut être aujourd'hui le soutien de ces hommes et de ces femmes de haut talent et avant tout leur porte-parole au cœur même du Grand-Duché, mais aussi partout en Europe et dans le monde.

Il était une fois l'artisanat d'art...

Devant le succès de ce premier grand événement dédié aux Métiers d'Art en cœur de ville de Luxembourg, décision a été prise avec les principaux partenaires de la manifestation, la Chambre des Métiers du Luxembourg, la Spuerkeess, les Ministères de la Culture et de l'Économie et la Ville de Luxembourg, de pérenniser l'opération en créant une Biennale qui a pour ambition de

s'inscrire dans le calendrier des grands événements culturels européens. La 3ème édition, reportée de 2020 à 2021 en raison de la pandémie que le monde a vécue, se veut offrir la représentation la plus large de ce que constituent les Métiers d'Art aujourd'hui, un univers au carrefour de l'art et l'artisanat, qui puise sa vitalité et sa modernité à travers la transmission du geste et la perpétuelle recherche d'innovation.

Viv(r)e la matière !

Tel est cette année le cri de ralliement, le fil rouge de cette nouvelle édition *De Mains De Maîtres Luxembourg*, et liberté a été donnée à chacun et chacune des créateurs et créatrices du Grand-Duché de nous étonner encore et toujours de leur incroyable pouvoir et de leur détermination à transformer l'ordre naturel des choses pour nous donner à voir un monde meilleur, parce qu'au bout de leurs mains résolument plus beau !

De la céramique au verre, en passant par la sculpture textile, le travail du béton, du carton, ou encore l'ébénisterie, la haute couture, la gravure... près de 70 d'entre eux vivant et/ou travaillant au Luxembourg nous proposent de découvrir une éphémère et inédite collection d'objets rares et précieux. Élargissant cette sélection de très haute facture, une trentaine d'artisans invités et venant des pays voisins, la Belgique (pays à l'honneur en 2021), la France et l'Allemagne, présentent eux aussi leurs dernières créations. Une belle manière d'initier rencontres et échanges entre professionnels et pourquoi pas même de futures collaborations et aussi, pour le public, de pouvoir apprécier des savoir-faire inédits, qui ne sont pas ou plus représentés au sein du Grand-Duché, tels que, sur cette édition, la vannerie, la laque ou encore la marqueterie de paille. Ainsi, ce rendez-vous unique qui célèbre la matière ne recense pas moins de quarante métiers, gestes transmis de générations en générations, qui constituent aujourd'hui plus que jamais notre patrimoine culturel.

Noir d'Ode I
Caroline Koener, 2018



© Flavie Hengen



© Flavie Hengen

PurPur
Roxanne Flick, 2016/2018

Métiers d'hier et de demain

Transmission et formation sont aussi particulièrement à l'honneur cette année avec la présentation de réalisations d'élèves venant de quatre grandes écoles européennes d'arts appliqués, toutes encore bienheureusement dotées d'ateliers de production. La Cambre (Bruxelles), la HEAR (Strasbourg), la section textile de la Hochschule de Trèves et l'ECAL (Lausanne). Une bonne manière de sensibiliser tous les publics et particulièrement les jeunes à une approche contemporaine et renouvelée du travail de la matière... ou plutôt des matières et de montrer que l'artisanat, loin d'être mort, sait se réinventer et se prépare déjà à affronter les nouveaux défis de demain. Aux confins de l'art et de l'artisanat, dans un monde en profonde transformation, n'est-il pas temps de confier l'avenir des métiers d'art aux jeunes générations qui sauront, n'en doutons pas, faire se rencontrer tradition et modernité et intégrer, si il le faut, l'avènement des nouvelles technologies ?

Un palais comme écrin

L'exposition centrale se développe sur près de 2000 m² de galeries et salons, offrant un véritable parcours de curiosités au sein de l'élégante architecture du 19Liberté et propose un autre regard sur les œuvres en les mettant en scène de manière presque intime dans un intérieur de facture très classique, inauguré au début du siècle dernier. La Biennale *De Mains De Maîtres* est née de cette rencontre de pièces d'exception issues du meilleur de l'artisanat d'art avec un lieu historique, qui a lui-même retrouvé vie en 2016 entre les mains expertes de plus de quarante corps de métier,

charpentiers, tailleurs de pierre, couvreurs, ébénistes... cet écrin précieux constitue aujourd'hui le décor idéal pour accueillir de la meilleure manière qui soit autant d'objets rares façonnés avec talent et passion.

Hôtesse et médiateurs y sont présents tout le temps de l'événement pour accueillir les publics et répondre aux questions des amateurs, collectionneurs, ou simples curieux, dans le souci d'une approche à la fois artistique et didactique. C'est ainsi l'occasion unique de mieux pouvoir apprécier les gestes et savoir-faire des artisans d'art, et de découvrir à travers les œuvres sélectionnées une incroyable diversité de métiers de tradition, pour la plupart trop souvent oubliés.

Un parcours en ville

Depuis sa seconde édition en 2018, la Biennale *De Mains De Maîtres* s'aventure également hors les murs du 19Liberté en s'invitant dans les différents musées de la ville, centres d'art et autres sites insolites. Cette année, tel un instantané ouvert sur la création et la production artisanale au Luxembourg et en Europe, plus d'une dizaine de lieux accueillent l'artisanat d'art en suivant de près ou de loin le parcours du tramway. Autant de thématiques que de lieux...Le Casino privilégie le Design tandis que la Villa Vauban propose un parcours céramique. Au MNHA, une sélection

d'objets précieux dialogue avec les collections d'art décoratif, tandis qu'au Lëtzebuerg City Museum c'est le verre qui s'expose. Le foyer du Grand Théâtre s'ouvre, lui, sur un jardin de sculptures, le Musée d'Histoire Naturelle recèle une pierre quelque peu énigmatique et le Mudam accueille une pièce inédite au cœur de l'une de ses expositions. Sans oublier le Cercle Cité qui accueille une collection exceptionnelle de bijoux d'artiste et le musée de la forteresse qui nous cache quelques surprises ... l'exposition du Centre Culturel Portugais ou encore l'œuvre insolite qui pousse dans les jardins du Graace hotel !

Vive l'Artisanat d'Art !

En ces derniers jours de novembre, comme chaque deux ans en Ville de Luxembourg, ce sont bien les savoir-faire qui sont à la fête, et le talent de ces femmes et de ces hommes qui perpétuent le geste que l'on expose haut et fort.

Que ceux qui pensent encore que l'artisanat d'art est en voie de disparition viennent célébrer la matière au Grand-Duché de Luxembourg ... et se plongent dans la belle énergie d'un domaine sinon en révolution... en pleine évolution.

Il y aura bien au cœur de cette troisième Biennale *De Mains De Maîtres* matières à voir et matière à vivre !

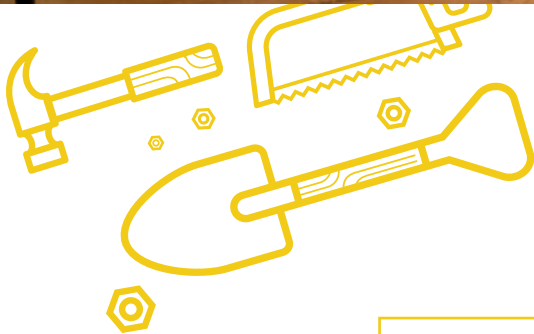


© Flavie Hengen

Jean-Marc Dimanche
est le Commissaire
général de De Mains De
Maîtres Luxembourg.



© Flavia Hagen



Moving portrait
Lars Zeck, 2018

Gold Tropical Leaf's
Teresa de la Pisa, 2018

De Mains De Maîtres Luxembourg

Biennale des Métiers d'Art 3eme édition

Exposition du samedi 20 novembre au dimanche 28 novembre 2021
19Liberté - 19, avenue de la Liberté L-1931 Luxembourg Ville

Entrée gratuite

Tous les jours de 10h à 18h30

Nocturne de 10h à 21h

Vendredi 26 novembre 2021

Journée professionnelle (sur invitation)

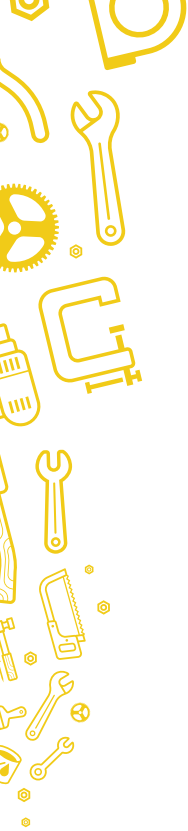
Vendredi 19 novembre 2021 de 10h à 18h

Journée des lycéens (sur inscription)

Lundi 29 novembre 2021 de 8h30 à 15h30

De Mains De Maîtres Luxembourg

Informations pratiques sur le site www.demainsdemaitres.lu



Text: Ulrike Degen
Fotografien und Reproduktionen: Tom Lucas, MNHA

Stilbildend: die Handwerkerschule zur Zeit des Art déco

2021 feiert die noch heute oft so genannte *Handwiewkerschoul* – ihr offizieller Name lautet derweil *Lycée des Arts et Métiers* (LAM) – ihre Gründung vor 125 Jahren. Auch vor 93 Jahren, also 1928, beging die Staatliche Handwerkerschule ein Jubiläum. Der 30. Jahrestag der ersten Abgangsprüfung im Jahr 1898 bot Anlass für eine Jubiläumsausstellung und einen Rückblick des ersten und damals noch amtierenden Direktors Antoine Hirsch (1868-1934), welcher nebst anderen Veröffentlichungen aus gleicher Feder bis heute im Hinblick auf

das Kunsthandwerk in Luxemburg in der Zwischenkriegszeit, insbesondere die Ausbildung seines Nachwuchses, sehr aufschlussreich ist. Es ist die Zeit des *Art déco*, jener faszinierenden Stilrichtung, die ihren Namen von der *Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels modernes* ableitet, die 1925 in Paris stattfand und das Kunsthandwerk in den Vordergrund stellte – mit Beteiligung der Luxemburger *École d'Artisans de l'État*, so der französische Gründungsname des LAM.



Fotografie des Eingangsbereichs des Luxemburger Standes auf der *Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels modernes* in Paris 1925: Die Gestaltung lässt die Handschrift Jean Curots erkennen, dessen Vasen im Vestibül zu sehen sind.



Raymon Mehlen: *Lisez Le Film luxembourgeois*, Impr. Art. Ed. Huss & Cie Luxbg., 1934; H 60 cm, B 47 cm

Neue Impulse in der Schreiner Ausbildung

Die Gründung dieser Schule trug in Luxemburg entscheidend zur Erneuerung des Kunsthandwerks im Allgemeinen und der Möbelkunst im Besonderen bei, die nach dem Ersten Weltkrieg im *Art déco* seinen ersten wirklich bedeutenden Ausdruck fand. Mit der Ernennung Antoine Hirschs zum Direktor im Jahr 1897 wurden dafür entscheidende Weichen gestellt: Zunächst schaffte er das allgemeine Orientierungsjahr ab, so dass die Schüler fortan drei Jahre lang verpflichtend in ihrem gewählten Fach ausgebildet wurden und zwar, seit dem Schuljahr 1901/02, nach dem aus Nordamerika übernommenen, sogenannten „half time“-System, also einer gleichermaßen theoretischen wie praktischen Ausbildung in gut ausgestatteten Werkstätten, wobei auch großer Wert auf künstlerische Fertigkeiten im Zeichnen gelegt wurde. Die Ausbildung wurde jedoch den luxemburger Verhältnissen angepasst.

Antoine Hirsch hielt 1913 einen Vortrag zum Thema „Bau- und Wohnprobleme der Gegenwart“, in dem er seine kritische Haltung gegenüber Historismus und Jugendstil zum Ausdruck brachte und sich für einen modernen Stil insbesondere in der Möbelkunst einsetzte. Seine Ausführungen zeigen, wie genau Hirsch über neue Strömungen in der internationalen Kunst informiert war, und offenbaren das Engagement, mit dem er moderne Gestaltungsideen in Luxemburg populär zu machen versuchte. Nicht nur in der Schule galt es zu überzeugen, auch die potenziellen Käufer sollten die Neuerungen schätzen lernen.

Der Vorteil gegenüber der althergebrachten Schreiner Ausbildung in den Handwerksbetrieben selbst bestand, neben der Theorievermittlung, sicherlich – allein schon durch die räumliche Nähe – in dem Austausch mit anderen Kunstgewerben, wie beispielsweise der Dekorationsmalerei, die auf eine Raumgestaltung und damit auch auf die Möbel entscheidenden Einfluss nahmen. In diesem Zusammenhang sei erwähnt, dass in der Zeit des *Art déco* zunehmend über eine Trennung von Gestaltungsidee und Ausführung diskutiert wurde, was für die Möbelkunst konkret bedeutete, dass das Entwerfen von Möbeln nicht länger den Schreibern vorbehalten war. Genannt sei aber an dieser Stelle auch noch ein weiterer Meilenstein hinsichtlich der Ausbildung zum Möbelschreiner an der *Handwerkereschoul*, nämlich ihre definitive Trennung von der Bauabteilung inklusive der Bau-schreinerei im Jahr 1919, denn durch diese Konzentration auf das jeweils Wesentliche eröffneten sich neue Chancen.

Teilnahme an der Pariser Weltausstellung 1925

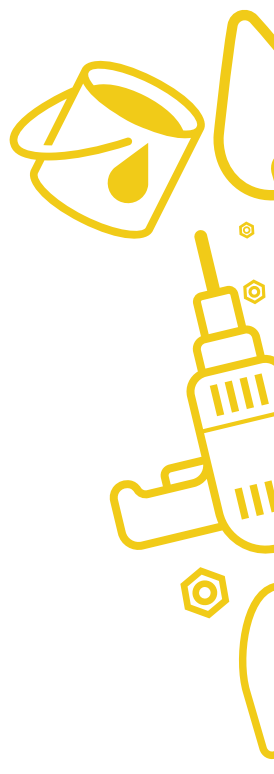
Man war sich in Luxemburg, noch bevor die *Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels modernes* eröffnete und der *Art déco* seinen großen Erfolg feierte, ganz offensichtlich bewusst, dass man im Bereich der angewandten Kunst zunehmend auf die Gesamtwirkung der Wohnraumgestaltung zu achten hatte. Denn erklärtes Ziel der Ausstellungskommissare für den luxemburger Beitrag war es, sich einerseits auf die eigene Tradition im Kunsthandwerk zu besinnen und andererseits auf die Tätigkeit eines gesamtverantwortlichen Ensemblers zurückzugreifen, um eine harmonische Einheit zu kreieren.

So zeichnete für die künstlerische Gestaltung der in Paris gezeigten Innenräume Jean Curot (1882-1954) verantwortlich, der gerade in diesem Punkt wertvolle Erfahrungen im deutschsprachigen Ausland sammeln konnte. Curot war Zeichenlehrer an der Handwerkerschule, deren Direktor 1925 als Generalsekretär den Inhalt der luxemburger Beteiligung verantwortete. Antoine Hirsch bezog Lehrer und Schüler aller Abteilungen, also des Bauhandwerks, der Schreinerei, der Kunstschlosserei, der Dekorationsmalerei, der Bildhauerei, der Maschinenschlosserei und der Elektrotechnik, in die Konzeption ein und bot ihnen damit die Möglichkeit, sich international zu präsentieren.

Neben der Teilnahme mit eigenen Werken war jedoch vor allem der Besuch der Weltausstellung, deren Schwerpunkt auf dem Kunsthandwerk lag, für die angehenden Handwerker, ihre Lehrer und die anderen beteiligten Künstler aus Luxemburg von entscheidender Bedeutung für ihre weitere Tätigkeit. Sie erhielten auf dieser für den *Art déco* wohl wichtigsten Ausstellung in technischer und ästhetischer Hinsicht wegweisende Impulse.

Wiederbelebung der Schmiedekunst

Zudem hatte sich Antoine Hirsch von Beginn an um die Einrichtung einer Kunstschmiedewerkstatt bemüht. Diese wurde 1903/04 unter der Leitung des gebürtigen Ungarn Étienne Galowich (1872-1925) in Betrieb genommen. „Dieses schöne Handwerk, in dem unsere Alvorderen in früheren Jahrhunderten so Grosses geleistet hatten, war vollständig in Vergessenheit geraten. Im ganzen Lande gab es keinen einzigen wirklichen Kunstschlosser mehr. Unsere neue Abteilung führte diesen interessanten Zweig des Kunstgewerbes einer wirklichen Blüteperiode entgegen [...]“, so beschrieb Hirsch seine Initiative 1929.





Tatsächlich hatte der *Art déco* in Michel Haagen (1893-1943) einen überzeugten Vertreter gefunden. Haagen erlernte das Handwerk bei Galowich, machte 1910 erfolgreich seinen Abschluss und blieb vorerst seinem Lehrer und der Handwerkerschule treu. Beide Künstler führten Aufträge gemeinsam aus, teilten das der Schule angegliederte Atelier und bereiteten wohl noch gemeinsam die Teilnahme an der Pariser Weltausstellung vor. Haagen zeigte sich sehr interessiert an neuen Techniken, neuen Schweißmethoden und an den daraus resultierenden neuen Gestaltungsmöglichkeiten. Manch ein Handwerker wollte jedoch nicht von der traditionellen Arbeitsweise abweichen, es wurde kontrovers diskutiert, auch 1925 in Paris, wo die Schmiedekunst prominent vertreten war.

Haagen selbst wurde für Luxemburg ein Vorreiter des modernen Stils, indem er die neuen Ideen mitbrachte und fortan noch dezidierter den geschmiedeten *Art déco* vertrat, als Unternehmer und im engen Austausch mit Vertretern der Handwerkerschule, den er auch nach dem Tod seines Lehrers 1925 fortführte.

Enge Verknüpfung mit dem Kunstverein

Als wichtiges Ereignis für das Kunschaffen im Großherzogtum ist auch die Gründung des *Cercle artistique de Luxembourg* (CAL) im Jahr 1893 zu werten, der fortan regelmäßig Salonausstellungen mit Luxemburger, aber auch mit

ausländischen Künstlern und Künstlerinnen organisierte. Allein die Präsidentschaft Hirschs von 1901 bis 1904 oder die des Zeichenlehrers Pierre Blanc (1872-1946) von 1920 bis 1927 zeigt, wie eng der Kunstverein und die *Handwerkerschoul* miteinander verbunden waren. Auguste van Werveke (1866-1927), um ein weiteres Beispiel zu nennen, war Gründungsmitglied des CAL und ebenfalls als Zeichenlehrer an der *École d'Artisans* tätig. Diese drei sind jedoch nur die Spitze des Eisbergs von Schülern oder Lehrern der Handwerkerschule, die sich im CAL engagierten und an den Salonausstellungen teilnahmen.

Interessant ist in diesem Zusammenhang, dass die angewandte Kunst in der *Art déco*-Zeit bei vielen dieser Ausstellungen berücksichtigt wurde, genau wie bei den Sezessionsausstellungen der Jahre 1929 und 1930. Seit 1902 wurde der *Prix Grand-Duc Adolphe* verliehen und reihum an Vertreter der verschiedenen Bereiche – Malerei, Skulptur, Architektur und Kunsthandwerk – vergeben. Erwähnt sei außerdem, dass im Jahr 1923 der Kunstgewerbeverein Luxemburg (die *Association des Arts Décoratifs*, die sich in Kurzform *Ardeco* nannte) gegründet wurde, der sich ebenfalls an Salonausstellungen des Luxemburger Kunstvereins beteiligte.

Es wird deutlich, wie nah sich damals auch in Luxemburg die schönen und die angewandten Künste waren, ein wesentliches Merkmal des *Art déco*. Dies geht einher mit einer Aufwertung des Handwerks, die man damals überall

Vase mit Verlaufglasur, Anfang 1920er-Jahre, hergestellt in der Manufaktur V & B Luxemburg, Steingut; H 26 cm, D 12,3 cm. Vasen dieses Typs wurden ebenfalls 1925 in Paris präsentiert.



© MNHA 2005 100009



Eichhörnchen und Eisvogel, um 1935, hergestellt in der Manufaktur V & B Luxemburg, Steingut (H 23,4 cm, B 19,2 cm, T 13,1 cm bzw. H 21,5 cm, B 22,3 cm, T 20,9 cm). Es handelt sich um die einzigen Plastiken, bei denen auf der werkseigenen Produktliste des Unternehmens die Handwerkerschule explizit angegeben wird.

© MNHA 2013 278003 & MNHA 1996-033001



Achteckige Vasen, entworfen von Jean Curot, um 1920 bis 1925, ausgestellt auf der Weltausstellung in Paris 1925, hergestellt in der Steingutmanufaktur Villeroy & Boch Septfontaines, Luxemburg (H 35,6 cm, D 20,8 cm bzw. H 25,2 cm, D 16,2 cm)

© Nicholas Jean Curot, Luxemburg



Art déco-Aufsatzuhr, um 1928, Nussbaum, Messing, Eisen; H 24,3 cm, B 44,3 cm, T 7,6 cm. Die Uhr wurde von Jean Curot oder einem seiner Schüler an der Handwerkerschule Luxemburg entworfen, dort auch hergestellt und 1928 auf der Jubiläumsausstellung präsentiert.

auf der Welt beobachten konnte und die nicht zuletzt durch die Gründung von Werkkunstschulen gelang, die Wert auf die künstlerische Ausbildung der Handwerker in Theorie und Praxis legten. Gleiches lässt sich für Luxemburg festhalten, womit überdies der Grundstein für eine moderne künstlerische Ausbildung, die über den normalen Schulunterricht hinausging, gelegt wurde. Antoine Hirsch setzte sich im Übrigen von Beginn an für eine Umbenennung der Handwerkerschule in „Kunst- und Gewerbeschule“ ein, da dies ihrer tatsächlichen Ausrichtung besser Rechnung trüge. Es sollte aber noch Jahrzehnte dauern, bis dies erfolgte.

Talentförderung

All dies ist im Detail nachzulesen in der kürzlich erschienenen, reich illustrierten Publikation „Art déco in Luxemburg“ des Nationalmuseums für Geschichte und Kunst Luxemburg (MNHA), die erstmals umfassend auf diesen Stil in seiner Luxemburger Ausprägung eingeht und dabei auch die Rolle der *Handwerkerschoul*, ihres ersten Direktors sowie ihrer Lehrer beschreibt, die internationale Ideen an die Schüler weitergaben.

Diese Neuerscheinung zeigt aber auch die Grenzen der Künstler- und Kunsthandwerkerausbildung in Luxemburg auf und stellt einige Schüler



Michel Haagen: Konfektdose, 1930er-Jahre, Messing (H 11,5 cm, D 14 cm). Die Bonbonniere ist auf dem Deckel gut sichtbar mit dem Schriftzug „M.HAAGEN“ signiert, weshalb es sich vermutlich um ein Ausstellungsstück handelte.



Léon Nosbusch: *Le Laboureur*, 1929, signiert, sehr wahrscheinlich hergestellt in der Manufaktur *La Céramique Montoise* für die *Éditions Nerva*, Steingut (H 32,2 cm, B 73,9 cm, T 19,7 cm). Für die Gesamtheit seiner ausgestellten Skulpturen erhielt Nosbusch 1929 den jährlich vom CAL vergebenen luxemburger Kunstpreis *Prix Grand-Duc Adolphe*. Der Feldarbeiter hinter dem Pflug erfuhr zusätzliche Anerkennung, da er zu den Werken gehörte, die Staatsminister Joseph Bech (1887-1975) auf dem Salon für das Großherzogtum erwarb.

Art déco-Kommode, entworfen und hergestellt von Pierre Kipgen, wohl 1935, Makassar-Ebenholz, Messing (H 84,2 cm, B 138,5 cm, T 49,5 cm). Dieses luxuriöse Möbelstück zeigt deutlich den Einfluss der Pariser *École Boulle* auf Pierre Kipgen, der 1934 seine Lehrtätigkeit in der Schreinerabteilung der Handwerkerschule aufnahm. Es wurde auf den Weltausstellungen in Brüssel 1935 und in Paris 1937 in den Luxemburger Pavillons präsentiert.



© MNHA 1988-167/001

vor, die im Anschluss an die Luxemburger Grundausbildung weitere Impulse im Ausland erhielten: sei es beispielsweise Auguste Trémont (1892-1980), dem Pierre Blanc wesentliche Grundlagen des Zeichnens vermittelte und ihn ermunterte, an die Pariser *École des Arts décoratifs* bzw. *des Beaux-Arts* zu gehen, der sich dort als Künstler etablierte, aber im Laufe seiner Karriere auch bedeutende Aufträge in Luxemburg ausführte und an den CAL- sowie Sezessionsausstellungen teilnahm; sei es der Schreiner Pierre Kipgen, der nach Abschluss seiner dreijährigen Luxemburger Ausbildung im Jahr 1927 an der kunstgewerblichen *École Boulle* in Paris studierte, jedoch später als Lehrer an die Handwerkerschule zurückkehrte. Damals genoss die Pariser Kunstgewerbeschule in der Nähe des Faubourg Saint-Antoine, dem bekannten Schreinnerviertel der französischen Hauptstadt, ein hohes Renommee für ihren Schwerpunkt in der Möbelkunst und ihre bedeutende Rolle bei der Entstehung des heute als *Art déco* bezeichneten Stils.

Im Bereich der Keramik sei des Weiteren Léon Nosbusch (1897-1946) erwähnt, der auch dank seines Lehrers, des Bildhauers Jean-Baptiste Wercollier (1868-1946), während der Schreiner Ausbildung an der Handwerkerschule sein Talent für die skulpturale Kunst entdeckte, daraufhin an der *Académie Royale des Beaux-Arts* in Brüssel studierte und sich schließlich als Entwerfer von ausdrucksstarken Art déco-Plastiken einen Namen machte – in Luxemburg vor allem durch die Teilnahme an Salonausstellungen des Kunstvereins. Raymon Mehlen (1914-1983) nahm während seiner Lehre in der Druckerei Buck Zeichenunterricht bei Pierre Blanc, erhielt später weitere Impulse durch einen

Parisaufenthalt und gilt heute als Pionier der Luxemburger Grafikkunst. Es ließen sich weitere Beispiele finden.

Die Grenzen in der künstlerischen Ausbildung im Großherzogtum wurden also von einer Lehrerschaft überwunden, die nicht zögerte, ihre talentierten Schüler zu einem anschließenden Auslandsaufenthalt zu motivieren. Sie sorgten damit dafür, dass die für Luxemburg seit jeher wichtigen Anregungen aus dem Ausland nicht wegfielen, und prägten auch über diesen Umweg nicht unwesentlich das hiesige Kunsthandwerk der Zwischenkriegszeit, den *Art déco*.

Bibliografie (Auswahl)

HIRSCH Antoine: Die allgemeine Staats-Handwerkerschule, ihr Zweck, ihre Ziele sowie ihre Stellung zum Handwerk und zur Industrie des Landes, in: *ÉCOLE D'ARTISANS DE L'ÉTAT À LUXEMBOURG* (Hrsg.): Programme pour l'Année scolaire 1904-1905, Luxembourg 1904, S. 3-35.

HIRSCH Antoine: Bau- und Wohnprobleme der Gegenwart. Vortrag gehalten am 30. November 1913 in der Quartalsversammlung des Vereins Luxemburger Ingenieure und Industrielle, Luxembourg 1914.

HIRSCH Antoine, WURTH Paul: Le Grand-Duché de Luxembourg à l'Exposition Internationale des Arts décoratifs et industriels modernes à Paris 1925, Luxembourg [1925] Sonderdruck des Artikels, ursprünglich erschienen in: *Revue Technique Luxembourgeoise. Bulletin bimestriel de l'Association Luxembourgeoise des Ingénieurs et Industriels*, Jg. 17, Nr. 6 [November u. Dezember 1925], S. 99-106.

HIRSCH Antoine: Die Jubiläumsausstellung der Staatshandwerkerschule nebst Chronik 1896-1929, in: *ÉCOLE D'ARTISANS DE L'ÉTAT ET COURS TECHNIQUES SUPÉRIEURES* (Hrsg.): Programme pour l'Année scolaire 1929-1930, Luxembourg 1929.

LYCÉE TECHNIQUE DES ARTS ET MÉTIERS (Hrsg.): 100 Joër Handwerkerschoul, Luxembourg 1996.

MOUSSET Jean-Luc, DEGEN Ulrike: Un petit parmi les grands. Le Luxembourg aux Expositions universelles de Londres à Shanghai (1851-2010) (Publications du Musée national d'histoire et d'art Luxembourg, 11), Luxembourg 2010, S. 164-175.

DEGEN Ulrike, MOES Régis, POLFER Michel (Hrsg.): Art déco au Luxembourg/in Luxembourg (Publications du Musée national d'histoire et d'art Luxembourg, 34), Luxembourg 2021.

Ulrike Degen

hat Kunstgeschichte an der Universität Trier studiert. Als wissenschaftliche Assistentin des Nationalmuseums für Geschichte und Kunst Luxemburg (MNHA) gilt ihr Hauptinteresse seit 1997 dem Luxemburger Kunsthandwerk.

Neuerscheinung des MNHA



Art déco au Luxembourg / Art déco in Luxembourg

herausgegeben von Ulrike Degen, Régis Moes und Michel Polfer
mit zwanzig Beiträgen in französischer oder deutscher Sprache

Publications du Musée national d'histoire et d'art Luxembourg, 34
26,5 x 31,5 cm / 408 Seiten / 478 Abbildungen

ISBN 978-2-87985-521-9 / www.mnha-shop.lu / 45 €

Métiers d'antan

Collections de la Photothèque de la Ville de Luxembourg

De Rollefax
(livraison de bière)

Auteur inconnu, 1925 © Photothèque de la Ville de Luxembourg



Pierre Bertogne 1935 © Photothèque de la Ville de Luxembourg

Laitiers avant la livraison du lait frais



Marcel Schroeder 1965 © Photothèque de la Ville de Luxembourg

Le rémouleur



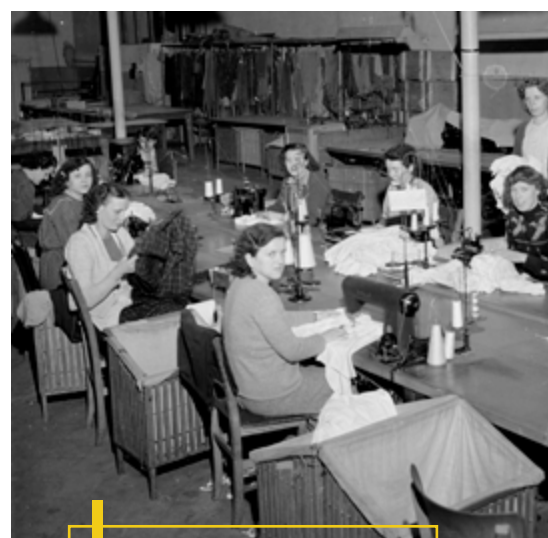
Pol Aschman 1950 © Photothèque de la Ville de Luxembourg

Le vendeur de glace



Marcel Schroeder 1968 © Photothèque de la Ville de Luxembourg

La garde-barrière



Ouvrières de textile (Pulvermühl)



Théo Mey 1956 © Photothèque de la Ville de Luxembourg



Le fabricant de quilles



Jochen Herling 1969 © Photothèque de la Ville de Luxembourg

La potière (Villeroy & Boch)



Photo: Pol Aschman, 1963 © Photothèque de la Ville de Luxembourg

Techniciens des « nouvelles » installations Siemens de la Poste



Pol Aschman 1950 © Photothèque de la Ville de Luxembourg



Typographe avec casse (Imprimerie Saint-Paul)

Marcel Schroeder 1964 © Photothèque de la Ville de Luxembourg



Text: Gilles Genot

Der Familiennachlass von Jean-Baptiste Fresez (1800–1867)

Im Hinblick auf die Errichtung eines städtischen Geschichtsmuseums erstand die Stadt Luxemburg am 22. Juni 1988 im Brüsseler Auktionshaus *Philip Van Collem Antiques* einen bedeutsamen, 79 Objekte umfassenden Familiennachlass des Luxemburger Künstlers Jean-Baptiste Fresez (1800–1867)¹. Den

Unterlagen des Auktionshauses zufolge stammte der Nachlass aus dem Besitz belgischer Nachfahren Fresezs. Dieses in den Sammlungen des heutigen Lëtzebuerg City Museum aufbewahrte und zwischenzeitlich in Vergessenheit geratene Konvolut soll hier kurz vorgestellt werden.

Jean-Baptiste Fresez kam 1802 mit seiner Familie aus Frankreich nach Luxemburg, wo sein Vater als Modelleur in der Fayencerie von Septfontaines tätig war. 1822 schrieb er sich an der Brüsseler *Académie de Dessin* ein, um die Zeichenkunst zu erlernen, kehrte aber anschließend nach Luxemburg zurück und wurde Professor am städtischen Athenäum. Neben seiner Lehrtätigkeit stand für Fresez sein eigenes künstlerisches Schaffen im Vordergrund und er war maßgeblich an der Entwicklung der Kunst des im Jahr 1815 neu gegründeten Großherzogtums Luxemburg beteiligt².

Fresez tat sich als Maler einflussreicher Personen aus dem öffentlichen Leben hervor. Seine Porträtmalerei zeichnet sich durch seine Fähigkeit aus, eine bemerkenswerte Lebensähnlichkeit abzubilden. Ein bislang gänzlich unveröffentlichtes 290 Objekte umfassendes Zeichenheft mit Porträtzeichnungen, -aquarellen, -lithografien und -fotografien gelangte 2007 in den Besitz des Lëtzebuerg City Museums und zeugt von Fresez unermüdlicher künstlerischer Auseinandersetzung mit der Bildnismalerei³. Großen Erfolg hatte er ebenfalls als Zeichner zahlreicher Stadt- und Landschaftsansichten. Für das breite Publikum ist Fresez für sein 1857 erschienenenes und mit zahlreichen Lithographien versehenes Inventar der Luxemburger Sehenswürdigkeiten (*Album pittoresque du Grand-Duché de Luxembourg*) bekannt.

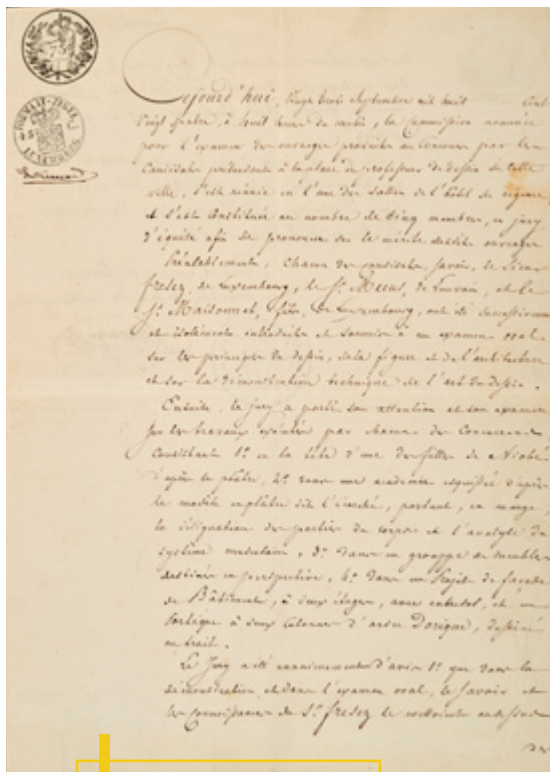
Der bis auf wenige Stücke bis heute unveröffentlicht gebliebene Familiennachlass umfasst vor allem Entwurfszeichnungen und Studien des Malers. In kunsthistorischer Hinsicht ist insbesondere ein Zeichenheft, das in den Jahren 1833 bis 1834 auf einer Deutschland- bzw. Rheinreise entstanden ist von besonderem Interesse. Es umfasst insgesamt 21 Zeichnungen, vornehmlich von Burgen, Schlössern und religiösen Bauten (Rheinstein, Rheinfels, Lahneck, Oberlahnstein, Sterrenberg, Marksburg, Bornhofen, Maus, Liebenstein, Heidelberger Schloss, Dom St. Peter zu Worms, Oberheckenbach). Das Rheintal, mit seiner Dichte an Burgen, entpuppte sich seit dem frühen 19. Jahrhundert als wichtiges Reiseziel⁴. Fresezs Vorliebe in jungen Jahren für „pittoreske“ Darstellungen von Burgruinen kann somit erstmals auch im Rahmen der Rheinromantik verortet werden. In den 1840er Jahren bereiste er abermals, zusammen mit dem verwandten Stadtluxemburger Apotheker und Maler François Heldenstein (1820–1907), das Rheintal, sowie die Eifel und die Moselgegend⁵.

Weitere Entwurfszeichnungen zeigen die Pulvermühle, den Weinbau-Betrieb in Dreiborn, die Burg Malbrouck, das Eingangsportal zu einem Turm der Burg Ansemburg, das Dorf Schengen als auch den Turm der Schengen-Burg. Zudem befindet sich im Nachlass die Entwurfszeichnung

der 1835 veröffentlichten und im Original in den Sammlungen des MNHA erhaltenen Ansicht Remichs⁶.

Daneben enthält das Konvolut auch Schriftstücke, etwa die Manuskriptfassung seiner 1851 publizierten Dissertation „Méthode propre à accélérer l'avancement de la jeunesse dans l'étude du dessin linéaire“⁷ oder biografisch relevante Dokumente, wie das 1848 ausgestellte Einbürgerungszertifikat des Malers.

Eine umfangreiche Untersuchung der in den Sammlungen der Stadt Luxemburg befindlichen Skizzen, Zeichnungen und Gemälde Fresez steht noch aus. Auch der vorliegende Nachlass bedarf weiterführender Untersuchungen. Insgesamt betrachtet ist festzuhalten, dass es sich bei diesem Konvolut um eine wertvolle ergänzende Quelle zu den übrigen bedeutenden (und zum Teil lithographisch publizierten) Werken Fresez handelt und somit dessen Gesamtwerk besser zu verorten vermag. ■■■■



Beglaubigte Abschrift,
23. September 1824
(Inv. Nr 1988.47)

Besprechungsprotokoll der Aufnahmeprüfung zur Professorenstelle an der städtischen Zeichenschule

Nachdem Fresez sich 1821 erfolglos auf eine Professorenstelle an der 1817 gegründeten städtischen Zeichenschule beworben hatte, begab er sich nach Brüssel um Kurse zu belegen⁸. Nach seiner Rückkehr nach Luxemburg bewarb er sich abermals auf eine Stelle und konnte sich in der am 23. September 1824 abgehaltenen Aufnahmeprüfung gegen die Mitbewerber J.B. Meeus aus Leuven und François-Joseph Maisonnet (1797–1826) aus Luxemburg behaupten⁹.

Transkription:

Aujourd'hui, vingt trois septembre mil huit cent vingt quatre, à huit heures du matin, la commission nommée pour l'examen des ouvrages produits au concours pour les candidats prétendant à la place de professeur de dessin de cette ville, s'est réunie en l'une des salles de l'hôtel de régence, et s'est constituée au nombre de cinq membres, en jury d'équité afin de prononcer sur le mérite desdits ouvrages.

Préalablement, chacun des candidats, savoir, le sieur Fresez, de Luxembourg, le sr Meeus, de Louvain, et le sr Maisonnet, fils, de Luxembourg, ont été successivement et isolément introduits et soumis à un examen oral sur les principes du dessin, de la figure et de l'architecture et sur la démonstration technique de l'art du dessin.

Ensuite le jury a porté son attention et son examen sur les travaux exécutés par chacun des concurrents consistant

- 1° en la tête d'une fille de Niobé, d'après le plâtre,
- 2° dans une académie esquissée d'après la désignation des parties du corps et l'analyse du système musculaire,
- 3° dans un groupe de meubles dessinés en perspective,
- 4° dans un projet de façade de bâtiment, à deux étages, avec entresol, et un portique à deux colonnes d'ordre dorique, dessiné au trait.

Le jury a été unanimement d'avis

- 1° que dans la démonstration et dans l'examen oral, le savoir et les connaissances du sr Fresez le mettoient audessus des deux autres candidats,
- 2° que pour l'exécution des ouvrages du concours, la supériorité, dans tous les genres, était également acquise audit sieur Fresez.

De quoi il a été dressé le présent procès verbal que les membres du la commission ont signé. Signé [Joseph ?] Durieux, [Willebrode-Ange-] [François] de Neunheuser¹⁰, [François-Jules] de Moor, [Antoine Charles] Lipkens et [Bonaventure Jean-Pierre] Dutreux-Boch

Original, 12. Juli 1848,
(400 x 520 mm, Inv. Nr. 1988.44)

Blick auf Clausen

Im Vordergrund dieser Ansicht von Clausen ist der untere Teil der Montée de Clausen zu sehen. Von der Höhe des heutigen Sentier de l'Espérance aus blickend¹², stellt Fresez die Neubebauungen auf dem Gebiet des damals bereits abgerissenen Mansfeldschlosses dar. Der besondere historische Wert dieser Zeichnung liegt darin, dass es sich um eine sehr frühe Darstellung dieser (an der Rue Malakoff gelegenen) Gebäudegruppe und insbesondere des neo-klassizistischen Kurzwarenfabrikgebäudes des Industriellen Philippe-Christophe Würth (*1787)¹³, handelt¹⁴. Eine weitere im Nachlass erhaltene, zu gleicher Zeit und vom gleichen Standpunkt aus angefertigte Bleistiftzeichnung (1988.96.) weitet den Blick bis auf die östlich gelegene Gebäudefront aus¹⁵. Es sei an dieser Stelle ebenfalls auf jene in den Sammlungen des Nationalmuseums aufbewahrte Skizze Fresezs, auf der ebenfalls die Anlagen des früheren Mansfeldschlosses zu sehen sind, verwiesen¹⁶.



Einbürgerungszertifikat

Nachdem Jean-Baptiste Fresezs Großvater bereits im 18. Jahrhundert aus Frankreich nach Luxemburg gezogen war, siedelte die Familie 1795 im Zuge der Einnahme Luxemburgs durch die französischen Truppen in das benachbarte Langich (Longwy) über. Dort wurde Fresez 1800 geboren und erhielt, nach dem dort gültigen Recht, die französische Staatsbürgerschaft. Erst wenige Monate nach der März-Revolution von 1848, am 12. Juli, ließ der Künstler sich in Luxemburg von Wilhelm II., König der Niederlande und Großherzog von Luxemburg, einbürgern. Das allgemeine Naturalisationsgesetz wurde indes am 12. November von der durch Gaspard Théodore Ignace de la Fontaine geführten Regierung verabschiedet.



Aquarell-
zeichnung,
1828 (290 x
420 mm, Inv.
Nr. 1988.7)

Blick auf das Diedenhofer Tor

Bei dieser auf das Jahr 1828 datierten Aquarellzeichnung handelt es sich um die Vorlage der 1829 in leicht abgeänderter Ausführung als Lithographie im großformatigen Album „Vues du Luxembourg“ erschienenen Ansicht auf das Diedenhofer Tor¹⁷. Doch fehlt in der lithographierten Ausgabe der im Vordergrund malerisch platzierte Landschafts-



Dessin à la pierre noire et rehaut de blanc,
o.D. (220x270 mm, Inv. Nr. 1988.8)

maler welcher den hoch gelegenen Betrachterstandpunkt betont¹⁸. Eine dritte, 1841 angefertigte Fassung dieser Ansicht wird in den königlichen Sammlungen in Den Haag aufbewahrt¹⁹. Jene schenkte Fresez Wilhelm II. in den frühen 1840er Jahren als Teil einer ganzen Reihe von Panoramaansichten der Stadt Luxemburg.

Studienskizzen

Die im Nachlass erhaltenen Studienskizzen enthalten fast keine Beschriftungen. Die dargestellten Personen sind somit selten identifizierbar. Einige Skizzen ermöglichen jedoch einen Einblick in Fresezs Privatleben. Etwa bei der hier abgebildeten stillenden Mutter handelt es sich vermutlich um seine Frau Emilie Brimmeyer (/Brimmeyr) (1812–1881), Cousine des Apothekers François Heldenstein (1820–1907)²⁰, mit der er sechs Kinder hatte²¹.

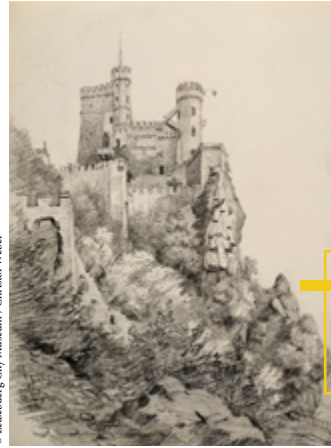


© Lëtzebuerg City Museum / Christof Weber

Bleistiftzeichnung, o.D. (180 x 250 mm, Inv. Nr. 1988.115)



© Lëtzebuerg City Museum / Christof Weber



© Lëtzebuerg City Museum / Christof Weber

Bleistiftzeichnung, 1833–1834 (185 x 260 mm, Inv. Nr. 1988.117)

Zeichenheft einer Rheinreise (Ausschnitt: Burg Rheinstein)

Die im frühen 14. Jahrhundert auf einem hoch gelegenen Felsen errichtete Burg Rheinstein ist ein Symbol der Rheinromantik. Die Burgruine wurde von Prinz Friedrich von Preußen seit 1825 saniert

und ausgebaut. Im frühen 19. Jahrhundert bereiste der englische Zeichner William Tombleson (1795–um 1846) die Mittelrheingegend. Vermutlich kannte Fresez Tomblesons 1832 erschienenes Bestseller-Album „Views of the Rhine“, als er eben jene Burgengegend bereiste.

1 Archives de la Ville de Luxembourg (AVL), LU 11 – IV/5, 5027, Brief der Kuratorin Danièle Wagener an den Schöfferrat (1988, 21.6.); Vollmacht der Bürgermeisterin Lydie Polfer (1988, 22.6.). Der genaue Ankaufspreis ist nicht mehr feststellbar, muss sich jedoch auf weniger als auf die in der Prokuration vorgesehenen 350.000 Franken (umgerechnet ca. 8.600 €) belaufen haben. Vgl. auch AVL, Compte administratif, exercice 1988, 16/3/88, S. 60–62.

2 Malgorzata Nowara, Jean-Baptiste Fresez (1800–1867), ein luxemburgischer Künstler des 19. Jahrhunderts, in: B.C. Koekkoek-Haus Kleve, Musée national d'histoire et d'art Luxembourg (MNHA) (Hgg.), Gemalt für den König. B.C. Koekkoek und die luxemburgische Landschaft, Luxembourg, 2012, S. 79–90, hier S. 79 (ebenfalls erschienen in MNHA, Empreintes. Annuaire du Musée national d'histoire et d'art, 4 (2011), S. 96–103).

3 Les 2 Musées de la Ville de Luxembourg, Inv. Nr. 2015.299.

4 Vgl. Pit Péporté, Zwischen wirtschaftlicher Funktion und romantischem Ideal: Burgen im Großherzogtum Luxemburg in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts, in: B.C. Koekkoek-Haus Kleve und MNHA, Gemalt für den König, S. 93–105, hier S. 97–100.

5 Jules Mersch, Franz Heldenstein, in: Biographie nationale du pays de Luxembourg (BN), Bd. 4, Luxembourg, 1952, S. 479–539, hier S. 517.

6 Les 2 Musées de la Ville de Luxembourg, Inv. Nr. 1988.95; MNHA, Inv. Nr. 1941-100/543; Fresez, Jean-Baptiste, Remich 1835, Collection Jean Berward, Paris/Luxembourg, o. J.

7 Les 2 Musées de la Ville de Luxembourg, 1988.45. Programm, herausgegeben am Schlusse des Schuljahrs 1850–1851. Königlich-Grossherzogliches Athenäum zu Luxembourg, 1851.

8 Nowara, Jean-Baptiste Fresez, S. 81.

9 Siehe auch AVL, LU 11/III, n° 727, und LU 02.1, n° 14.

10 Vgl. Les 2 Musées de la Ville de Luxembourg, Inv. Nr. 2015.299.84.

12 Vgl. Photothèque de la Ville de Luxembourg, Inv. Nr. 1869/1/61, Blick um 1869 aus Clausen auf den Viadukt der Eisenbahn mit dem „Bockfelsen“ und der Oberstadt im Hintergrund.

13 Jules Mersch, La famille Wurth, in: BN, Bd. 15, S. 289–294.

14 Vgl. Archives nationales de Luxembourg (ANLux), Mansfeldschlass. Un château disparu? 1604–2018, Luxembourg, 2019, S. 128 (um 1877–1888), und den in den 1820er Jahren angefertigten Urkataster (n° 40) (aufrufbar unter www.luxatlas.lu).

15 Bspw. Nicolas Liez, Les ruines du château de Mansfeld, in: Album pittoresque du Grand-Duché de Luxembourg, 1834.

16 MNHA, Inv. Nr. 2003-106/027; Abbildung in ANLux, Mansfeldschlass, S. 110.

17 Jean-Nicolas Bernard und Jean-Baptiste Fresez, Vues du Luxembourg, Brüssel, 1828–1829.

18 Vgl. Ibid., „Prise de la Porte d'Eich“ und „Prise du Faubourg Clausen“.

19 Den Haag, Koninklijke Verzamelingen, Inv. Nr. AL/07603.

20 Vgl. Porträtzeichnung Emilie Brimmeyers in Les 2 Musées de la Ville de Luxembourg, Inv. Nr. 2015.299.115; Mersch, Franz Heldenstein, S. 465.

21 Auguste Bruck, Fondations et bourses d'études instituées en faveur des Luxembourgeois, Luxembourg, 1882, S. 640.

Gilles Genot

hat an der Universität Luxemburg und der Pariser École Pratique des Hautes Études im Fach Geschichte promoviert. Er arbeitet seit 2019 als Kurator am Lëtzebuerg City Museum.

Text : Jemp Schuster

De Pierre Jolliot a seng Molbiersmod

D'Bridder Nicolas a Pierre Jolliot aus der Stad si vläicht net jidderengem e Begrëff. De Pierre Jolliot (1608-1680) war mat der Gertrut Bosch bestuet. Déi koum aus enger vun de räichste Familljen aus der Stad. 1669 a 1673 gëtt de Pierre als Schäffen opgezielt. 1670 war en och Riichter an der Stad. En ass de 27. Mäerz 1680 gestuerwen. Il s'est effondré „in hypocausto“ dans son bain.

En Dag am Juli, anno 1639, nom Mëttegiessen.

De Péiter Jolliot ass sech es net zoukomm. Gertrut, sot en, wat ass dat fir e Flued, dee mer schonn e puer Deeg laang nom lessen opgedëscht kréien?

Schmaacht en der net, Pierre?

Dach, dach, dofir froen ech jo. Wou hu mer deen dann op eemol hier?

D'Gertrut huet geschmunzelt.

Et ass eng Molbierstaart. Déi huet eis Kichemod der gebak.

Datt den Här Jolliot sech iwwert en einfache Molbiersflued konnt freeën, dat war schonn aussergewéinlech. Meeschtens huet en dat eragefeiert, wat an de Schossele war, ouni sech vill Froen ze stellen. Et war ëmmer genuch do. Hien a seng Fra Gertrut Bosch hunn zu deene bessere Leit an der Stad gehéiert. Der Gertrut hire Papp war ee vun de räiche Bierger, déi vun deem schroe Krich profitéiert hunn. Sāi Wäinhandel huet floréiert, op seng Liwwerunge konnten d'Kommandanten an hir Zaldote sech verloossen.

Dem Péiter Jolliot sāi Papp war ee vun den Affekoten am Provinzialrot, eng Éier déi vum Papp op de Jong iwwergaangen ass, also konnt och de Péiter dermat rechnen, eng Kéier an déi Schong ze klammen. Do haten also zwou stater Famillje sech zesummegeedo a konnten op d'mannst hoffen, méi oder manner sécher duerch déi batter Zäiten ze kommen. Et wousst jo keen, wéi laang dee Misär nach géif unhalen.

Wat wëllt den Här Jolliot?

Ruff mer déi Mod emol eran, Gertrut, ech wëll méi iwwert hire Flued gewuer ginn.

D'Katrín huet sech sāi verschweest Gesiicht mam Schiertech ofgebotzt, seng Hauf séier riicht gezunn an et ass, mat engem schlechte Gefill, aus der Kichen era bei den Här un den Dësch komm. Et huet sech net getraut fir opzekucken. Sécher sollt et elo, wéinst iergend enger Klengcheet vermannt ginn, vläicht huet den Här et esouguer fortgejet oder et fir dee schlechte Kascht bestrooft. Dobāi hat et sech déi gréisste Méi ginn. Et wollt sech näischt virwerfe loossen, well et genee wousst, datt et esou eng gutt Plaz an esou engem dichtege Haus keng zweete Kéier géif fannen. D'Gertrut huet d'Meedche berouegt.

Du kanns äis roueg an d'Ae kucken, du muss dech fir näischt schummen.

D'Katrín huet séier Jo mam Kapp gewénkt, et huet sech awer net getraut, de Mond opzemaachen. Den Här Jolliot ass opgestan a bei et komm. En huet em e Fanger énnert de Kënn geluecht an em de Kapp an d'Luucht gehuewen. D'Katrín ass rout am Gesiicht ginn. Esou no hat et den Här Jolliot nach ni viru sech stoen. Hie war en dichtege Mann, voll am Saaft, eng drësseg Joer al, hat déifbrong Aen, e kleng spatze Baart énnert dem Kënn an en huet gutt geroch. Ganz anescht, wéi déi Männer, mat deenen et bis elo vun no ze dinn hat.

Firwat bass du dann esou schimmeg, Kand? Hues d'eng gestëbst?



Neen, Här, ganz sécher net. Ech weess just net, wat Dir vu mer wëllt.
 Däi Molbiersflued huet mer gutt geschmaacht.
 Merci, Här, da sinn ech frou.
 Wéi heeschs du, meng Mod?
 Hatt ass d'Katrin, huet d'Gertrut geäntwert.
 Bass du nei bei äis?
 Hatt schafft schonn iwwert ee Joer an der Kichen.
 Kuck do! Firwat kréien ech dann net all Dag esou eng Schlabäizchen zerwéiert?

D'Katrin huet sech endlech getraut.

D'Molbier ass nëmmen am Juli zeideg, Här. Et ginn awer och
 Joren, wou iwwerhaupt keent wüsst, wann et am Fréijoer an der Bléi erkaalt ass. Dëst Joer ass es vill
 gewuess, dofir kann ech es och vill verschaffen.
 Du kanns also nach aner Saachen dermat maachen, wéi Tärtercher?
 Jo, gewëss Här. Ech kann och Gebeess dervu kachen. Dat hält sech bis an de Wanter. Nëmme just, den
 Zocker ass esou rar an esou deier. Ech fäerten dëst Joer, gëtt et kee Gebeess.
 Dat wier dach gelaacht,

huet de Jolliot sech gewiert,

wa mir äis keen Zocker méi kéinte leeschten.
 D'Zaldote friessen äis alles ewech,

huet d'Gertrut sech geiergert.

Mir hunn der jo selwer zwéin
 aquartéiert. Net nëmmen den Zocker ass rar, et gëtt och geschwë kee Brout méi. Da kanns du der däi
 Molbiersgebeess direkt op de Bak schmieren.

D'Katrin huet déi Bemierkung esou komesch fonnt, datt et sech een Ament vergiess huet. Et huet vu Laache gespruddelt, sech
 awer eenzock erëm zesummegehall an sech fir säi schlecht Behuelen entschëllegt.

De Jolliot wollt méi wëssen.

Du gefäls mer net iwwel, Meedchen. Wuer gees de dat Bier da plécken? Vlächts kanns de mir déi heemlech Plaz eng Kéier weisen.

D'Gertrut wollt säi Mann net virun der Mod erëmhuelen. Et huet gemeet, wéi wann et dat net héieren hätt. Et wousst genee,
 datt säi Péiter scho méi ewéi enger Mod de Kapp verdréit hat. Vu bessere Frae guer net ze schwätzen.

't ass gutt, du kanns erëm an d'Kiche goen.
 Neen, waart emol nach,

huet de Jolliot et opgehal.

Ech wëll wëssen, wou dat Molbier wüsst.
 Am Bësch, sot d'Katrin.
 Wou am Bësch? Op wéi engem Här sengem Land gees du dat plécken?
 Ech plécken et net selwer, Här. Ech kréien et um Maart. Eng Fra aus eisem Duerf bréngt mer et ëmmer
 méindes dohinner.
 Eng Fra aus dengem Duerf?
 Jo, Dir musst wëssen Här, d'Molbier wüsst net iwwerall. Hei ronderëm d'Stad scho guer net.
 Awer bei äis doheem steet de Bësch voll. An der Molbierskaul.
 Bei dir doheem. Duerfee gewuer ginn, wou dat ass?
 Jo, Här. Ech komme vu Bouss.
 Dat kennen ech net. Wou läit dat Nascht dann?
 Net grad ëm den Eck. Et ass een Dag zu Fouss vun hei ewech.

A mat der Kutsch?

Wéi mengt Der dat?

Wéi laang dauert et mat der Kutsch?

Dat weess ech net. Ech sinn et nach ni mat der Kutsch gefuer.

Looss dat Kand erëm schaffe goen,

huet d'Gertrut de Péiter ënnerbrach. Et wollt net, datt den Här Jolliot mat senger Kichemod an
 iergendee Bauerenduerf sollt kutschéieren, fir Molbier ze plécken.

Et huet säi Mann kannt. Dat war alt erëm eng Ursach, fir aus der Stad erauszekommen a säi Spaass
 mat engem onschëllege Meedchen ze hunn.

D'Katrin huet en déiwe Knécks gemeet an sech erëm an d'Kiche verzunn.



De Jolliot huet net labber gelooss.



Draï Deeg drop waren s'ënnerwee am Katrin säin Duerf. An der Tëschenzäit hat den Här sech informéiert, wou dat Bouss da léich, ween do Här a Meeschter wier, a wat nach, ausser dem Molbier, do ze huele wier. De Peter Ernst von Metzenhausen, Här zu Lënster a Meesebuerg, wollt seng Deel zu Bouss verkafen. En huet scho méi laang ee gesicht, fir déi zéng Vogteie mat de Baueren an Doléiner, als Lehen vum spuenesche Kinnek an Herzog vu Lëtzebuerg ze iwwerhuelen, et hat awer bis elo keen ugebass.

D'Katrin hat säin Duerf virun draï Joer verlooss, well déi friem Zaldoten - hatt huet hir Sprooch net verstanen - hiirt Haus iwwerfall an niddergebrannt haten. De Papp hat sech géint deen Iwwerfall gewiert an engem Zaldot d'Séchel an de Réck geha. Dat war säin Doud. Dem Katrin seng Mamm war vun där wëller Band vergewaltigt an doutgeschloe ginn, hatt selwer hat sech hannert dem Haus am Weier verstoppt. Do louch et, bis un den Hals am Waasser, ze waarden an nozekucken, wéi alles verbrannt ass, wéi seng Léifst geschannt an ëmbruecht gi sinn a wéi d'Zaldoten endlech géint der Owend, no hirem Raibertour duerch d'Duerf, mat de gestuelene Béischte weidergezu sinn.

Wéi s'elo virun den Iwwerreschter vu sengem Doheem stallgehal hunn, konnt d'Katrin säi Misär net méi bändegen. Et huet sech ewechgekrasch. Wann de Jolliot eeschtlech dru geduecht hat, d'Katrin am Molbier flaachzeleeën a säi Spaass mat em ze hunn, da waren déi Naupen op ee Schlag verlunn. En huet sech zesummegerappt, fir net matzkräischen.

Ass dat däin Haus, huet en d'Katrin ugeschwat, wéi et sech e bësse berouegt hat.

Dat war mäin Haus, Här. Kommt, mer fueren erëm, ech kann dat net méi kucken.

Weis mer de Rescht vun dengem Duerf. Ech wëll dem Metzenhausen et ofkafen.

De Metzenhausen huet ni no äis gekuckt, ass et dem Katrin entfuer. Mäi Papp sot ëmmer, e géif äis bis op d'Blutt ausquetschen.

Wann dat hei alles mäint ass, da suergen ech derfir, datt et dengem Duerf besser geet. Ech wëll gesinn, op wat ech mech aloossen.

De Metzenhausen huet mer vun zéng Vogteie geschwat, déi him géife gehéieren. Hei hunn ech se notéiert.

Kanns du mer déi Haiser weisen?

En huet dem Katrin eng Lëscht gewisen, wou alles opgezielt war.

Ech kann dat net liesen, Här. Wann Dir mer sot, wat do steet, da kann ech lech se weisen.

De Jolliot huet se virgelies an d'Katrin ass mat em duerch d'Duerf gefuer. Promme Péiter, Steis Johann, Schultheiss Thon, Thomas Péiter, Schröder Sonntag, Syner Johan, Éimes Wilhelm, Steinmetz Heinrich, Schiltz Johann, Mertes Claus an déi verbrannte Webesch Vogtei, wou d'Katrin hier war.

Esoubal déi herrschaftlech Kutsch an d'Géigend vun engem Haus komm ass, sinn d'Baueren hannert hire Stalldieren a Scheierpaarte verschwonnen. D'Duerf war wéi dout. D'Katrin huet sech ganz kleng an der Kutsch geduckt. Et wollt net, datt iergendeen et géif erkennen. Et war awer laang erkannt ginn.

Wat ass Webesch Katrin dann ugaang? Mat engem friemen Här an der Kutsch duerch d'Duerf ze fueren.

Hat dat se nach all? Wusst dat net méi, wou et hierkéim?

Wéi se den Tour gemeet haten, sot de Jolliot:

Da weis mer elo nach, wou dat gutt Molbier wiisst. Ouni dat hätt mech jo näischt heihi gezunn.

Se sinn an den Alebësch, gefuer. D'Katrin huet dem Här Jolliot d'Molbierskaul gewisen. Wierklech, dee gréngen Tapis houg schwaarz voll där klenger Bieren. De Jolliot hätt sech am Léifsten dra gewenzelt. En huet et si gelooss. D'Katrin huet séier e klenge Kierfche voll gestrëppt, ier se sech erëm op de Wee an d'Stad gemeet hunn.

Wéi ass déi Geschicht weidergaang?

Am Joer 1640 keeft de Péiter Jolliot dem Metzenhausen säi Besëtz mat zéng Vogteien zu Bouss of. Op der Plaz vun der verfallener Webesch Vogtei, wou d'Katrin opgewuess war, léisst en sech, tëscht 1640 a 1650, en herrschaftlech Haus bauen. Hien nennt et a senger Lehenserklärung: Ein haus und freyen sitz und wohnung. Am Volleksmond gëtt et d'Bousser Schloss genannt.

Déi Bousser Leit sinn ni gewuer ginn, ween den Här Jolliot aus der Stad dann op d'Iddi bruecht hat, fir sech esou wäit ewech an zweete Wunnstëtz ze bauen. En huet den Zéngte vun de Vogteien agezunn, awer ni zu Bouss gewunnt. D'Gertrud Bosch war net vun der Landloft begeeschtert. De Jolliot huet d'Schlass un e Schneider verpacht. Deen huet regelméisseg geléft, fir dat risegt Gebai net vermuuschten ze loossen. Et war deen eenzege Schneider am Land, deen esou herrschaftlech gewunnt huet. No der Franséischer Revolutioun ass de Besëtz opgedeelt a verkaaft ginn. D'Bousser Schloss gouf am Joer 1967 ofgerappt, fir dem Gemengenhais an der Schoul vu Groussbus Plaz ze maachen.

D'Katrin Weber, dem Jolliot seng Molbiersmod, huet sech am Joer 1649 mam Schënner Konrad aus dem Pafendall bestuet. Et ass ni méi a säin Duerf hannescht gaangen. Mol net, fir Molbier ze plécken.

Jemp Schuster

*29.02.1948,
fräischaffenden Auteur,
Acteur a Regisseur.
Zanter 35 Joer schreift,
spillt an inzenéiert
de Jemp Schuster
Kannertheater, Kabaré
a Fräilichttheater op
alle groussen a klengen
Bünen zu Lëtzebuerg.
2020 ass säin 1.
Roman an zwéi Bänn
erauskommen. Bluttseffer
an Ouereschlëffer, eng
Familljesaga iwwer 5
Generatiounen, tëscht
1905 an 2005.

Texte : Christiane Sietzen

Paul Helminger

28.10.1940 - 16.04.2021

Bourgmestre, secrétaire d'Etat, député, entrepreneur et homme de famille.

Paul Helminger avec Lydie Polfer et Colette Flesch le 10 septembre 2019, lors de la commémoration du 75^e anniversaire de la Libération de la Ville de Luxembourg

Le 16 avril 2021 Paul Helminger, bourgmestre honoraire de la Ville de Luxembourg, s'est éteint subitement à l'âge de 80 ans, après une vie fortement marquée par son engagement public, tant au niveau du pays que de 'sa' ville. Personnage hors norme et toujours à l'écoute de son entourage, il s'est investi tout au long de sa vie – que ce soit dans le secteur public ou privé – dans tout ce qui touche à l'économie et au développement du pays.

Né à Esch-sur-Alzette le 28 octobre 1940, Paul Helminger fait des études à Luxembourg puis à Paris, à la Faculté de droit de la Sorbonne et à l'Institut d'Etudes Politiques où il reçoit son diplôme 1963. En 1966, après son agrégation, il part pour les Etats-Unis, où il obtient un *MA in political sciences* à l'université de Stanford. Paul Helminger commence sa carrière au sein de la diplomatie luxembourgeoise, d'abord à l'ambassade du Grand-Duché à Londres et plus tard en tant que chef de la délégation luxembourgeoise à la conférence CSCE à Helsinki et à Genève.

En 1974 il devient chef de cabinet du Premier Ministre Gaston Thorn et entre au gouvernement en 1979 en tant que secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères, à l'Economie et la Justice. Sous sa direction une nouvelle dynamique en matière de diversification économique voit le jour. Il relance la promotion économique notamment vers l'Asie (Japon, Hong Kong) et les Etats-Unis, facilitant ainsi l'arrivée à Luxembourg de grandes entreprises, entre autres Luxguard, Husky, Fanuc. Notons aussi que c'est sous sa direction qu'est née la marque *Made in Luxembourg*. Élu député pour la première fois en 1984, Paul Helminger siègea à la Chambre des Députés entre 1984 et 1989 et entre 1994 et 2012.

Membre du conseil communal de la Ville de Luxembourg depuis 1987 et échevin depuis 1991, Paul Helminger s'implique fortement dans des questions environnementales ; il assure notamment la présidence du SIDOR et œuvre pour une incinération des déchets la moins polluante possible et pousse le développement du centre de recyclage de la Ville. Avec son élection comme

Christiane Sietzen

Historienne de formation, Christiane Sietzen est fonctionnaire de la Ville de Luxembourg depuis 1994 ; d'abord responsable de la communication et des relations publiques, elle occupe depuis 2007 le poste de Coordinateur culturel, créé à la suite de Luxembourg et Grande Région, capitale européenne de la culture 2007.



Charles Stairy © Photothèque de la Ville de Luxembourg

bourgmestre de la capitale en 1999, Paul Helminger entame la dernière partie de sa carrière publique et peut-être celle qui lui a donné le plus de satisfaction par son impact direct sur les citoyens. C'est sous son égide que la digitalisation de l'administration communale a été entamée. Paul Helminger est également à l'origine de la création du réseau transfrontalier QuattroPole réunissant les villes de Luxembourg, Metz, Trèves et Sarrebruck. Visionnaire en matière de développement urbain, il s'intéresse très tôt aux questions de la mobilité urbaine et devient un des principaux promoteurs du tram. Son mandat de bourgmestre (1999 – 2011) a aussi été marqué par le lancement de grands projets tels que le Bierger-Center, le Ban de Gasperich ou encore le Royal Hamilius. Il lui était important de donner à la Ville de Luxembourg, qui lui a particulièrement tenu à cœur, un rayonnement et une visibilité internationale tout en veillant à augmenter la qualité de vie de tous ses citoyens.

A côté de son activité politique, Paul Helminger a connu une carrière dans le secteur privé

en tant que directeur de Computerland Europe (1984-1989) et créateur en 1989 de la société de consulting SERIE SA. A partir de 2012 il s'investit dans le secteur de l'aviation et devient Président du Conseil d'Administration de Luxair de 2012 à 2019. En 2013 il reprend la présidence du CA de Cargolux où il s'implique fortement dans le développement et l'expansion des activités de l'entreprise, notamment vers le marché chinois. Ce fut sa dernière grande passion.

En dépit de tous ses succès professionnels, Paul Helminger a su rester humble et à l'écoute des autres. Grand fan de modélisme, il avait installé un train électrique dans son grenier; il adorait la musique classique et le jazz, mais aussi voyager et découvrir le monde avec sa famille nombreuse, lui qui était papa de sept enfants.

Paul Helminger laisse derrière lui l'image d'un homme politique d'une grande droiture, d'un entrepreneur avisé, d'un humaniste à la vaste culture générale et d'un visionnaire pour sa Ville et pour son pays. ■■■

Changement à la tête de l'Administration communale de la Ville de Luxembourg

Après 36 années passées au service de la Ville de Luxembourg, Madame Patricia Rix, secrétaire général, a fait valoir ses droits à la retraite. Le 1er septembre 2021, Patricia Rix a passé la main et la juriste Sandra Mathes a repris sa fonction de secrétaire général de la Ville de Luxembourg.

Juriste de formation, Patricia Rix est entrée au service de la Ville le 1er juillet 1985 et a reçu sa nomination en tant qu'attaché administratif le 1er décembre 1986. Après avoir été nommée secrétaire général adjoint le 7 mai 2001, Madame Rix a repris les rênes de l'administration des mains de son prédécesseur Georges Fondeville le 9 octobre 2006. Patricia Rix a été en charge de l'administration communale sous les bourgmestres Paul Helming, Xavier Bettel et Lydie Polfer et a accompli ses tâches avec rigueur et engagement, tout en gardant toujours à l'esprit les intérêts de la Ville.

Agée de 46 ans, Madame Mathes a débuté sa carrière professionnelle en 1999. Ancienne avocate à la Cour, elle a rejoint la Ville en 2005. Elle a assumé la fonction de secrétaire général adjoint depuis le 1er janvier 2019, travaillant depuis lors étroitement avec son prédécesseur au secrétariat général de la Ville. Depuis le 1er septembre 2021, Sandra Mathes se retrouve à la tête de l'administration communale de la première ville du pays où elle est amenée à diriger une équipe comportant entretemps plus de 4.000 fonctionnaires et salariés.

Patricia Rix (à gauche) et Sandra Mathes, la nouvelle secrétaire général de la Ville de Luxembourg



Pol Aschman

Der bedeutende Fotograf Pol Aschman (8. Februar 1921-2. August 1990) wird anlässlich des hundertsten Jahrestags seines Geburtstages mit einer umfassenden Monographie geehrt.

Die Ausstellung, die den Sommer über im Ratskeller des Cercle Cité zu sehen war, zeigte unter dem Titel „Des gens et des rues – 100 ans Pol Aschman“ seinen empfindsamen und humorvollen Blick auf Menschen auf öffentlichen Plätzen und Straßen. Aus den 220.000 Negativen, die Pol Aschman der Fotothek der Stadt Luxemburg hinterlassen hat, hatte sein Neffe Christian Aschman, selber Fotograf, 163 Bilder ausgewählt, die den Besuchern der Ausstellung zeigten, welch ein bedeutender Fotograf Pol Aschman war. Durch die thematische Festlegung auf Straßenszenen mit Menschen entstand eine lebendige Ausstellung, die manchem eine Zeitreise ermöglichte. Allerdings war es dadurch nicht möglich, das Werk Pol Aschmans in seiner Vielfalt zu zeigen. Dem Themenreichtum seines Schaffens soll nun in einem großen Buch Rechnung getragen werden, das Christian Aschman – in Zusammenarbeit mit der Stadt Luxemburg und der Agence luxembourgeoise d'action culturelle – im Herbst veröffentlichen wird.

Für den Fotografen Pol Aschman sprechen seine Bilder, aber den Menschen dahinter zu sehen ist nur denen gegeben, die ihn kannten. Daher wird das Buch Interviews enthalten, die Kerstin Thalau, Mitarbeiterin von Radio 100,7 – mit Persönlichkeiten geführt hat, die Pol Aschman gekannt haben: Colette Flesch, Pe'l Schlechter, Charles München oder Claude Schmitz, sein Assistent, und natürlich seine engen Verwandten. Frédéric Braun, auch Mitarbeiter von Radio 100,7, geht in seinem Beitrag auf die Rolle der „Revue“ ein, deren Chefredakteur Pol Aschman eine Zeitlang war.

Neben den Aufnahmen, in denen Menschen im Mittelpunkt stehen, zeigt der großzügig gestaltete Bilderteil interessante Fotografien von Ständen der Foire internationale, für die Aschman gearbeitet hat, wie auch Eindrücke von Veranstaltungen wie die *Schueberfouer* oder die *Éimaichen*. Pol Aschman hatte einen besonderen Blick für Berufe, die es heute zum großen Teil nicht mehr gibt, wie er auch ein talentierter Architekturfotograf war.

Das 320 Seiten starke gebundene Buch wird voraussichtlich Mitte Dezember erscheinen und kann dann bei der Fotothek bestellt werden.



Pol Aschman

Il y a 20 ans, en 2001, la Photothèque avait édité un livre dédié à l'œuvre de la Pol Aschman dans le cadre de la série « Les Trésors de la Photothèque » ; or ce livre se limitait à reproduire 160 photographies signées Pol Aschman, sans autres textes explicatifs que les légendes des photos et une très courte notice biographique.

Un nouvel ouvrage, conçu par Christian Aschman, le neveu de Pol Aschman et lui-même photographe, et édité par la Ville de Luxembourg et l'Agence luxembourgeoise d'action culturelle, couvrira tous les aspects du personnage Pol Aschman et de son travail ; l'ouvrage intégrera en outre des photos des collections de la Ville des prises de vue inédites - dont de rares tirages en couleur - qui se trouvent dans les archives de la famille Aschman-Bodson. Par ailleurs des témoignages de personnes qui ont connu Pol Aschman ou qui se trouvent dans ses photos seront intégrés de même qu'un texte d'auteur sur le travail de Pol Aschman pour la presse dans les années 1950 à 1989 ce qui permettra également de présenter l'évolution du paysage médiatique luxembourgeois entre les années 1950 et les années 1980.

La parution du livre (320 pages) est prévue pour la mi-décembre. Il pourra dès lors être commandé auprès de la Photothèque de la Ville de Luxembourg.

Text : Marie-Paule Jungblut

Firwat heescht... *de Schluechtwee Schluechtwee?*

Der *Schluechtwee* (rue du Fort Olisy, unterhalb des Bockfelsens an der Pfaffenthaler Seite) bezieht seinen Namen von dem kommunalen Schlachthof, der 1876 am heutigen Standort der Jugendherberge eröffnet wurde. Bis dahin lag das Schlachten in den Händen der städtischen Metzger, die in den Metzgereien beigeordneten kleinen und unhygienischen Lokalen in der Oberstadt und in den Vorstädten schlachteten. Um den Fleischbedarf der etwa 12.000 Einwohner zählenden Stadt zu decken, wurden in der Mitte des 19. Jahrhunderts etwa 300 Rinder, Schweine und Schafe pro Woche durch die engen Straßen in die Schlachtstätten der Metzger getrieben. Schlimmer noch als der Lärm, den die Tiere verursachten, und der Gestank des Kots auf ihrem Weg in die Schlachtlokale war der Geruch der verwesenden Schlachtabfälle. Darüber hinaus verbrachte das Vieh bisweilen mehrere Tage in Kellerräumen ohne Abfluss für Kot und Urin, bis es geschlachtet wurde. So nimmt es nicht wunder, dass bereits im 18. Jahrhundert über einen Schlachthof außerhalb der Festungsmauern in der Unterstadt Pfaffenthal nachgedacht wurde. Der Plan scheiterte am Widerstand der Metzgerzunft, die um ihre Privilegien fürchtete. 1876 setzte die Inbetriebnahme des Schlachthofes an der Alzette den Privatschlachtungen ein Ende, löste

aber nicht alle hygienische Probleme. Die Abfälle wurden in einer Grube gesammelt und regelmäßig zusammen mit dem Stalldünger an den Meistbietenden verkauft. Das Wasser zur Reinigung der Abfallgrube wurde in die Alzette geleitet, was die Wasserqualität des Flusses erheblich belastete. Diese hygienischen Umweltbelastungen konnten erst durch den Anschluss des Schlachthofs an die Kanalisation und die Einrichtung von Kläranlagen verringert werden.

1929 wurde der Schlachthof in Hollerich in Betrieb genommen und das alte Schluechthaus an der Alzette wich einer modernen Jugendherberge. ■■■



© Archives de la Ville de Luxembourg

Illustrationen:

Entwurf des im Jahre 1764 geplanten, aber nie gebauten Schlachthofs im Pfaffenthal

Bohnenausgabe
im Pfaffenthaler
Schluechthaus im
Kriegshungerjahr
1917



© Sammlung Henri Kugener

Marie-Paule Jungblut

unterrichtet zur Zeit Public History am Historischen Institut der Universität Luxemburg und Museologie am museologischen Institut der Universität Lüttich. Sie beschäftigt sich insbesondere mit Formen der Wissensvermittlung, die historische Inhalte spielerisch und unterhaltsam zugleich transportieren.

de Pobeierbiereg Pobeierbiereg?

Der heute offiziell rue Albert Unden benannte *Pabeierbiereg* zwischen Mühlenbach und Limpertsberg verdankt seinen Namen einer ursprünglich von den Jesuiten betriebenen Papiermühle. Errichtet hatten sie die Ordensleute auf einem Anwesen im Tal, das ihnen von Provinzialrat Jean Wiltheim geschenkt worden war. Drei Söhne Wiltheims waren dem Jesuitenorden beigetreten. Am 20. März 1711 erhielt die Ordensgemeinschaft durch Patent das Recht auf ihrem Besitz eine Papiermühle zu betreiben. Damit gesellten sich die Jesuiten zu den anderen Papierproduzenten, die seit dem Ende des 17. Jahrhunderts das Wasser des Mühlenbachs für die Papierproduktion nutzten. Die bis dahin als Hilariusberg bekannte Verbindung zwischen Limpertsberg und Mühlenbach wurde in Papierberg umgetauft. Die für die Papierherstellung benötigten Zellstofffasern wurden aus Lumpen und abgenutzten Leinentextilen gewonnen. Das in Fetzen geschnittene Material wurde einem Faulungsprozess unterzogen und dann

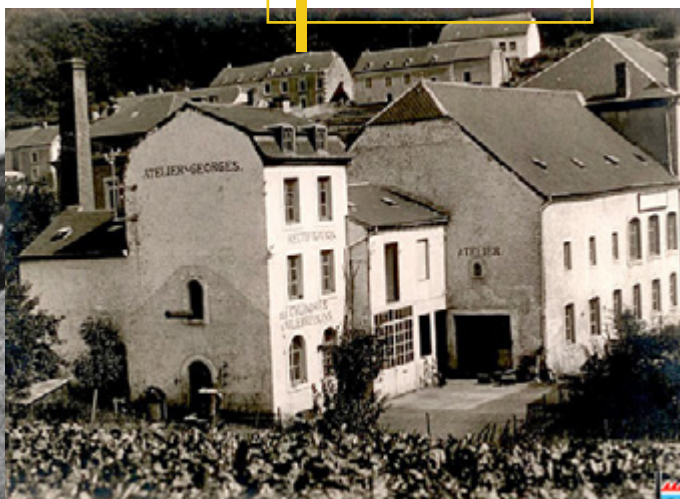
in einem mit der Wasserkraft des Mühlenbachs angetriebenen Stampfwerk zerfasert. Mit Sieben schöpften Papiermacher anschließend Papierbögen, die in großen Räumen getrocknet wurden. Nach der Auflösung des Jesuitenordens durch Joseph II. im Jahre 1773 wurde der Besitz sequestriert. 1776 kaufte der Drucker und Buchhändler Jean-François Schmit-Brück die Mühle der Jesuiten und vereinigte damit Papierherstellung, Druck und Buchhandel in einer Hand. Obwohl die Mühle bei der Belagerung der Stadt Luxemburg durch die Franzosen 1795 schwer beschädigt wurde, funktionierte sie weiter, bis Jacques Dieudonné Clesse sie nach dem Tod seines Schwiegervaters Jean-François Schmit-Brück 1855 in eine Wollspinnerei umwandelte. In den 1880er Jahren konvertierten die Gebrüder Schanen den Betrieb wieder in eine Mühle, bevor die Gebrüder Georges dort 1918 eine mechanische Werkstatt einrichteten. 1932 wurden die Gebäude der Papierfabrik in Mühlenbach abgetragen. ■

Balken aus der ehemaligen Papiermühle der Jesuiten, bzw. der Papierfabrik Schmit-Brück in Mühlenbach.

Aus: Jean-Luc Mousset, *l'industrialisation du Luxembourg de 1800 à 1914*, Catalogue d'exposition, MNHA 1994, p.23



Die ehemaligen Ateliers Georges auf dem Gelände der früheren Papierfabrik.





Rue Louise Michel Luxembourg - Kirchberg

© Source: wikicommons



In seiner Sitzung vom 24. Juni 2005 beschloss der Schöffenrat eine auf Kirchberg gelegene Straße nach der Ikone der Pariser *Commune* Louise Michel zu benennen. Die rue Louise Michel ist eine Sackgasse, die im rechten Winkel von der rue des Carrières ab-

biegt, um dann parallel zu ihr zu verlaufen. Louise Michel kommt 1830 in der Haute-Marne als uneheliche Tochter einer Dienstmagd und des jungen Schlossherren Demahis aus Vroncourt zur Welt. Dessen Eltern bemühen sich sehr um die Erziehung der kleinen Louise. Als die Großeltern sterben, müssen Louise und ihre Mutter das Schloss verlassen. Louise lässt sich zur Lehrerin ausbilden, erhält aber auf Grund ihrer progressiven politischen Ansichten keine beamtete Lehrstelle. 1866 wird sie in Paris Leiterin einer Privatschule. Während der Zeit der *Commune* engagiert sie sich intensiv an der Seite der Aufständischen, pflegt die Verletzten auf den Barrikaden und steht den zu Tode Verurteilten in ihrer letzten Stunde bei. Sie selbst wird zu einer langen

Gefängnisstrafe verurteilt und nach Neukaledonien deportiert. Dort widmet sie sich der Ausbildung der lokalen Bevölkerung. Nach der Amnestie von 1880 für alle Kommunarden kehrt Louise Michel nach Paris zurück. 1883 wird sie zu sechs Jahren Gefängnis verurteilt, weil sie die hungernde Bevölkerung aufgerufen hatte, die Bäckereien zu plündern. Ihr politisches Engagement schlägt sie auch auf die Seite der Anarchisten, auf deren Kundgebungen sie aufstachelnde Reden hält. Diesen Einsatz bezahlt sie mit einer Einweisung in eine Nervenklinik. Nach einem kurzen Aufenthalt in London kehrt sie 1895 nach Paris zurück. 1898 nimmt sie in einer öffentlichen Sitzung Stellung gegen den Prozess, der Alfred Dreyfus gemacht wird. 1904 wird sie in eine Freimaurerloge aufgenommen, wo sie einen Vortrag über feministische Fragen hält. Louise Michel stirbt am 9. Januar 1905 in Marseille. Wie beliebt *La louve rouge* oder *La bonne Louise* war, beweist die Tatsache, dass über 120.000 Menschen ihr das letzte Geleit gaben.

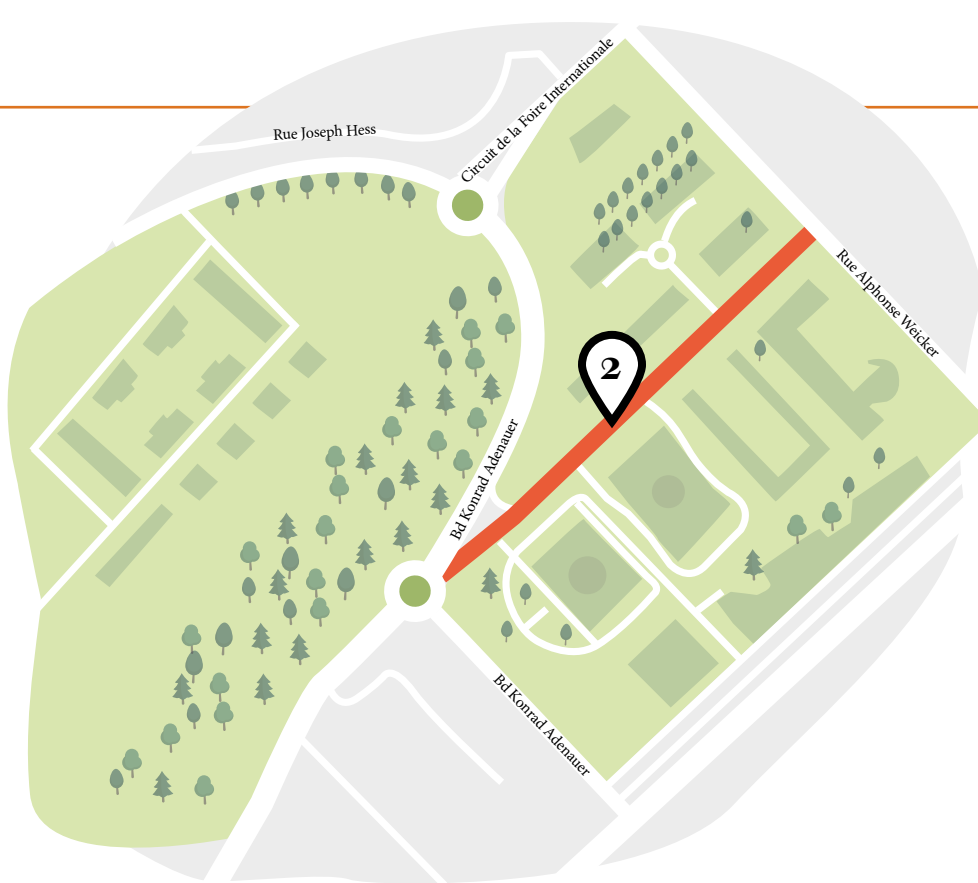
Louise Michel war nicht nur eine mutige Gefängnisstrafe, die ihre Gesundheit stark angriffen – gegen Unterdrückung Frau, die sich – trotz mehrerer ihrer Mitmenschen einsetzte. Schon früh ergriff sie Partei für einen würdevollen Umgang mit Tieren. „Im Kern meiner Empörung gegen die Starken finde ich, so weit ich zurückdenken kann, meinen Abscheu gegen die Tierquälerei wieder“, schreibt sie in ihren Memoiren, die 1886 erscheinen. Sie ist auch die Verfasserin mehrerer Theaterstücke und zahlreicher politischer Schriften. Als sie im Dezember 1871 vor einem Militärgericht steht und für sich die Todesstrafe fordert, um das gleiche Schicksal wie ihre Mitstreiter zu erleiden, ehrt Victor Hugo sie mit dem schönen Gedicht *Viro Major*.

© Collection privée



Richtigstellung

Die Redaktion von *ons stad* möchte sich bei den Angehörigen von Jules Mersch für den Irrtum entschuldigen, der ihr in der letzten Nummer von *ons stad* durch die Veröffentlichung eines falschen Fotos unterlaufen ist. Sie möchte sich bei ihnen für die Zusendung der richtigen Portraitaufnahme von Jules Mersch bedanken.



Rue Jean Monnet *Luxembourg - Kirchberg*

© Union européenne 1967



Jean Monnet, einer der „Väter Europas“, kommt 1888 in Cognac zur Welt. Im Alter von 16 Jahren bricht er seine Studien ab und reist nach London, um sich mit der angelsächsischen Welt bekannt zu machen. Es folgen ausgedehnte Geschäftsreisen durch die ganze

Welt. Aus gesundheitlichen Gründen wird er 1914 nicht eingezogen, will seinem Land aber auf andere Weise nützlich sein. Seine kommerziellen Fähigkeiten und seine gute Vernetzung führen zu Verträgen mit der Hudson Bay Company, die der französischen Armee Lebensmittel, Stacheldraht und Schiffe sichern. Der französische Handelsminister Clémentel macht Monnet zu seinem Stellvertreter in London, wo er weitere Beziehungen aufbauen kann, die für die Beziehungen zwischen Frankreich und Großbritannien der Nachkriegszeit von großem Nutzen sein werden. 1919 ernennen Lloyd George und Georges Clemenceau Jean Monnet zum stellvertretenden Generalsekretär des neu gegründeten Völkerbundes, aber Monnet erkennt rasch, dass der Völkerbund ein Tiger ohne Zähne ist.

1933 geht Jean Monnet nach China, wo er den Finanzminister und Schwager Chiang Kai-sheks berät. Um

China die notwendigen Gelder für den Aufbau eines Eisenbahnnetzes zu sichern, gründet er die *China Finance Development Corporation*. Nach zwei erfolgreichen Jahren in China kehrt er nach New York zurück. 1938 ändert er noch einmal seine berufliche Orientierung nach einem Gespräch mit dem französischen Premierminister Edouard Daladier. Monnet ahnt die Gefahr, die von Nazideutschland ausgeht und realisiert die schlechte Ausrüstung der französischen Luftwaffe. Daladier beauftragt ihn, mit den USA die Lieferung von Kriegsflugzeugen auszuhandeln. Dort aber stößt Monnet auf den Widerstand der Isolationisten, welche die USA aus einem potenziellen Krieg heraushalten wollen. Als Weltbürger ist Monnet überzeugt, dass nur eine internationale militärische Allianz mit den USA die Achsenmächte besiegen kann. Der Erfolg dieser Verhandlungen ist gering, und so beschränkt sich Monnet auf Logistik und Materiallieferungen.

Obschon er mit General de Gaulle nicht immer einer Meinung ist, ernennt dieser Monnet nach dem Krieg an die Leitung eines Planrates, der wirtschaftlichen Ziele Frankreichs für die nächsten Jahre festlegen soll. Jean Monnet wird der erste Vorsitzende der *Haute Autorité* der CECA, deren Sitz in Luxemburg ist, verlässt diesen Posten aber 1955, als er sieht, dass diese wichtige Institution gut funktioniert. Die letzten Jahre seines Lebens widmet Jean Monnet seinen Memoiren. Er stirbt am 16. März 1979. Neun Jahre später werden auf Wunsch François Mitterrands die sterblichen Überreste Monnets ins Panthéon in Paris überführt.



NOVEMBRE 2021

L'art du métier

Die Kunst des Handwerks

